

Rodolphe Girard

Marie Calumet

roman

BeQ



Rodolphe Girard

Marie Calumet

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 210 : version 1.01

Marie Calumet

Édition de référence :
Éditions Fidès, collection du Nénuphar.

À mon fils Réginald.

I

Les deux curés

Ce soir-là, monsieur le curé de Saint-Ildefonse avait gardé à souper son voisin, monsieur l'abbé Lefranc, pasteur omnipotent de l'opulente paroisse de Saint-Apollinaire.

Il n'était pas riche, le curé Flavel, mais, dame ! quand on offre à un ami de prendre une bouchée en commun, on a beau être de la maison du bon Dieu et ne pas ripailler comme dans une noce de Sardanapale, il ne faut pas pour cela se contenter de croûtes, entre le bénédicité et les grâces.

Aussi, le brave monsieur Flavel, en homme bien élevé et accueillant, le cœur sur la main, avait fait des frais. Pas autant, toutefois, qu'il en eût fait pour le député du comté, et surtout pour l'évêque du diocèse.

Le desservant de Saint-Apollinaire était gourmand comme une lèchefrite ; et il n'était jamais plus coulant avec ses paroissiens qu'au sortir de la salle à manger. Les narines dilatées par le fumet chaud et pénétrant qui

s'échappait de la cuisine et semblait s'imprégner à tous les meubles de la maison, le curé Lefranc avait accepté avec reconnaissance, en se faisant prier un peu, pour la forme.

Une demi-heure plus tard, ils passaient dans la salle à manger. Celle-ci ressemblait à toutes les pièces du même genre : table rectangulaire en plein milieu ; buffet dans un coin ; chaises avec fonds en paille tressée barbouillés d'une peinture jaune ; plusieurs aulnes de catalogue, tapis fait de chiffons tissés au métier. Sur les murs, tapissés de papier peint à quinze sous, une mauvaise lithographie coloriée : *Joseph vendu par ses frères* ; une autre image, tachetée de chiures de mouches et représentant *Jésus au milieu des docteurs*. Dans un angle, quelques portraits de famille, et, à la place d'honneur, au centre du mur principal, une grande croix noire avec un christ en plâtre, les mains et les pieds rouges de sang.

Le menu comprenait de la soupe au chou, reste du midi, un filet de bœuf à la sauce, de la poitrine de veau aux petits pois, une gibelotte, du beurre, des concombres dans le vinaigre, des radis, du café au lait, et le dessert. Avant de commencer à manger, le curé Flavel et son ami, se tournant du côté du crucifix, firent le signe de la croix et dirent : « *Benedicite, Domine, nos et ea quae sumus sumpturi benedicat dextera Christi.* »

Le curé de Saint-Ildefonse tâtait un peu de tout. Son ami, lui, bonne fourchette, s’empiffrait. Et cependant, ce n’était pas que la cuisine fût digne d’un cordon bleu. Oh ! non, par exemple. La soupe, du vrai mortier qui devait coller les boyaux ; le filet de bœuf, dur comme des semelles de bottes à force d’être cuit ; la poitrine de veau, saignante comme si la pauvre bête venait de rendre le dernier soupir sous le couteau du boucher ; la gibelotte, salée comme une algue marine.

Au dessert, le curé Flavel appela :

– Suzon.

Une adorable enfant de dix-sept ans au plus, à la bouche rieuse et au front ombragé de mèches folles d’un blond cendré, avança la tête par la porte entrebâillée de la cuisine communiquant avec la salle à manger. Avec une pointe d’ironie, qui arqua délicieusement le coin des lèvres et creusa deux séduisantes fossettes dans les joues mises en feu par la haute température de la cuisine surchauffée, elle demanda :

– Monsieur le curé désire ?

– Sers-nous les tartes aux fraises et le miel. Pas le miel roux, mais le bon miel blanc que j’ai récolté moi-même, la semaine dernière, en me faisant piquer à l’oreille gauche.

Et comme la jeune fille se retirait :

– Ah ! un instant, ajouta le curé Flavel. Je te l’ai déjà répété cent fois et plus, tu n’es pas sérieuse. Pourquoi ce ton solennel, et ne jamais m’adresser la parole qu’en commençant par ces mots : Monsieur le curé ? Quand je suis en chaire, et que, me tournant vers les fidèles, je leur dis : « Mes très chers frères », je ne fais pas tant de façons. Appelle-moi donc mon oncle tout court. Ce sera bien plus simple et... plus respectueux.

Ouvrant la porte à demi, la nièce du curé fit quelques pas en avant. Elle s’arrêta, près de la table, dans toute sa joliesse ensoleillée par les derniers rayons du soleil couchant. Le curé de Saint-Apollinaire, silencieux, posait sur elle des regards appréciatifs.

Comme une pensionnaire prise en défaut et sermonnée par la mère supérieure, la belle enfant fixait pudiquement la pointe de ses souliers emprisonnant une mignonne paire de petons. Le curé Lefranc admira à la course une cheville délicate qui laissait soupçonner un mollet bien tourné et une jambe sans pareille s’enfuyant sous la jupe de calicot bleu pâle parsemé de pâquerettes blanches et pures comme l’âme de la petite. Les hanches arrondies, la taille svelte, les seins frémissants, que l’on soupçonnait, dans leur fermeté neigeuse et leur épanouissement, auraient remué un homme moins

austère que le curé Lefranc.

Il reporta aussitôt sa pensée vers le ciel, sans détacher les yeux de la terre.

– Eh ben ! mon oncle, dit Suzon, en levant sa prunelle malicieuse, c’pas tout. On a encore de la crème brûlée, des œufs à la neige, du melon, des pommes, de la confiture aux prunes, du fromage et du vin de rhubarbe. Vous savez, le bon vin de rhubarbe dont vous lampez un grand tombleur, chaque soir, avant de vous mettre au lit, à neuf heures.

– Allons ! allons ! tu parles trop, ma fille, et comme à toutes tes sœurs, le bon Dieu a oublié de te couper un bout de langue.

– Qui vous aurait bien servi pour vos sermons, m’sieu le curé.

Et, légère comme une aile d’hirondelle, la jeune espiègle se sauva, emplissant la salle de son rire plein de fraîcheur. Le vieux mobilier du presbytère bondit d’une sainte indignation.

Le curé Flavel haussa les épaules en secouant la tête.

Son confrère, lui, était ravi.

– Crois-moi, mon cher, c’est une perle, ta nièce...

Mais il s’interrompit brusquement : Suzon venait de

rentrer avec le dessert.

Elle regardait son oncle de côté et prenait, lorsqu'il levait la vue sur elle, un air contrit et repentant.

Avant de gagner la cuisine, Suzon demanda :

– Désirez-vous encore queq'chose, mon oncle ?

– Non merci. Seulement, n'oublie pas de traire les vaches. Tu iras porter une pinte de lait à la vieille Marceline, dont nous avons enterré le pauvre homme, mardi dernier.

La jeune fille disparue, le curé Flavel dit au pasteur de Saint-Apollinaire, en lui offrant de la confiture aux prunes :

– Mon ami, ces paroles, dans ta bouche, me surprennent énormément, et, l'avouerai-je, cette admiration profane m'afflige au même degré. Car enfin, comment un homme qui a été ordonné prêtre par la volonté de Dieu peut-il se complaire dans une jolie figure. Quant à moi, je te le dirai carrément, depuis vingt ans au moins que je dessers cette paroisse, je n'ai pas encore remarqué celles de mes paroissiennes qui sont belles et celles qui ne le sont pas.

– C'est que tu manques d'esthétique, rétorqua le curé Lefranc, en croquant un noyau de prune.

Et cependant, le curé Flavel disait vrai. Il était né

curé, comme d'autres viennent au monde laboueurs, médecins, maréchaux-ferrants, notaires, charrons, bedeaux, huissiers. Aujourd'hui, il comptait cinquante-huit ans révolus. Son père et sa mère, braves cultivateurs de Gentilly, après avoir tenu un conseil de famille, avaient déclaré : « Not' Jacques, nous allons en faire un curé. C'que nous serons considérés, quand les gens diront : Le fils à Eustache Flavel, i est curé. » Et, sur la remarque de la bonne femme que pour devenir un monsieur prêtre il fallait faire un cours classique et qu'un cours classique ça coûtait des sous, quatre ans de bonnes récoltes quand la terre rendait bien, le chef de la famille objecta : « Laisse donc, vieille, pas besoin de se tourner les sangs pour si peu. Le garçon à Zacharie est entré au collège et ces gens-là sont pas plus riches que nous, et même, j'me suis laissé dire qu'i tiraient le diable par la queue. Le notaire, qui a fait ses études à Montréal, m'dit qu'y a des prêtres, là-bas, les sulpiciens, riches, ben riches, qui font du bon à la jeunesse qui veut prendre la robe. On aura qu'à dire que not' Jacques aimerait ben à recevoir les saints ordres, et j'te parie deux contre un que les sulpiciens i donneront une bourse. Une bourse, à c'que m'a expliqué le notaire, c'est une diminution d'au moins quarante piastres par année. En taillant dans les dépenses, y aura p'tet ben moyen d'arriver. Laisse-moé faire, vieille, j'arrangerai ça, moé. »

Et le cultivateur arrangea si bien ça, que Jacques fit ses études, rata son baccalauréat, et fut ordonné prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Naturellement, le cher séminariste n'eut pas le loisir de voir un brin de monde : il aurait pu perdre sa vocation. Son village, les longs corridors du séminaire, que des malins comparaient à la prison Mamertine, les rues les moins passantes de Montréal, où les petits séminaristes et les ecclésiastiques faisaient la promenade, les jours de congé, voilà tout ce qu'il connut. Taille moyenne, ventre bedonnant, cheveux grisonnants, clairsemés au sommet du crâne, figure épanouie comme une pleine lune, toujours rasé de frais, tel était, au physique, le curé de Saint-Ildefonse.

Rarement de mauvaise humeur ; au moral, doux comme un agneau, tout à son bon Dieu, à ses ouailles et à ses abeilles. De défauts, point. Au plus, de petites imperfections. Par exemple, une prédilection très accentuée pour le vin de rhubarbe, et pour cet excellent tabac canadien récolté sur sa propre terre.

Quant au curé de Saint-Apollinaire, il faisait montre d'idées libérales, sujet d'inquiétudes et de mécontentement pour son voisin. Au collège des jésuites, son directeur de conscience lui avait assuré, catégoriquement, qu'il avait la vocation. Toutefois, le jeune homme avait voulu l'éprouver par lui-même. Et voilà pourquoi, ses

études terminées, il avait trotté un peu partout, à gauche, à droite, ici soulevant le voile à demi, là l'écartant entièrement. Deux ans plus tard, il revenait, disant bien humblement, en rentrant :

« Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Acceptez-moi dans vos rangs, car j'ai la vocation.

« Il y aura plus de joie au ciel pour une brebis perdue et retrouvée que pour quatre-vingt-dix-neuf autres qui demeurent intactes au bercail. »

II

« Chacun son métier, les vaches seront bien gardées »

Le curé Lefranc fit ses débuts comme petit vicaire dans une cure du comté de Nicolet. Puis, ayant fait jouer certaines influences auprès de l'évêque du diocèse, il ne tarda pas à être nommé à la tête de la cure de Saint-Apollinaire. De ses passions de jeunesse il n'avait conservé que celle des chevaux. Maquignon enragé, il était possesseur d'une jument de prix qui trottait en 2.18. Ce détail, si futile en apparence, lui apportait une très haute considération de la part de ses paroissiens. Comprend-on alors que le curé Flavel ait été formalisé des remarques quelque peu audacieuses de son ami ? Ma foi, il en eût fallu moins pour faire sortir de ses gonds le brave homme. La moutarde lui montait au nez.

– Ah ! oui, je sais, dit le curé Flavel, en emplissant de vin de rhubarbe le verre de son ami, tu as beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup connu. Tu parles dans les termes tandis que moi, mon Dieu, je ne sais pas

grand-chose, toute ma science étant confinée dans ma Somme théologique de saint Thomas, ma bible et mon bréviaire. Mais je me contente de ce que je sais, puisque mes paroissiens sont satisfaits de mon ministère. Tu me parlais, la semaine dernière, de politique, de problèmes sociaux que je ne comprends pas. Pourquoi m'écorder les oreilles de mots sonores trop souvent vides de sens ? Tous tes politiciens, leurs idées et leurs tripotages ne m'intéressent pas autant que cette charrue que tu vois, là, renversée, de l'autre côté du chemin. Un bon curé de campagne comme moi ne doit pas s'occuper de politique, ou, s'il le fait, qu'il garde ses opinions et convictions pour lui-même. Le prêtre, tu le sais aussi bien que moi, est chargé de la direction et du salut des âmes. Il ne doit pas s'aliéner les esprits en prenant fait et cause pour un parti politique, quel qu'il soit.

Le curé Flavel s'animait à mesure qu'il parlait. Il se leva de table et passa dans son cabinet de travail, suivi de son hôte. Tandis qu'il bourrait sa pipe de tabac, son ami riposta :

– Va donc, vieux radoteur, esprit arriéré, calotin encroûté ! Depuis quand tout homme libre, prêtre, bonze, ou derviche, n'a-t-il plus le droit d'adopter des opinions sur les affaires publiques et d'en faire part lorsque bon lui semble ?

– Tout doux ! mon ami, repartit le curé Flavel.

Pourquoi cette montagne de difficultés dressées contre toi par une certaine classe de tes villageois qui te donnent tant de fil à retordre que tu ne sais plus à quel saint te vouer ? Pourquoi ? Je vais te le dire moi et je n'irai pas par quatre chemins. Tu te mêles trop de ce qui ne te regarde pas. Nos habitants, tu sais, sont naturellement rancuniers et ombrageux. Si donc le curé de campagne sort de sa sphère, il provoquera des froids et déterminera des haines qui lui nuiront énormément dans l'exercice de son saint ministère.

– Nous devons éclairer nos fidèles afin qu'ils puissent voter selon leur conscience, et à qui donc ce devoir incombe-t-il sinon à nous, prêtres ?

– Ah ! laisse-moi donc tranquille avec tes mots creux, qui ressemblent à la tonne d'eau, derrière la porte de la cuisine. Tu sais, quand elle est vide, il suffit de donner un coup de pied dessus pour qu'aussitôt il en sorte du bruit. Voilà, mon cher ami, tu as si bien éclairé les consciences de tes paroissiens que tu t'es créé une foule d'ennemis. Chacun son métier, les vaches seront bien gardées.

Le curé Flavel avait visé juste ; il fit mouche. Son ami se mordit les lèvres. Pour se donner de la contenance, il le fixa et lui lança d'un trait :

– Et toi l'homme aux mœurs rigides, tu ne crains pas de faire parler les gens. Car enfin, ce n'est pas

impunément que l'on garde, dans son presbytère, une jeune fille aussi charmante. Elle est belle cette enfant-là, et, si...

– C'est ma nièce.

– Ah bah ! en voilà une raison, ma nièce. Tu n'es pas sans ignorer le mal qui se commet entre nièces et oncles, entre beaux-frères et belles-sœurs. L'occasion est plus propice, voilà tout. Au reste, je ne t'en veux pas d'avoir une nièce avec toi : tous les curés élèvent une nièce, joli petit meuble indispensable au presbytère. Seulement, ce n'est pas convenable.

– Et, ajouta-t-il, en le menaçant du doigt : qui s'expose au danger y périra.

L'oncle de Suzon crut, tout d'abord, que son ami voulait badiner. Mais lorsqu'il le vit sérieux, il avoua avec l'air penaud d'un mioche que la maman a surpris trempant son doigt mouillé dans le sucrier :

– Au fait, tu as peut-être raison, quoique je n'aie jamais songé à cela. Mais le monde est si méchant et aime tant à jaser. Depuis que la vieille Marianne est partie du presbytère, ça ne va plus ; tout est dans un désordre affreux. Ma nièce, je l'avoue, finira peut-être bien par devenir une bonne ménagère, mais pour le moment, c'est jeune, c'est espiègle, ça n'a pas de tête. Comment veux-tu qu'avec une fille de ce calibre-là je

puisse tenir mon presbytère sur un bon pied. Faut croire que je n'ai pas la main heureuse, puisque je n'ai pas pu, jusqu'à présent, dénicher une ménagère qui fasse mon affaire.

– Ce n'est pas malin, tu t'y entends si peu dans les femmes. Attends donc... oui... c'est cela... j'en connais une... Ce serait l'article voulu.

– Pas une jeune, car l'Ordinaire ne voit pas d'un bon œil l'admission, dans nos maisons, de filles engagées à la fleur de l'âge. Jeunes ou vieilles pour moi, ça m'est égal, mais l'évêque le désire, il n'y a pas à regimber.

– Sois tranquille. Croirais-tu, par hasard, que j'irais te fourrer une jolie fille entre les pattes, et pas ta nièce celle-là, ajouta-t-il, en clignant de l'œil.

Pour dérober son indignation, le curé Flavel, sur le point de sortir de ses gonds, se moucha bruyamment, dans son immense mouchoir à larges carreaux bleus et blancs.

– D'un autre côté, observa le saint homme, je ne veux pas une ménagère trop âgée et qui soit sur le dos vingt-neuf jours sur trente.

– Tu peux dormir sur tes deux oreilles ; la femme que je t'enverrai administrera ta propriété comme feu monsieur Joseph, le royaume d'Égypte.

Souriant déjà comme un pauvre diable enthousiasmé

par la perspective d'une vie de délices, le curé Flavel se frotta les mains en s'écriant :

– Ah ! mon cher ami, si je pouvais rencontrer la fille engagère rêvée. Quel bonheur ! Je ne mangerais plus de ces affreuses tartes dures comme des cailloux ; des patates qui, trois cent soixante fois par année, prennent au fond de la marmite ; du café semblable à de l'eau de vaisselle ou du piment qui vous met la bouche en feu. Ma maison serait...

– Assez, mon ami, assez. Je m'aperçois que tu es en veine de m'égrener toute une litanie de jérémiades, et je te préviens que je n'aime pas les gens taciturnes. Aussi, je m'empresse de te souhaiter bonne nuit et bonne chance.

– Ne pars donc pas comme un sauvage, rien que sur une jambe. Tiens, je vais te servir une autre lampée de mon vin de rhubarbe. Regarde-moi ça. C'est clair comme de l'eau de roche. Vois-tu, si ça mousse.

Et le curé Flavel buvait à petites gorgées, humait l'arôme, se faisait claquer la langue. Son ami approuvait de la tête.

Le silence se fit :

– Si tu étais bien aimable, supplia tout à coup le maître de céans, tu passerais la soirée avec moi. On ferait la partie de cartes, en fumant, et tu achèverais la

nuit sous mon toit.

– Et ma messe ?

– Tu partiras de bon matin. Les chemins sont beaux ; tu as une bonne bête ; et les deux lieues seront bientôt franchies.

– Soit !

À onze heures, le curé Flavel reconduisit son hôte une lampe à la main, le gaz et l'électricité étant d'invention trop moderne pour le village de Saint-Ildefonse.

La nièce du curé, en robe de nuit, et les cheveux en nappe sur le dos, était sortie pour une affaire quelconque de sa chambrette, voisine de celle des hôtes. Au haut de l'escalier, elle se vit en présence des deux hommes. Avec un cri de détresse, elle détala comme une biche, portant pudiquement la main à l'échancrure que faisait le col entrouvert de sa robe de coton jaune.

Le curé Flavel, pas à son aise du tout, toussa. Son ami jubilait.

– Ah ! saint Antoine, s'exclama-t-il en crispant ses gros poings, comment as-tu pu résister à tant d'attaques, si les femmes, tes tentatrices, ressemblaient à celle-ci ?

En ouvrant la porte de la pièce où il devait passer la nuit, il poussa un cri :

– C’est ici que je couche ?

Il avait fait une grimace peu flatteuse pour le maître de la maison.

Qu’on imagine une salle d’échantillons de voyageur de commerce, un véritable capharnaüm où une vache n’eût pas retrouvé son veau.

– Allons, bonsoir.

– Bonne nuit.

Et tous deux échangèrent une chaleureuse poignée de main.

– As-tu bien dormi, au moins ? demanda, le lendemain, le curé Flavel au curé Lefranc, au moment où celui-ci montait en voiture.

– Ne m’en parle pas. J’ai les côtes endolories comme si j’avais dormi sur la corde à linge. Ta satanée couchette, un chartreux n’en voudrait même pas. Ah ! mon pauvre ami, il te faut une servante au plus tôt. Sinon, tu t’en vas à la ruine ! À la ruine !

III

La désolation dans le presbytère de Saint-Ildefonse

Le curé Flavel, en dépit de son heureux caractère, avait ainsi que tous les humains ses jours de spleen. Oh ! alors, il était triste comme un bonnet de nuit. Mais cette morosité ne ressemblait en rien aux sautes d'humeur de son ami. Il se sentait comme quelque chose de lourd sur les épaules, et parfois, sans qu'il sût trop pourquoi, il se surprenait une grosse larme dans le coin de l'œil.

C'était sans contredit une anomalie chez ce bon curé de campagne. De son propre aveu, en effet, il ne s'était jamais reconnu aucune prédisposition à la sentimentalité.

Ce matin-là donc, notre curé s'était, comme disent nos campagnards, levé du lit le gros bout le premier.

Le cher homme paraissait en avoir tout un monde sur le cœur.

Toute la nuit, il avait subi les assauts des plus

horribles cauchemars : Marius pleurant sur les ruines de Carthage ; la désolation dans le Lieu saint ; la fin des temps. Baigné de sueurs, rempli d'épouvante, il vit soudain les murs en pierre brute de son presbytère se resserrer, se resserrer, jusqu'à ce que lui-même fût sur le point de sentir ses os se broyer. Oscillant sur sa base, l'église elle-même menaçait ruine. Déjà, son clocher de fer-blanc, rouillé par les pluies et les ans, s'effondrait ; presbytère, église, tout le village allait être crevassé, lorsque, dans les nues, apparut une femme.

Assise dans une charrette, avec la majesté d'une divinité sur son char de gloire, elle descendit, descendit, et tendit au curé à l'agonie une main secourable. Le moribond ressentit aussitôt un grand apaisement. Les murs s'éloignèrent ; le clocher releva la tête ; les maisons se replacèrent sur leurs fondations ; le presbytère fut entouré d'une auréole étincelante. C'était le salut.

Le curé Flavel se réveilla avec un épuisement extrême, comme Jacob après sa lutte avec l'ange. Cette succession ininterrompue de mauvais songes avait opéré en lui un bouleversement dont il n'était pas encore remis. La ruine imminente de son presbytère l'avait tout particulièrement affecté. Et puis, ce Marius en larmes, que venait-il faire là ? Jamais, ses réminiscences de collègue ne l'avaient frappé au point

d'en rêver. Et la désolation dans le Lieu saint, et l'écroulement de sa paroisse ? Un grand malheur, sûr, allait arriver. C'était là un avertissement d'en haut. Un malheur ? Mais non, il ne lui arriverait pas malheur, au curé Flavel, puisqu'une femme lui était apparue dans le ciel et sur une charrette pour le sauver, lui et les siens. Bon Dieu ! que d'émotions ! que d'émotions !

À sa toilette très sommaire il venait de mettre la dernière main, quand retentirent les premiers sons de la cloche, appelant les villageois à la messe basse. Il prit son chapeau et sortit. Les quelques villageois se rendant à l'église soulevaient gauchement, au passage du curé, leurs grands chapeaux de paille. Lui, saluait de la tête, d'un geste protecteur. La messe ne commençait pas, lorsque le petit servent traversa la nef, balançant les bras, et battant le plancher de ses souliers de cuir de bœuf.

Durant l'office divin, le saint homme n'avait pu chasser de son esprit la hantise de ses lugubres préoccupations. Que de distractions impardonnables chez un si haut personnage ! Il allait lire l'Évangile avant le graduel, lorsque son servent de messe, un gosse pas bête du tout, l'en prévint très humblement en le tirant par son aube. Se retournant vers les fidèles, quelques minutes plus tard, au lieu de leur accorder la paix du Seigneur, *Dominus vobiscum*, il leur donnait, à

voix presque haute, leur congé au beau milieu de la cérémonie, *Ite, missa est.*

Pour la première fois de sa vie, Josette, la vieille fille, la vieille sage aux formes et à la robe étriquées, leva les yeux de sur son paroissien. Elle, qui n'avait jamais manqué une messe basse depuis qu'on l'avait rayée de la liste des *épouseux*, elle s'en confesserait.

– Qu'a donc not'curé, aujourd'hui ? se demandaient les fidèles au sortir de l'église. Jamais ça lui arrive d'avoir des absences à la messe. Pour sûr, un grand événement se prépare.

De la supposition on passa à la certitude. Une heure ne s'était pas écoulée et, dans tout le village, les bonnes gens se disaient en s'abordant avec mystère :

– Vous savez, m'sieu le curé, i nous cache queq' chose ; ben sûr i va nous arriver queq' chose de grand.

Après son déjeuner : de la soupane noyée dans de la crème, une tranche de lard salé, deux œufs à la coque, une cuillerée de miel et du café d'orge brûlé qu'il se prépara lui-même, sa nièce s'étant attardée dans la chaleur du lit, le curé bourra sa grosse pipe d'écume de mer. Tous nos curés avaient, outre une nièce, une pipe d'écume de mer. Mettant ses deux mains dans ses poches de pantalon, par les ouvertures faites exprès dans sa soutane, il arpenta sa galerie. Puis, il descendit

dans son jardin, enclos entre le presbytère et le trottoir en gravier.

Son pauvre jardinet, il avait vu de meilleurs jours. Les géraniums aux pétales rares et ratatinés penchaient leurs têtes mélancoliquement vers la terre ; jadis veloutées et fraîches comme des gouttelettes de rosée, les pensées ne pensaient plus qu'à trépasser ; près de la clôture en fil de fer barbelé, les pois d'odeur avaient perdu leur parfum délicat ; la rose n'était plus la reine des fleurs ; tout près, quatre ou cinq œillets, étiolés et brûlés par le soleil, se regardaient avec un serrement de cœur en se disant comme les trappistes : « Frères, il faut mourir » ; à quelques pas plus loin, les boules-de-neige dégonflées n'étaient plus de ce monde ; ici, la mignonnette odorante venait de décéder, et sa tête retombait péniblement sur sa tige ; là, la jacinthe élégante faisait pénitence de sa splendeur d'antan ; et, tout le long de la galerie, les concombres sauvages élevaient vers le ciel leurs longs bras décharnés en demandant grâce.

Ému jusqu'aux larmes, le curé Flavel dirigea ses pas vers la basse-cour. Là encore régnait la désolation. Les poules picotaient avec ennui, en roulant tristement leurs yeux ronds chargés de paillettes d'or ; les coqs mêmes avaient perdu leurs anciennes ardeurs, oubliant leurs amours ; une dinde glougloutait lugubrement, et, tout

près dans le champ d'à côté, les vaches, réunies en chœur, faisaient entendre une cacophonie qu'on eût dit une marche funèbre de toute la basse-cour.

Le curé Flavel, poursuivant sa voie douloureuse, arriva à la laiterie blanchie à la chaux. Tout y était à l'abandon. Assiettes, écuelles, plats, bidons traînaient sens dessus dessous.

Ici, une soucoupe remplie de miel naviguait dans une jatte de lait ; là, une botte d'ail était tombée dans une assiette à soupe remplie de crème ; sur une tablette, la grosse chatte noire du presbytère, Fifine, après s'être faufilée sournoisement par la porte demeurée entrouverte, s'emplissait la panse plus que jamais. La coquine venait de voir le fond d'une jatte de lait, et pour se reposer, léchait de sa petite langue rose ses babines et ses moustaches, auxquelles pendaient encore quelques gouttes lactées.

– Veux-tu bien déguerpir, salope ! lui cria le maître en s'élançant pour frapper.

Mais la bête, avec sa nature féline, avait prévu le coup et filé comme une flèche en frôlant, au passage, son museau sur la soutane de monsieur le curé.

Par le tambour, il entra dans la cuisine en poussant un soupir. Le poêle en fonte à deux ponts disparaissait sous une couche de rouille, de graisse et de poussière.

Dans l'évier et sur la table recouverte d'une toile cirée, la vaisselle sale.

Chaudrons, marmites, casseroles, bassines, bouilloires, théières, cafetières, lèchefrites, gobelets erraient çà et là à la bonne aventure. Sous la table, le chien de la maison, un épagneul tout crotté, défendait bravement sa pitance contre la chatte. Le dos rond et la queue grosse, celle-ci se vengeait sur le chien d'avoir été surprise en flagrant délit par le curé. En plein milieu de la cuisine, les quatre pieds en l'air, une chaise gisait lamentablement sur le plancher malpropre, portant l'empreinte de pieds boueux. Le pasteur passa successivement dans la salle à manger et dans son cabinet de travail. De la poussière sur tous les meubles. Les rideaux de cretonne pendaient comme des crêpes, un jour d'enterrement ; les rubans retenant ces rideaux au mur étaient chiffonnés. Ouvrant ses livres de comptes, le curé fut effrayé de l'état de ses affaires.

Avec des chiffres fous comme ceux-là, le budget pour l'année courante serait désespérant même si les dîmes rapportaient bien.

IV

« Mon apparition ! »

Le 28 juin 1860, Marie Calumet fit son entrée triomphale dans le village de Saint-Ildefonse. Ce jour-là, les paysans, à qui les allures distraites de leur curé avaient mis la puce à l'oreille, se tenaient sur le qui-vive.

Il allait leur arriver quelque chose d'extraordinaire.

Saint-Ildefonse est bâti sur une seule route, long ruban grisâtre et poudreux dont un bout baigne dans le fleuve Saint-Laurent et l'autre, après s'être déroulé sur un espace de cinq à six milles, est attaché à un pont. Il n'y a plus qu'à traverser une riviérette et l'on se trouve sur le domaine de monsieur le curé Lefranc.

D'un côté, le fleuve que l'on voit briller au soleil en reflets d'argent, à travers les branches vertes et touffues des ormes, des noyers, des chênes, des bouleaux et des érables, qui ont grandi ainsi, bras dessus bras dessous, en bons camarades quoique de races diverses ; de l'autre côté, des champs de foin, d'avoine, d'orge, de

blé, de sarrasin, pain quotidien de la ferme. Là-bas, un monticule que l'on contourne pour se rendre à Saint-Apollinaire, et du haut duquel on voit poindre la flèche du clocher de Saint-Ildefonse.

Neuf heures. Un matin à peindre. Dans l'atmosphère, bleu indécis estompé de quelques nuages moutonnants, soufflait une haleine de chaleur et de travail. On peinait dur.

Ici, une faucheuse, tirée par une paire de forts chevaux de trait, disparaissait à demi dans le creux d'un vallon ; là, un gars, au poignet solide comme une barre de fer, et une fille robuste, les bras nus jusqu'aux coudes brunis par le soleil, faisaient des *veillottes* en chantant gaiement : *Par derrière chez ma tante*. Plus loin, grimpés sur une charrette haute comme un brigantin, de petits bonshommes foulaienent le foin, en se prenant aux cheveux et en faisant des culbutes tandis qu'un paysan déjà sur le retour de l'âge mais encore vigoureux leur tendait avec effort, du bout de la fourche aux dards luisants, d'énormes bottes de fauchure. Dans le champ voisin, excité par la voix et aiguillonné par le fouet sur les flancs assez rebondis, un percheron gris pommelé à la croupe épaisse, les jarrets tendus, montait la pente menant à la grange dont la large porte était ouverte à deux battants. Égrenés un peu partout, sur le bord des fossés et des ravins, une marmaille de

diablotins se chamaillaient en se vautrant dans l'herbe grasse.

Et au milieu de toute cette vie, un soleil de plomb, de la poussière s'élevant de la route et du foin, le cri sec du criquet, les merles dans les cerisiers et les pommiers, les moineaux alignés en bandes vagabondes sur les fils télégraphiques, et un mulot décampant à travers les meules mais qu'un faneur cloue au sol avec sa fourche.

Dans nos campagnes, il ne passe pas une voiture, sans qu'aussitôt tous les yeux se portent de ce côté, que des faces curieuses se collent aux vitres, ou que l'on se poste franchement sur le seuil. Voilà en temps ordinaire. Mais le 28 juin 1860, ce fut toute une sensation.

On vit d'abord poindre, là-bas, au détour de la route coupée en équerre, une haridelle poil de vache. Puis, se dessina une charrette remplie de nombreux paquets de linge, de boîtes en carton, d'un monumental portemanteau en tapis aux fleurs criardes, tout un attirail d'émigration sur lequel trônait majestueusement, aux côtés d'un jeune villageois, une femme. Et, comme si elle se fut rendu compte de la transcendance du très haut personnage qu'elle traînait, la rosse avançait avec une lueur d'orgueil dans ses gros yeux vairons.

Pour mieux voir, les campagnards se distordaient le cou, s'exclamaient : Ouf ! qu'ost-que c'est qu'ça ? La

connais-tu ?

– Non. Et toé ?

– Pantoute.

La jument, cependant, venait de s'arrêter en plein chemin pour une cause dont l'effet était le même sur Bucéphale.

– La sale bête ! remarqua la femme, cramoisie de pudeur.

– Marche donc ! avance ! hurla le charretier en cinglant les côtes de la bête avec une longue baguette de jonc.

La charrette, maintenant, roulait dans le centre du village. De mémoire d'homme, le carrosse de Monseigneur l'évêque n'avait jamais bouleversé le village de Saint-Ildefonse comme l'apparition de ce singulier équipage. Quels ne furent pas leur ébahissement, leur saisissement, lorsque les villageois, bouche bée, constatèrent, il n'y avait pas à s'y tromper, que l'on s'arrêtait en face du presbytère de monsieur le curé ! Sans doute, il y avait erreur.

Quelques commères sortirent de leurs maisons, des mioches dans les bras et des marmots pendus à leurs jupes.

Le curé Flavel, à ce moment, lisait son bréviaire

avec dévotion. Le chef recouvert d'un large chapeau de paille noire, il se promenait à petits pas dans les allées de son jardin, faisant crier le gravier sous ses souliers.

– Woh ! la rousse.

Levant les yeux, le prêtre pâlit. De surprise, il laissa tomber son livre à ses pieds.

– Mon apparition ! murmura-t-il.

Le souvenir du rêve qu'il avait fait cette nuit-là même, heureuse coïncidence, fit descendre en son âme ulcérée une ineffable consolation, comme une rosée rafraîchissante. L'homme engagé de monsieur le curé, le bedeau et Suzon étaient accourus. Tous trois, animés de sentiments divers, entourèrent leur pasteur d'une garde noble pour recevoir avec tous les honneurs dus à son rang la nouvelle arrivée.

Le curé attendait avec une émotion mal contenue.

– Une criature ! s'était écrié Narcisse, l'homme engagé.

Et il s'élança en avant. Un moment, il tint entre ciel et terre la criature, qu'il déposa précieusement sur le sol comme une fleur dont il faut prendre garde de ne pas briser la tige.

Leurs regards se croisèrent. De cet instant naquit un roman gros de conséquences. Larmes et grincements de

dents, rires et béatitude, telle devait en être la fin.

– En vous r’merciant, dit-elle.

– I a pas d’quoi, fit l’homme engagé de monsieur le curé, frappé au cœur.

Point de mire général, la nouvelle venue se dirigea droite comme un gendarme vers le curé, un peu troublée tout de même par toutes ces paires d’yeux braqués sur elle, la dévisageant et la passant en revue de la tête aux pieds.

– Bonjour, m’sieur le curé, prononça-t-elle avec assurance et avec une légère inclination de la tête.

Ouvrant son réticule, elle en retira une lettre qu’elle remit au curé Flavel. Celui-ci lut à mi-voix, assez haut toutefois pour que tous entendissent :

Mon cher ami,

Avec la lettre ci-incluse, je te présente Mlle Marie Calumet. C’est une bonne et brave fille, ménagère qui n’a pas sa pareille. Elle n’a pas de vices et pourrait te fournir toutes les recommandations que tu désires, en commençant par la mienne.

Porte-toi bien,

J. Lefranc, ptre, curé.

– Vous êtes mademoiselle Marie Calumet ? demanda le curé Flavel.

– Oui, m’sieu le curé, pour vous servir.

– Faites comme si vous étiez chez vous. Entrez vous reposer en cassant une croûte sans cérémonie, car le voyage a dû vous creuser l’estomac. Et toi aussi, ajouta-t-il, en se tournant vers l’homme qui avait accompagné Marie Calumet.

– Oh ! merci ben ! m’sieu le curé, j’suis ben pressé pour aller porter mon p’tit lait à la fromagerie.

– Une gorgée de vin de rhubarbe, au moins, insista le pasteur.

– C’est pas de refus, répondit l’homme, en bégayant de timidité.

Tous étaient entrés dans la salle à manger du presbytère. Marie Calumet, aidée de Suzon, avait enlevé sa *câline* de paille noire tressée, garnie de fleurs en coton jaune citron et rouge sang. Cette coiffure était retenue sous le menton par de larges rubans de satinette blanchâtre. Avec des précautions infinies, Marie Calumet déposa sur une chaise, après avoir eu soin d’en essuyer la poussière du bout des doigts, son châle en laine safran à arabesques bordé d’une frange. Elle portait ce châle en toute saison, et par les chaleurs

suffocantes de juillet et par les froids de loup de février.

Complément de sa toilette, à son cou était suspendue par un ruban puce une petite croix en plaqué d'argent, bijou auquel elle tenait comme à ses yeux.

Marie Calumet, pour employer son expression propre, marchait sur ses quarante ans. Lorsqu'elle entra dans la trente-neuvième année de son âge, elle marchait sur ses quarante ans, et aujourd'hui qu'elle comptait trente-neuf ans, onze mois et vingt-neuf jours, elle marchait encore sur ses quarante ans. Chaque anniversaire ramenait la même ritournelle. Elle marchait toujours, Marie Calumet, ne devant stopper qu'à la mort.

On ne pouvait pas prétendre qu'elle fût un beau type de femme. Non, mais c'était plutôt une *criature avenante*, comme disaient les gens de Sainte-Geneviève, où elle avait vu le jour. Et cependant, quiconque, une fois dans sa vie, avait entrevu Marie Calumet, ne l'oubliait jamais plus. Grande, forte de taille et de buste, elle débordait de santé et de graisse. Séparés sur le front par une raie irréprochable, lissés en bandeaux luisants, les cheveux d'un noir d'ébène se rejoignaient à la nuque en une toque imposante, dans laquelle était piqué un peigne à vingt sous.

Faut-il ajouter qu'elle avait la peau très blanche, les joues rouges comme une pomme fameuse, sans une

ride, tant sa vie jusqu'à présent avait été calme et pacifique ? Pas un nuage dans son ciel, pas un pli sur son front. Certains envieux, il est vrai, lui trouvaient le nez trop retroussé, la bouche un peu large. Dans la fossette du menton, une toute petite touffe de poils follets n'atténuant en rien la grâce rustique de Marie Calumet. Voilà pour le physique.

Et au moral : À un naturel décidé, la nouvelle servante de monsieur le curé Flavel joignait un cœur d'or. Elle refusa, lorsque sa mère mourut, un matin d'automne, de quitter le vieux veuf. Voilà pourquoi, elle, l'aînée de la famille, ne s'était jamais mariée. Les petiots, elle en avait eu un soin maternel : les habillant, lavant, débarbouillant, torchant, le plus proprement possible. Aujourd'hui, les filles avaient trouvé des *épouseux*, les garçons s'étaient établis, le bonhomme venait de trépasser, et elle se trouvait désorientée. C'est à cela que le curé Lefranc avait songé lorsqu'il proposa cette vieille fille à son voisin.

Je dirai, pour terminer cette esquisse rapide, que Marie Calumet avait ses originalités, entre autres la passion des couleurs et des vêtements excentriques. Avec cela, une touchante naïveté d'enfant, une crédulité sans bornes, une admiration et une dévotion exagérées pour toutes les choses de la religion, qu'elle incorporait dans l'auguste personnalité de monsieur le curé. Elle

aimait à commander et, se dévouait-elle pour quelqu'un, c'était pour toujours.

Dévouement poussé à un degré tel que tout finissait par se fondre en elle et lui appartenir. C'est ainsi que le premier jour de son arrivée elle avait dit : « J'm'en vas tirer les vaches à m'sieu le curé ». Le lendemain, elle renchérissait : « Nos vaches donnent ben du lait ». Et le troisième jour, regardant d'un œil attendri les bêtes, qui broutaient dans l'enclos du presbytère, elle faisait remarquer : « Mes bonnes vaches, y faut ben en avoir soin ».

Comprend-on, maintenant, le trésor dont le curé Flavel venait de faire l'acquisition ? Surtout, si l'on songe que Marie Calumet, en dépit de contrastes frappants, avait une notion pratique des choses de la vie, ce que n'enseignaient pas la Bible et la théologie de monsieur le curé.

V

« Bonne sainte Anne ! qu’y en a donc de la saloperie icitte ! »

– Bonne sainte Anne ! qu’y en a donc de la saloperie icitte !

Telles avaient été les premières paroles de Marie Calumet, après son installation dans sa chambre pas plus grande que la main, et située précisément au haut de l’escalier où le curé de Saint-Apollinaire avait été si vivement impressionné par la rencontre de Suzon en robe de nuit. Le compliment, lancé ainsi à la face du bon curé Flavel et de son amour de nièce, n’était pas des plus flatteurs.

Mais pour que l’on comprenne bien la valeur de cette exclamation dans la bouche de la servante du curé, je dois dire que cette dernière était d’une franchise poussée parfois jusqu’à la rudesse. Marie Calumet pensait quelque chose, elle le disait ; qu’on se fâchât ou non, c’était le dernier de ses soucis.

Elle avait horreur de toute saleté. Aussi s'était-elle fébrilement mise à l'œuvre. Une heure après son arrivée au presbytère, elle endossait sa robe d'indienne caca d'oie, mettait au feu sa soupe aux pois engraisée de larges tranches de lard, et son ragoût de pattes de cochon, un des plats favoris du curé, lavait, époussetait, rangeait, astiquait, décrottait, essuyait, frottait, brossait, balayait tout.

La maison de monsieur le curé, huit jours plus tard, avait subi une transformation complète.

Pas un grain de poussière sur les meubles ; les planchers étaient devenus d'un beau jaune paille ; les vitres brillaient tel un soleil ; la cuisinière et la batterie de cuisine luisaient comme un miroir ; dans la vaste armoire, la vaisselle était alignée en bon ordre ; rien qu'à y jeter un coup d'œil, les chambres à coucher si propres, si blanches, si fraîches, vous donnaient des envies de dormir.

Il arriva même à monsieur le curé, ponctuel comme un cadran solaire, d'être en retard d'un quart d'heure pour sa messe la première fois qu'il se reposa dans son immense lit à colonnettes, fait par Marie Calumet.

Maintenant, les fleurs et les plantes relevaient fièrement la tête ; les poules picotaient avec appétit et le coq se rappelait ses belles ardeurs d'autrefois. En revanche, la chatte du presbytère avait un peu maigri,

ne pouvant plus se gaver de crème, dans la laiterie dont la porte était solidement cadenassée.

Le curé avait rajeuni de dix ans. Il se sentait une appétence à prendre quatre repas par jour.

Mais il ne fallait pas lui en vouloir ; c'était la faute de cette satanée servante ; elle vous accommodait un plat comme pas une. Et surtout, elle savait faire le vin de rhubarbe, et mieux que n'importe qui.

Les recettes, à présent, l'emportaient sur les dépenses. Incontestablement, c'était encore dû à Marie Calumet. Se reposant sur sa fidèle et intelligente intendante de la gérance de son presbytère et de ses affaires, le curé Flavel s'écriait chaque jour en élevant les mains vers le ciel : « Oh ! mon apparition ! mon apparition ! » Pas un paysan à qui il ne manifestât son enchantement.

Il était à peine cinq heures. Encore mal éveillé, le jour n'ouvrait qu'un œil ; le soleil, cependant, allait bientôt darder ses rayons de feu sur la nature ; de chaque côté du chemin, accrochés à l'herbette, perlaient en paillettes d'argent les pleurs de la nuit ; et, dans les grands arbres touffus, le moineau vaurien secouait ses ailes engourdies par le sommeil. S'élevant sur ses pattes crottées, un coq au diadème pourpre, roi et héraut d'armes de la basse-cour, proclamait sur un tas de fumier, près de l'étable, le lever du jour.

L'homme engagé de monsieur le curé suivant le chemin, du pas d'un homme en avant de son temps, fredonnait :

*Marie trempe ton pain,
Marie trempe ton pain,
Marie trempe ton pain
dans la sauce.*

*Marie trempe ton pain,
Marie trempe ton pain,
Marie trempe ton pain
dans le vin.*

Costaud, le dos voûté, la figure et le cou hâlés, portant un pantalon et une chemise de calicot rouge et noir à la bavaroise en bouracan, chaussé de bottes de cuir de bœuf communément appelées bottes sauvages, Narcisse s'acheminait la tête basse, tout triste, comme le chien que le maître en courroux a caressé d'un coup de pied dans le derrière.

Entré à l'âge de dix-huit ans au service du curé Flavel, Narcisse était classé parmi les antiquités du presbytère. Depuis près d'un quart de siècle, il

accomplissait, sans ambition comme sans mauvaise humeur, sa besogne de tous les jours. Il avait même obtenu une distinction honorifique : son maître, un soir, l'avait comparé au serviteur modèle de l'Évangile. Cette confirmation de l'estime du curé avait ensoleillé la monotonie de sa vie.

– Eh ! Narcisse, qu'est-ce qui t'manque à matin ? on dirait qu' t'as perdu un pain d'ta fournée ?

Narcisse leva la tête ; il aperçut le maître d'école en bonnet de nuit, s'étirant le cou hors de la lucarne de sa maisonnette pour s'assurer de la température.

Tous les matins à la même heure, le même bonnet surgissait dans l'encadrement de la fenêtre.

– Ah ! mon cher m'sieur, m'en parlez pas, alle a pas son pareil.

– Qu'est-ce que tu me chantes-là ?

– Eh ben ! Marie Calumet...

– Oué, c'est ça qui m'en dit long : Marie Calumet. Qui'sque c'est, Marie Calumet ?

– Vous m'ferez pas accreire que vous connaissez pas Marie Calumet, la nouvelle fille engagère de m'sieu le curé. À c't'heure, toute la paroisse la connaît. C'est ça qu'est de l'étoffe. Ah ! m'sieu, si vous la voyiez, a

vous en a un aplomb, et une corniche, et une culasse, et a vous fait une soupe aux pois !... une soupe aux pois...

Narcisse termina par un sifflement qui marquait son admiration.

– Ah cré ! Narcisse, on dirait qu’t’es tombé en amour.

Tel un homme pris en faute, l’enthousiaste se hâta de se récrier, rougissant jusqu’à la racine des cheveux.

– Batèche ! en v’là une raide, par exemple. Moé amoureux à quarante-trois ans ! Vous y pensez pas, mon cher m’sieu ! J’suis pas pour aller à la rebours des autres et faire jaser tous les gens de la paroisse.

Remarquant qu’il allait se mettre un doigt dans l’œil, l’homme engagé du curé rompit la conversation, et poursuivit son chemin ; la mauvaise humeur le gagnait.

Un arpent plus loin, il fit la rencontre de l’imposante Marceline, s’en allant dégrasser un énorme panier de linge sale sur la grève.

– Bonjour Narcisse, t’as l’air ben caduc, à matin.

– La bonne blague ! la mère ; j’m sens plus gai que jamais.

La mauvaise humeur montait.

– Ousque tu vas de c'train-là, donc, Narcisse ? lui cria, de son côté, le vieux Lanoix, se dirigeant vers l'écurie.

– Je m'en vas su le forgeron faire amancher ma hache.

– I vont-y m'foutre la paix ? mâchonna entre ses dents le pauvre garçon impatienté. I sont plus bâdrants que des jeteux de sorts.

Comme les travaux battaient leur plein, la forge de Saint-Ildefonse était ouverte depuis une demi-heure au moins. Le fourneau ronflait comme un Cyclope, vomissant une flamme d'enfer. Un gosse, nu-pieds et la culotte retenue par une bretelle en écharpe, se pendait au soufflet. Chaque fois qu'il se baissait, on eût cru entendre une rafale se frayant un chemin à travers la ramée.

Une paire de chevaux de trait, le harnais sur le dos, attendaient d'être ferrés. Le forgeron, un colosse, les bras poilus et musclés, le front tout en sueur, la chemise ouverte jusqu'au nombril et un tablier de cuir devant lui, frappait comme un démon sur l'enclume, sans prendre garde aux étincelles qui lui mordillaient la peau. Il venait de donner les derniers coups de marteau à un fer et, maintenant, après l'avoir trempé dans l'eau froide, il le clouait au sabot d'un étalon rétif, en lui serrant la patte entre ses cuisses.

À l'entrée de la porte, un terre-neuve se chauffait les flancs au soleil, le museau allongé sur les pattes.

– Bonjour, Narcisse, dit le forgeron en l'apercevant, quel bon vent t'amène cheux nous ?

– J'm'en viens vous porter mon manche de hache pour le réparer. Hier, c'péteux de bedeau m'a scié avec ses bougres d'histoires.

Espèce de ratatouille, j'y ai répond, viens pas m'bâdrer avec tous tes bavassements ou ben j'te foute la meilleure rincée qu'tas jamais attrapée de ta vie.

I m'a répond : « Fais pas ton mal à main ni ton fort à bras, ou je m'en vas t'flanquer une mornife. »

J'étais après fendre du bois. J'ai fourré un coup de hache si fort su le billot que j'ai cassé le manche.

Le forgeron le regarda d'un air incrédule et rétorqua :

– Toé, Narcisse, t'as fait ça ? Va donc, escarreux.

– Ben, j'vas vous dire, le manche était déjà fêlé.

– Ah ! c'est pu la même chose. Mais toé qui te fâches jamais, qu'est-ce qui t'avait dit, le bedeau, pour te met'en gribouille ?

Narcisse ne s'attendait pas à cette question. Sans cela, il n'eût pas desserré les dents. Fort embarrassé, il balbutia :

– I m’avait dit... I m’avait dit...

– Tiens, tiens, fit le forgeron, cherchant à lui tirer les vers du nez, vl’à ti pas que l’homme engagé de m’sieu le curé a des cachettes, à c’t’heure.

– Eh ! ben, i m’avait dit que mamzelle Marie Calumet, la fille engagère de m’sieu le curé, était p’tet’ ben une propre à rien.

– Et pis qu’est-ce que ça pouvait te faire, à toé, que le bedeau te dise ça. I ferais-tu l’amour, par hasard, à Marie Calumet ?

– Dites donc pas de bêtises, hein. C’t’i vrai qu’on peut pas trouver quequ’un de son goût sans en tomber amoureux tout d’un coup, sans prendre l’temps d’allumer une pipe ? Quand est-ce que vous allez m’donner ma hache ?

– Passe donc dans l’courant d’la journée.

– Chargez-moé bon marché.

– Un chelin.

– Vous êtes pas mal chérant. N’importe, c’est m’sieu le curé qui paye.

Narcisse sortit en maugréant contre tout le monde. Il n’avait pas fait un quart d’arpent qu’un farceur, attendant dans la forge que son cheval fût ferré, lui cria à tue-tête :

– Eh ! Narcisse, à quand les noces ?

VI

Le toréador de Marie Calumet

Gesticulant comme un loup-garou, il était arrivé près de l'étable du presbytère, lorsqu'il tomba nez à nez avec Marie Calumet.

– J'vous demande excuse, mamzelle, murmura-t-il.

Et, tout confus, roulant entre ses doigts terreux son grand chapeau de paille, il couvait des yeux la femme aimée, – eh ! oui, il l'aimait, – qu'il avait là devant lui, deux chaudières d'une main, et de l'autre, un de ces petits bancs dont on se sert pour traire les vaches.

– Bonjour, m'sieu Narcisse, fit-elle. Un beau temps...

– Oh ! oui, mamzelle.

– On va abattre ben de l'ouvrage, aujourd'hui.

– Oh ! oui, mamzelle.

– Si vous étiez ben aimable, m'sieu Narcisse, vous iriez cri mes vaches qui ont fiché le camp dans le clos du voisin. Les bouffresses, a sont passées par la barrière

qu'a été laissée ouverte.

Les voyez-vous, là-bas, qui sont allées rejoindre le taureau de M. Beauséjour ?

– Ben sûr, que j'vas y aller, s'empressa de répondre Narcisse, simulant l'assurance.

Mais la bravoure n'avait jamais été sa qualité prédominante, et le fait de se lancer ainsi à la poursuite de vaches en si bonne compagnie ne lui disait rien de bon. Marie Calumet, cependant, était là, il n'y avait pas à hésiter.

Il se redresse avec orgueil et bombe sa poitrine. Tel le toréador entre, le sourire aux lèvres, dans l'arène, sous l'œil de la maîtresse adorée, Narcisse met le pied sur le sol où il va donner à l'objet de sa flamme et de ses soupirs une preuve indéniable de son courage et de son dévouement.

Toutefois, il se sent nerveux.

De loin, oh ! de très loin, tendant son couvre-chef, il appelle :

– Qué vaches ! Qué vaches !

Les bonnes bêtes de Marie Calumet se contentent de tourner vers lui leurs yeux placides, en chassant avec leurs queues les mouches importunes, puis se remettent à brouter, sans s'occuper de cette invitation intéressée.

Déçu dans cette première tentative, il hasarde encore une trentaine de pieds en avant, sans plus de succès. Le mâle, lui, a daigné faire quelques pas dans sa direction, résultat peu encourageant pour notre toréador. Hésitant de plus en plus, le malheureux – il sue à grosses gouttes – se demande, avec anxiété, quelles vont être les conséquences de cette chasse aux vaches, et pourquoi il n’a pas dormi une demi-heure plus tard, ce matin-là ?

Un moment, oh ! un seul, il songe à quitter la place. Mais tournant la tête, il voit Marie Calumet qui le regarde toujours, ainsi que le bedeau. Ce dernier s’en allait sonner la messe lorsqu’il s’arrêta, à ce spectacle pourtant banal, mais où il pressentait un mélodrame.

– Le maigre des fesses doit lui trembler, ricana-t-il, pour amoindrir dans l’estime et l’affection de Marie Calumet celui qui allait un jour devenir son rival.

– Pour lorsse, allez donc y prêter un coup de main, vous.

Mais le bedeau prudent échappa à cette proposition.

– J’sus ben pressé et j’vas être en retard pour ma messe. Sans ça...

Et il parut s’en aller. Mais, pour ne rien perdre de la scène, il fit halte à une couple de verges plus loin et s’accouda à la clôture.

Un cri déchirant, un appel désespéré soudain

fendent les airs. Narcisse, dans un élan sublime. – Ô amour ! que de victimes ne fais-tu pas ! – s’est rapproché des vaches. Le taureau, les cornes menaçantes, a bondi.

Alors, il oublie tout, le lâche : Marie Calumet, sa corniche, sa culasse, sa soupe aux pois. Sa vie est en danger, il faut d’abord la sauver.

Maintenant, il ne court plus, il vole. De ce côté est une clôture ; un saut et c’est le salut, mais peste ! un fossé large, profond, est là, le traître, lui barrant le passage dans toute sa longueur.

Plus mort que vif, il s’élançait dans une autre direction, en zigzaguant. Il tombe, se relève, trébuche, se remet sur pied. Et, tout le temps sur les talons, ce maudit taureau dont il sent l’haleine de feu lui souffler dans le cou. Vision rapide comme dans tous les suprêmes périls, défilent, devant ses yeux hagards, tous les détails de sa vie.

Il est atteint, encorné, transpercé, lancé dans l’espace, étripé, piétiné, sanglant, masse informe, brrr... Un voile, à travers lequel tout saute, s’étend devant ses regards. C’est la fin. Mais non, à droite, une clôture et pas de fossé. Allons ! encore un effort.

Cinq messes à saint Joseph et un cierge à la bonne sainte Anne !

Le fuyard enjambe l'obstacle et roule au fond d'une rigole. Il ferme les yeux ; il est trempé jusqu'aux os. Qu'importe, il est sauvé !

Dans un état piteux, l'infortuné reprend sa position verticale. Tout près de lui, Marie Calumet rit aux larmes ; le bedeau s'en tient les côtes.

– Prends garde, Narcisse, lui crie-t-il en courant vers l'église ; tu vas t'faire encorner. Te v'là ben équipé !

Narcisse était tout couvert d'un mélange de vase, d'eau sale et de bouse. Et encore, cette chute, cette course effrénée, ce taureau, ces vaches, voire même ce sacré bedeau, tout cela n'était rien en comparaison de Marie Calumet ; d'être obligé de paraître devant elle en cet état. Bon Dieu ! quelle humiliation !

Et elle riait, elle, elle pour qui il venait de se couvrir de fiente et de honte.

Les paysans, se rendant à la messe basse, s'arrêtaient, faisaient cercle. Le curé s'attarda lui-même durant dix grosses minutes.

– Hélas ! pauv'garçon, finit par dire Marie Calumet, qui s'efforçait de prendre un air de commisération mais ne pouvait s'empêcher de rire, hélas ! pauv'garçon, que j'vous plains, c'est bien de valeur ! Vous saignez !

Narcisse, en effet, s'était, en butant, égratigné le front sur une pierre.

– Vite ! vite ! Faut aller vous changer et vous coucher, à cause que vous allez attraper une grosse fièvre.

Que pouvait-il, sinon lui obéir ? Cependant, il eut, dans son malheur, une attention touchante.

– Vous pourrez pas tirer vos vaches, dit-il.

– Pourquoi pas ? R’gardez.

Les vaches étaient à deux pas de lui, le narguant de leurs grands yeux calmes. Elles s’en étaient venues seules, parce que tel était leur bon plaisir.

– Ah ! les garces ! gémit-il, en leur montrant le poing.

Et au taureau qui s’en retournait tranquillement dans son clos :

– Toé, si jamais j’t mets la patte su l’dos.

Tout penaud, poursuivi par les rires et les quolibets du groupe des paysans, il se sauva au presbytère, grimpa au grenier où se trouvait son baudet, se déshabilla et se coucha.

Maintenant qu’il était seul, l’homme engagé songea et ne tarda pas à faire une terrible découverte. Il en fut tout abasourdi.

Narcisse aimait Marie Calumet.

Ça l'avait pris, ainsi qu'il l'expliqua plus tard, comme un coup de fouet. Mais elle, l'aimait-elle ? Il avait cru pourtant...

L'escalier craqua sous un pas assuré.

– Si c'était elle ? pensa Narcisse.

C'était elle, portant dans ses deux mains une jatte de lait chaud.

– C'est drôle, mamzelle, bredouilla-t-il, mais en vous apercevant, j'ai senti mon cœur battre comme un p'tit goret dans une poche.

– Tenez, dit-elle, en lui tendant le bol, ça vous r'mettra. C'est du lait que j viens de tirer des vaches ; vous savez, les vaches... Et elle s'esclaffa de nouveau.

– J'ai pas volé, remarqua Narcisse. Les gueuses ! a m'ont donné assez d'fil à retordre.

Tandis qu'il buvait en risquant un œil sur Marie Calumet, celle-ci bordait le lit, et bandait la tête du blessé avec un de ses mouchoirs à elle.

– J'me sens le cœur tout gonflé, pensa-t-il, ben sûr que ça va renverser. Il allait lui prendre la main, lui déclarer son amour, mais il se retint, gêné...

Laissant retomber sa tête sur l'oreiller, il murmura simplement :

– Merci ben, mamzelle Marie.

VII

Le blé ou le foin ?

La désunion, depuis quinze jours au moins, s'était faufilée parmi les pacifiques paysans de Saint-Ildefonse. Et pour ne pas s'assommer à coups de triques ni se transpercer avec des fourches et des pieux, on se bataillait joliment avec la langue. Les uns opinaient que ; les autres préopinaient que ; ceux-ci, parleurs rusés et avertis, péroraient ; ceux-là, capables tout au plus d'ânonner, bafouillaient, ne trouvaient pas leurs mots et restaient souvent à quia.

Cet été-là, le foin avait rapporté abondamment. Les cultivateurs avaient converti la plus grande partie de leurs terres en prairies et l'apparence du grain n'était pas très rassurante. Alors, on comprend que les cultivateurs, surtout ceux qui n'avaient semé que du foin, se trouvant ainsi dispensés de la dîme du grain, fissent tout en leur pouvoir pour préconiser cette dîme de préférence à celle du foin.

Ils ne comprenaient pas pourquoi ils seraient forcés,

aujourd'hui plus que par les années passées, de payer la dîme autrement qu'avec le vingt-sixième boisseau de grain.

D'un autre côté, les cagots de la paroisse et les marguilliers s'étaient faits les champions de monsieur le curé, et défendaient ses droits en montrant les dents comme des cerbères.

Puisqu'on ne semait plus qu'en foin, prétendaient-ils, ce n'était pas une raison pour user d'un subterfuge indigne, priver leur curé de ses revenus et le mettre dans le chemin.

Qui eût jamais songé ou même pu croire que la faultrice de cette discorde, de cette discussion dans le village d'ordinaire si paisible de Saint-Ildefonse n'était autre que Marie Calumet ?

Et pourquoi pas ? N'y a-t-il pas eu des natures prédestinées depuis le commencement des siècles, chargées de remplir, sur la terre, quelque grande ou sublime mission ? La femme n'est-elle pas le commencement et la fin de toutes choses ?

Sainte Geneviève a sauvé Paris ; sainte Jeanne d'Arc, la France ; pourquoi, elle, Marie Calumet, ne retirerait-elle pas le curé et son presbytère de la ruine qui les menaçait tous deux ?

Elle venait, il est vrai, un peu tard, mais elle saurait

bien rattraper le temps perdu. Déjà, elle avait opéré dans ce sens un travail incommensurable.

Pour le moment, elle s'opiniâtrait à rétablir l'équilibre dans les comptes du curé Flavel. Travail ardu et ingrat, le curé persistant quand même à donner plus qu'il ne recevait. Il ne faut pas croire que Marie Calumet ne fût pas charitable. Oh ! non ; et honni soit qui mal y pense.

Mais, au-dessus de la charité il y avait son curé, et lorsque le curé de Marie Calumet était en cause, eh ! bien, ma foi ! il n'y avait plus qu'une chose à faire : courber la tête et passer par toutes les volontés du ministre plénipotentiaire du presbytère et de la paroisse entière de Saint-Ildefonse.

Pour atteindre son but, Marie Calumet résolut de s'attaquer d'abord à la dîme en abolissant l'impôt exclusif sur le grain pour le transporter et sur le foin et sur le grain. Tout compté, le surplus de cette politique fiscale ne serait pas moins de quatre cents piastres par année.

Personne encore dans la paroisse n'avait réfléchi à faire ce calcul ; pas même le curé, et s'il en est un qui y fût intéressé, c'était bien lui. De temps immémorial, en féaux sujets, les braves paroissiens de Saint-Ildefonse avaient versé, bon an mal an, dans les sacs de monsieur le curé, leur vingt-sixième boisseau de grain et s'en

étaient retournés, chaque fois, heureux et contents, avec sa bénédiction.

Un matin, en servant le café d'orge de monsieur le curé, Marie Calumet s'ouvrit à lui de son projet de réforme. Contre son attente et ses espérances, le prêtre reçut assez froidement cette machination, faite cependant dans le but unique de mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

Il avait peur ; plus tard, peut-être ; il y songerait ; il ne voulait pas mécontenter ses paroissiens ; mais quatre cents piastres, ce n'était pas à dédaigner ; enfin, on verrait.

C'est après cet échec que la ménagère, plus soucieuse des intérêts du curé que ce dernier ne l'était lui-même, mena sa campagne, campagne sourde et artificieuse.

Ne voulant pas se mettre toute la paroisse à dos, elle poussa de l'avant l'homme engagé du curé.

Ce dernier, suivant en tous points les instructions secrètes de sa générale, avait d'abord approché les marguilliers, le forgeron, le maître d'école, le notaire, tous gens qui ne cultivaient pas un pouce de foin, et surtout, une demi-douzaine de vieilles filles dont le bigotisme n'avait de comparable que la volubilité de leur babillage et de leurs commérages.

Chacun fit si bien son devoir que lorsque, deux jours plus tard, le curé, mis au courant de ce complot tramé dans l'ombre, voulut mettre le holà, toute la paroisse était en feu. Et le plus désolant pour le saint homme, c'est que tous les paroissiens, Marie Calumet exceptée, auraient juré que monsieur le curé était le créateur de cette cabale.

Les choses en étaient là, lorsque, le dimanche suivant, le pasteur prit une décision. Peu s'en fallut que les bons rapports et la communauté de biens qui avaient toujours existé entre lui et son incomparable ménagère ne fussent rompus à tout jamais.

En attendant le troisième coup de la messe, ce dimanche-là, comme ils le font, du reste, tous les autres de l'année, la plupart des hommes s'attardaient sur le perron de l'église, parlant récoltes, chevaux, bêtes à cornes, et discutant surtout la grande question du jour : la dîme.

La dîme...

Ces paysans se sentaient mal à l'aise dans leurs vêtements du dimanche. Et ils étaient vraiment comiques dans leurs habits de confection à huit piastres, achetés à la ville, avec leurs manches étriquées et le pantalon montant à la hauteur des lourdes bottines.

Tous, sans exception, égayaient cet accoutrement de

cravates bleu ciel, vert pomme ou rose tendre. Et, pour compléter leur toilette, des melons en feutre noir et quelques castors. Pas un, le plus gêné même, n'avait oublié sa pipe de plâtre ou de bois avec imitation de bout d'ambre qu'il s'était procurée en économisant sou par sou.

Sur la place, en face de l'église, une cinquantaine de barouches, *waggines*, calèches, bogheis, charrettes. Débridés, les chevaux avaient devant eux, sur l'herbe, chacun une botte de foin. Quelques-unes des bêtes, les plus ombrageuses, étaient attachées par un licou à des ormes et à des frênes.

Le bedeau venait de s'attaquer à la longue corde de chanvre, dans le porche de l'église, et sonnait le troisième coup de la messe.

Deux minutes plus tard, tous les paysans étaient entrés dans le temple.

L'église de Saint-Ildefonse était blanche et or, mais d'un blanc de craie sale et d'un or de cuivre terni. Il n'y avait pas de jubé, excepté la tribune de l'orgue. En plein milieu de la nef, énorme, se dressait un poêle en fonte dont le gigantesque tuyau serpentait dans tout l'édifice. Les enfants de chœur, le surplis tout défraîchi et la soutane à mi-jambes, avaient pris leurs places, précédant de quelques minutes le célébrant.

Il faisait, ce dimanche-là, une chaleur à faire fondre les cierges de suif dans leurs chandeliers en verre. Les saints joufflus et peinturlurés, emprisonnés dans leurs niches, étouffaient.

Les femmes se rafraîchissaient la figure avec leurs éventails en papier colorié. Les hommes s'épongeaient le front avec leurs mouchoirs poussiéreux qu'ils venaient d'étendre sous leurs genoux, pour protéger leurs beaux pantalons du dimanche.

Au grand scandale des fidèles, Marie Calumet, que la préparation de son dîner avait mise en retard, n'arriva qu'à l'Évangile. Mais tous les yeux braqués sur elle ne la firent point sourciller.

De son pas de gendarme, elle traversa toute la nef sans baisser la vue, et alla se placer au premier banc, près de la balustrade, le banc du presbytère.

VIII

Marie Calumet n'est pas contente

Aux dernières oraisons, le curé, enlevant son manipule, s'avança en avant du chœur. Après les recommandations aux prières et la publication des bans, l'orateur sacré fit un grand signe de croix, qu'imitèrent les fidèles. Il commença ainsi :

« Mes chers frères,

« *Redde Caesari quae sunt Caesaris et quae sunt Dei Deo.* » Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.

« Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, agissez toujours pour la plus grande gloire de Dieu.

« Je suis sûr, mes très chers frères, que c'est là le sentiment qui vous a animés lorsque vous avez discuté dernièrement une question qui touche de très près le culte de Dieu, puisque c'est elle qui permet à ses prêtres de vivre et leur donne la faculté de vous transmettre les divines volontés du bon Dieu.

« Je regrette infiniment, mes chers frères, d'être obligé de vous parler de choses matérielles du haut de cette chaire, (il n'y avait pas de chaire) mais il est des circonstances où nous sommes obligés, nous autres prêtres, de mêler la parole du bon Dieu aux choses vulgaires de la vie. C'est comme le bœuf ou l'âne de l'évangile, que l'on peut retirer du puits le jour du sabbat. Mais que dis-je, mes très chers frères, la dîme est-elle chose si vulgaire ? Cette obole, est-ce à un homme, est-ce à votre curé que vous la donnez ? Non ; c'est à Dieu lui-même que vous faites l'aumône. Et pensez donc, mes chers frères, quel honneur ne devez-vous pas ressentir à la pensée du bon Dieu qui vous tend la main en attendant le jour béni où il vous rendra au centuple ce que vous aurez fait pour lui ? Et les textes de l'évangile abondent dans ce sens. « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous donnerez en mon nom vous sera rendu au centuple dans le ciel. »

« Cette petite parcelle de votre avoir que vous donnerez au ministre de Dieu vous sera rendue cent pour une, et attirera la bénédiction du ciel sur vos terres pour les récoltes de l'année suivante.

« Encore faut-il que cette aumône ne donne pas lieu à des querelles intestines dans une paroisse où le calme et la paix ont toujours existé. Or, je sais, mes très chers frères, qu'une division existe de ce temps-ci parmi

vous, les uns voulant continuer à payer la dîme en grain, mais d'autres voulant la payer en foin. Il est vrai que ceux qui veulent payer la dîme en grain ne sont que le très petit nombre. Aussi, considérant la minorité de ces derniers et ne voulant pas déplaire à la grande majorité de mes chers paroissiens, j'en suis venu à la conclusion suivante et je vous dis : Puisque vous le voulez, eh bien ! c'est bon, payez en grain. »

On entendit alors une exclamation étouffée mais assez forte, cependant, pour être saisie de plusieurs. C'était Marie Calumet, que les dernières paroles du curé avaient transportée de colère.

– Ça vraiment pas de bon sens ! avait-elle grommelé.

Et, suant à grosses gouttes, elle s'éventait à petits coups saccadés.

Le curé continua sans avoir paru rien entendre :

« Ceux qui désireront me voir au sujet de la dîme voudront bien être assez bons de venir l'après-midi, entre une et trois heures. Vous entrerez par la porte d'à côté, qui communique directement avec mon bureau.

« Puisque nous en sommes sur le chapitre de la charité, je vous recommanderai, mes bien chers frères, de recevoir comme des membres souffrants du Christ les quêteux qui parcourent les campagnes, demandant

un morceau de pain, une assiettée de soupe aux pois ou une tranche de lard. Je n'ai en général que des félicitations à vous offrir ; vous vous montrez très charitables ; c'est très bien et le bon Dieu saura vous en récompenser. »

À cet endroit de son sermon, trois ou quatre fidèles, debout près de la porte, en arrière de la nef, ayant tenté de s'esquiver, le curé les interpella avec humeur :

« Eh ! mes amis, là-bas, je ne parle pas pour les poules, veuillez donc attendre la fin du sermon et de la messe. Pensez-vous que la parole du bon Dieu n'est pas faite pour vous aussi bien que les autres ? »

Il poursuivit :

« Mais j'ai reçu des plaintes au sujet de certains individus, de gros habitants qui ont refusé de donner à manger à ces malheureux, sous prétexte que ce pouvaient être des maraudeurs. Ces gens-là ont peur des mendiants qui demandent la charité en plein jour, et cependant, ils laissent sortir leurs filles à la brunante pour aller faire de longues marches, à plusieurs arpents des habitations.

« Mes bien chers frères, ce n'est pas prudent de laisser sortir ainsi vos filles, le soir, après le coucher du soleil, pas plus que de les laisser danser ; c'est un amusement inspiré par le démon, qui n'est bon qu'à

exciter les sens et est une occasion de péché.

« Ah ! je ne saurais trop vous mettre en garde, mes très chers frères, contre la danse. C'est là une des ressources de l'enfer, un des pièges que vous tend l'esprit des ténèbres, qui tourne sans cesse autour de vous comme un lion rugissant, *quaerens quem devoret*.

« Puisque je suis sur ce sujet, je vous préviens, pères et mères de familles, contre les trop longues fréquentations, qui sont une autre source de péché. Quand un jeune homme se présente chez vous pour courtiser votre fille, il est d'abord très réservé, puis, à la longue, il devient plus familier et finalement la jeunesse se laisse aller à des abus regrettables.

« Quand un amoureux se présentera dans votre maison, et que vous verrez qu'il ne se décide pas à demander la main de votre fille, donnez-lui son congé. Ne vous laissez pas abuser par la crainte de perdre un parti, quelque avantageux qu'il puisse être. Il s'en présentera bien d'autres, allez, et votre fille aura gagné en considération.

« Le salut de vos enfants vaut bien mieux que la perte d'un parti, et rappelez-vous toujours la parole qui fit dire adieu au monde à saint François-Xavier, l'apôtre des Indes : Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?

« Cela me rappelle l'histoire de ce misérable qui, il y a plusieurs années, dans une paroisse de ce comté, était venu de la ville, s'était présenté dans une famille honorable en prétendant, et après plusieurs visites, avait trompé une bonne fille. Après avoir ruiné la pauvre enfant et l'avoir exposée aux flammes éternelles, il l'avait lâchement abandonnée. Que cette terrible histoire, pères et mères de famille, et vous aussi, jeunes filles qui m'écoutez, vous serve de leçon pour l'avenir.

« La semaine prochaine, mes très chers frères, Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque fera sa visite pastorale dans cette paroisse. Donnez généreusement, c'est le meilleur moyen de voir Monseigneur souvent. C'est un grand honneur que l'évêque nous fait en daignant venir dans cette paroisse, et je suis assuré que vous recevrez un si auguste personnage avec tous les honneurs dus à son rang.

« Je vous disais donc, mes chers frères, en vous parlant de la dîme, que la charité est une grande vertu chrétienne. Mais, mes chers frères, vu la grande chaleur qu'il fait, je ne m'étendrai pas plus longuement sur ce sujet.

« La quête sera faite, aujourd'hui, au profit de Monseigneur, qui consent à venir nous honorer de sa présence, ici. Soyez charitables, mes chers frères, ne vous attachez pas aux richesses de la terre, et ainsi vous

gagnerez le royaume des cieux qui appartient aux pauvres d'esprit. C'est la grâce que je vous souhaite de tout mon cœur.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il. »

L'office divin terminé, les paysans qui n'étaient pas allés chercher leurs voitures sur la place, s'alignèrent sur deux rangs en face de l'église pour regarder défiler les femmes. On saluait les connaissances d'un maigre coup de chapeau ou tout bonnement d'un signe de la tête, et l'on reluquait les jolies filles.

Marie Calumet passa, entre ces deux haies humaines, comme un tourbillon, bousculant sur son passage les villageois ahuris, ne regardant personne, pas même l'infortuné Narcisse.

Amant malheureux, pour plaire à sa belle, il avait, la veille, acheté chez le marchand général, une cravate à trente sous et un cornet de *surettes*.

L'homme engagé du curé était sorti quelques secondes avant la fin de la messe. Depuis cinq minutes, il ne voyait rien, n'entendait rien ; le cœur battait à lui rompre la poitrine. Il guettait l'apparition de Marie Calumet afin d'avoir le plaisir de l'accompagner jusqu'au presbytère.

Enfin, elle parut. Il arrondissait déjà le bras, et

implorait en balbutiant :

– Voulez-vous m’permet’, mamz’...

– Fichez-moé la paix ! répliqua sèchement la ménagère, sans s’arrêter.

Le bedeau était sur le perron de l’église, après avoir sonné ses cloches. Témoin de cette rebuffade, il se prit à rire à gorge déployée, ainsi que les témoins de cette scène. Penaud, furieux, Narcisse crut un instant qu’il allait étrangler Zéphirin, mais il se contint et marmotta :

– J’sus pas chicaneux mais ce sacré bedeau, i m’paiera ça tout ensemble.

– Dis donc, Narcisse, lui glissa dans l’oreille le forgeron avec un clin d’œil et un coup de coude dans les côtes, les amours, ça marche ?

Narcisse se contenta de lever les yeux sans riposter, et pour deux raisons : d’abord, cette plaisanterie lui allait fort mal ; il n’était pas, en ce moment, d’humeur à rire. De plus, Narcisse, les dimanches et jours de fête, ne s’appelait pas Narcisse tout court, mais monsieur Narcisse. C’était là une loi à laquelle tous, sans exception, jusqu’au curé, devaient se conformer. Sinon, pas de réponse.

Le curé Flavel s’était d’abord formalisé de cette idée bête, comme il disait. Mais devant le mutisme obstiné de son homme engagé, il avait dû amener pavillon.

Narcisse donc, franchit seul la distance, courte, il est vrai, entre l'église et le presbytère. Les bras ballants et la détresse dans l'âme, il se dirigea vers la grange et se jeta sur la *tasserie* de foin en rongant son frein.

Avant de monter en voiture à la porte de l'église, les femmes babillaient ; s'informaient comment ça allait à la maison ; si celle-ci avait *acheté* ; si celle-là avait eu des nouvelles de sa bru ; si le père, qu'était *ben empauvri* et presque sur la paille, prenait du mieux ; les jeunes filles caquetaient sur les beaux gars de la paroisse ; poussaient des cris de surprise et d'envie à l'annonce d'un prochain mariage, et s'invitaient à venir faire la veillée après les foins. Ici, là, un boghei, une charrette, s'arrêtaient à la porte d'une maison en brique, en bois ou en pierre brute. On s'embrassait, on échangeait des politesses, et les visiteurs repartaient en criant : « Venez donc nous voir, sans cérémonie, cheu nous. »

Marie Calumet à son arrivée au presbytère rudoya la nièce du curé. Celle-ci, le livre de prières sous le bras, était en tête à tête, près de la clôture, avec Gustave, le fils du forgeron, solide gaillard au torse bien cambré et aux yeux doux. Cette vue ne fit qu'accroître l'irritation de la ménagère. Elle ne pouvait souffrir ce jeune homme.

– C'te pintocheux, c'te lôfeur-là, répétait-elle cent

fois le jour à Suzon, est ainque bon qu'à brosser avec des pas plus drôles que lui. Le fignoleux, i faraude toutes les filles du village et des paroisses d'en haut et d'en bas. Avec des gens comme ça, i a pas de fiatte à avoir et, si j'étais de m'sieu le curé, je l'laisserais seulement pas aborder le presbytère.

Marie Calumet, en pénétrant dans la maison du curé, jeta sa câline sur la table de la salle à manger ; lança par terre son châte, qui sembla rendre un sanglot d'être ainsi traité ; déposa ses *menottes* sur une étagère, entre deux pots de mignonnettes. Puis elle s'assit, se leva, marcha, se rassit, sans savoir quel parti prendre, grommelant, rognonnant, tempêtant, piétinant de colère, attendant avec une impatience fébrile le curé, qui ne rentrait pas.

Oh ! elle était terrible.

Et cependant, la soupe brûlait ; les pommes de terre collaient au fond de la marmite ; le ragoût s'épaississait comme du mastic.

– C'a pas d'bon sens ! répétait-elle à tout moment. I est après se pardre ! J'ai beau i dire, i veut pas m'écouter pentoute !

Le curé montait les marches du presbytère en soufflant comme un phoque. Marie Calumet ne l'attendit pas. Elle courut au-devant de lui. Ce dernier

croyait déjà entendre le grondement du tonnerre, et il leva machinalement la tête comme si des nuages allait s'abattre un orage de grêle. Sa physionomie se rembrunit.

– Oué, m'sieu le curé, vous en avez fait un beau coup, vous pouvez vous en vanter.

– Comment ça, Marie ? s'enquit avec inquiétude le curé Flavel.

– Eh ! ben, oué, m'sieu le curé. Si vous aviez pas cheniqué, vous auriez un surplus aux environs de huit cents écus par année.

– Allons, allons, Marie, faut pas se tracasser pour si peu.

Elle se dressa :

– Pour si peu ! Ah ! m'sieu le curé, gémit-elle, en s'essuyant les yeux. Faut-i que j'aie pas de chance, Seigneur ! J'méchigne pour vous remplumer et vous tirez toujours d'l'arrière.

– Voyons, Marie, riposta le curé d'un ton conciliant, vous savez pourtant bien que je ne pouvais pas faire autrement. Mes paroissiens auraient jaser et auraient dit que je me laisse guider par des intérêts matériels.

– Alors si vous avez fait ça pour eux autres, vous avez eu ben tort, m'sieu le curé. Pensez-vous qui vont

vous en garder la souvenance ? I s'en fichent ben, allez ! Pourquoi que vous avez pas fait comme monsieur le curé de Saint-Apollinaire, vot' voisin. En v'là un qui a de la poigne. I vous les a-t-y retournés ses paroissiens quand i sont venus le trouver pour payer la dîme en grain. I s'en sont r'souvenu, soyez-en sûr. Ben plus qu'ça, savez-vous c'qui fait, m'sieu le curé Lefranc ?

Marie Calumet baissa la voix et se rapprocha du curé Flavel :

– Vous m'creirez si vous voulez, i prête à quinze pour cent. Et pis, i garde la dîme de grain que ses paroissiens i payent à l'automne et au lieu de l'vendre à un prix raisonnable, i attend au printemps pour que les habitants qui sont à court de grain i en emprêtent à raison de vingt-cinq minots pour vingt minots. J'vous assure, m'sieu le curé, qu'ça fait une foutue dîme à l'automne suivante. C'est Jérôme, mon cousin germain, qui m'a conté ça. I en est un d'ceusses qui s'est fait attraper.

– Et j'vous préviens, sous vot' respect, m'sieu le curé, que si vous m'alliez pas comme vous m'allez, eh ! ben, ma foi du bon Dieu, j'ferais mon paquet et tout serait dit. V'là !

Le curé Flavel avait une sincère affection pour cette brave fille, si franchement dévouée à ses intérêts. Aussi,

contrairement aux curés qui ne peuvent souffrir la moindre contradiction ni la plus légère réprimande, il répondit en souriant :

– C’est bon, c’est bon, Marie, j’essaierai de faire mieux une autre fois. En attendant, allez voir à vos patates, car ça sent terriblement le brûlé.

– Oh ! ben, alors, m’sieu le curé, s’excusa la ménagère en se sauvant dans sa cuisine, j’vous d’mande ben pardon si j’vous fais manger des pataques brûlées. Mais c’est de vot’ faute, m’sieu le curé, c’est de vot’ faute.

IX

Pour un sacrifice, c'était un sacrifice

Nous voici arrivés à une date remarquable. Il faudrait l'imagination d'un Chateaubriand, l'esprit d'un Daudet, le pittoresque d'un Loti, la verve d'un Richepin, pour narrer convenablement cette journée, qui devait faire époque dans l'existence de notre héroïne. La vie des grands hommes, comme des femmes célèbres, nous apprend que sur le déclin de leur carrière ils se sont plu à noter tel ou tel jour pour avoir été le plus beau de tous.

Marie Calumet devait fort bien se les rappeler, sur son lit de mort, les trois plus beaux jours de sa vie : son entrée au presbytère, sa première entrevue avec l'évêque du diocèse... mais n'anticipons pas.

Marie Calumet allait donc enfin, après tant et tant d'années, toucher au bonheur si longtemps rêvé, bonheur qui couronnerait les désirs de son âme, qui étancherait la soif de son cœur. Enfin, elle verrait Monseigneur de près, elle frôlerait sa soutane, elle lui

parlerait peut-être ? Vinsent ensuite la mort et ses terreurs, que lui importerait à Marie Calumet ? Elle mourrait avec calme et sérénité, puisqu'elle aurait entendu tomber des lèvres de son évêque des paroles à elle seule adressées.

Le curé Flavel avait annoncé, pour cette semaine-là, la visite de Monseigneur l'évêque à Saint-Ildefonse. Or, les visites pastorales dans les campagnes sont aux yeux de nos populations rurales des événements d'une importance signalée.

La visite pastorale, c'est l'une des grandes fêtes religieuses du calendrier ecclésiastique du village, et malheur à l'imprudent dont l'audace chercherait à en amoindrir l'importance. Jamais empereur victorieux rentrant à Rome, sur son char de triomphe traîné par des chevaux de neige ; jamais roi franc, revenant dans sa bonne ville de Paris d'une bataille heureuse, monté sur son destrier tout caparaçonné d'or ; jamais thaumaturge, mettant le pied sur une plage hospitalière, précédé par le bruit de ses miracles, ne furent acclamés avec l'exaltation qui accueille dans nos campagnes un évêque en tournée pastorale.

À l'aube de ce grand jour, Marie Calumet fut la première villageoise à mettre la tête à la fenêtre. Elle voulait s'assurer s'il allait faire beau. Malheureusement, il lui sembla que du sud-est soufflait une brise peu

rassurante, et que le ciel, d'une teinte de grisaille, ne prédisait rien de bon.

Alors, elle joignit les mains et, levant les yeux vers l'immensité, pria avec ferveur :

– Ô bon Jésus ! implora-t-elle, vous voyez que l'temps commence à se beurrer, faites-moé la grâce que ça s'éclaircisse et j'vous promets deux chemins de croix.

Une demi-heure plus tard, le soleil se faisant une trouée dans la brume de l'aurore tout l'horizon s'enflammait.

Si la ménagère du curé ne crut pas à un miracle, elle se trouva favorisée de Dieu, puisque les éléments obéissaient à ses moindres désirs.

Il n'était pas cinq heures que déjà Marie Calumet faisait son train-train de maison. Et pourtant, le soir de la vigile de la visite sainte, elle avait fait un tel nettoyage que le regard inquisiteur n'eût pu surprendre un seul grain de poussière.

Ce matin-là encore, elle passait le torchon sur tous les meubles, le balai dans tous les coins.

Pensez donc ! si Monseigneur allait n'être pas content ; s'il allait trouver à redire à l'état de propreté du presbytère ? Quel supplice !

D'un autre côté, s'il devait faire des compliments à monsieur le curé sur le bon ordre de sa maison. Oh ! alors, son âme d'humble fille de village glorifierait le Seigneur dans les siècles des siècles.

Sept heures. De haut en bas du presbytère, on remarque une animation inaccoutumée. C'est un va-et-vient continu. Curé, bedeau, homme engagé, ménagère se rencontrent, s'interpellent, courent, ne parlent qu'en cas de nécessité absolue.

Narcisse, toutefois, invente mille prétextes pour se trouver le plus souvent possible dans le chemin de la ménagère. Munis, qui d'un marteau, qui d'une hache, qui d'une scie, la figure en sueur, les villageois entrent dans la maison du curé, le chapeau sur la tête et sans frapper, oubliant pour un moment la crainte religieuse qui les accompagne d'ordinaire lorsqu'ils se présentent à la porte du presbytère.

À les voir ainsi armés, on dirait des séditieux, en révolte ouverte contre l'Église, sur le point de faire le sac du presbytère après en avoir occis le propriétaire.

Ce sont tout simplement nos bons amis de Saint-Ildefonse. Un peu échauffés, il est vrai, par l'arrivée prochaine de Sa Grandeur, ils viennent prendre les ordres de leur curé, ou plutôt de la ménagère.

Cependant au sein du brouhaha des passants, la

nièce de monsieur l'abbé Flavel faisait la grasse matinée et dormait à poings serrés. Marie Calumet, indignée et scandalisée de ne pas la voir paraître, gravit en rognonnant l'étroit escalier.

Familièrement, elle pénétra, un balai à la main, dans la chambre de la jeune fille.

– Vous y pensez pas, mamzelle Suzon, encore sur le dos à c't'heure icitte, et Monseigneur qui va venir. Vous êtes pourtant pas une pomonique. Y a belle lurette qu'on s'trémousse en bas et dans l'chemin du roi !

La nièce du curé s'étira les bras en bâillant, et répondit d'une voix pâteuse :

– Eh ! ben ! laissez-le faire Monseigneur, j'ai du temps en masse.

– Juste ciel ! peut-on parler d'la sorte de Monseigneur ?

Oué, oué, c'est pas le moment de faire la d'moiselle. Allons ! r'muez-vous les flancs un p'tit peu plus vite que ça, et descendez m'aider à faire mon berda.

Et joignant l'action à la parole, Marie Calumet, d'un mouvement brusque et cruel, enleva toutes les couvertures du lit ; après quoi elle ouvrit les jalousies hermétiquement closes.

Une haleine d'air frais, parfumée de foin coupé,

envahit la chambre.

La jolie nièce du curé, loin de s'attendre à ce réveil brutal, rabattit promptement sur ses pieds sa robe de nuit, relevée immodestement au cours du sommeil. Ne trouvant rien de mieux à faire, elle se leva ; mais elle eut bien soin de ne pas se hâter.

L'ancillaire du curé ne tenait pas en place. Pour se rafraîchir, elle descendit un instant sur la galerie. Elle observa les villageois occupés à mettre la dernière main aux travaux de décoration et de pavoisement.

– R'commencez-moé ça, ordonnait-elle, démanchez-moé, c't'e pavillon-là, r'plantez-moé c't'e sapin-là ailleurs, jouquez-moé c't'e guirlande-là un p'tit brin plus haut ; vous avez pas envie de faire accrocher les glands de Monseigneur ?

Et tous de lui obéir illico.

Les deux bords de la route étaient ornés de balises. Généralement faites de jeunes tiges de bouleaux ou d'érables que l'on établit telles quelles, sans les ébrancher, sur les glaces des rivières ou les champs couverts de cinq pieds de neige, les balises indiquent soit un danger à éviter, soit un chemin à suivre. Mais, durant la belle saison, elles passent de l'utile à l'agréable. On les emploie les jours de fête tels que la visite pastorale, la Fête-Dieu, la Saint-Jean-Baptiste,

fête nationale, pour égayer les routes d'un village d'une double haie de verts feuillages.

Les notabilités de la paroisse qui possédaient, devant leurs maisons, un mai, haut comme un mât de frégate, avaient hissé au sommet le drapeau tricolore agité avec des claquements de fouet par la brise du matin.

Le vieux médecin du village avait même voulu ménager une surprise à son curé. Il avait arboré un drapeau du Vatican et un autre portant l'écusson de Sa Grandeur. Cette délicatesse de fils aimant de l'Église causerait, sans aucun doute, un vif plaisir à Monseigneur. Il n'en fallait pas plus pour le disposer favorablement à l'égard de son subalterne.

Traversant le chemin, de distance en distance, à la hauteur des maisons, des banderolles étalaient au soleil leurs couleurs d'orange, de rouge-sang, de gros-bleu, sur lesquelles on lisait les inscriptions suivantes, en lettres de papier doré : « Vive Monseigneur », « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » ; « Hosanna », « Gloria in excelsis Deo » ; « Louons notre Évêque » ; « Gloire à l'envoyé de Dieu ».

On chômat, naturellement, dans la paroisse de Saint-Ildefonse.

Les paysans avaient revêtu leurs habits de fête et

s'étaient mis sur leur trente-six.

Les bogheis, qu'on était allé décrotter à la rivière en baignant les roues jusqu'aux moyeux, roulaient sur la longue route grise, brillant aux rayons du soleil. Étrillés et brossés, des rosettes en papier éclatant aux oreilles, les chevaux aiguillonnés par le fouet agrémenté de beaux rubans neufs, trottaient la tête haute.

Le chemin, du soir au lendemain, s'était métamorphosé en une piste, sur laquelle les villageois, amateurs passionnés de chevaux, luttèrent de vitesse, se lançant à la course des défis aussitôt relevés.

Dans une charrette était entassée toute une génération : grand-père, grand-mère, père, mère, fils, filles et petits-enfants. À chaque soubresaut, les essieux menaçaient de se rompre sous le poids de cette grappe humaine.

Poussant sa bête à bride abattue, le fils du forgeron était près de tout accrocher sur son passage. Assis à côté de la blonde nièce du curé, fraîche comme une gerbe de lilas, il faisait claquer son fouet en clignant de l'œil.

– Regardez-moié passer, songeait-il sans doute, j'ai avec moi la plus jolie fille du village.

Une lutte cependant se livrait dans le for intérieur de Marie Calumet.

Le devoir et le plaisir se disputaient la victoire.

Narcisse, comme dans toutes les bonnes maisons, était délégué par monsieur le curé pour aller au-devant de Monseigneur et le saluer de la part de son maître, propriétaire de ce manoir agreste que l'on appelle humblement le presbytère.

L'homme engagé du curé avait offert à son idole de l'accompagner.

Se porter à la rencontre de l'évêque, c'était pour Marie Calumet une de ces joies, de ces occasions heureuses qui ne s'offrent qu'une fois dans la vie. Elle serait au comble de la jubilation de pouvoir, parée de ses plus beaux atours, faire partie de la délégation sacrée. La délégation sacrée de monsieur le curé.

Son imagination, prenant la clef des champs, allait même jusqu'à lui faire entendre que tous les vivats de la foule ne seraient pas uniquement pour Monseigneur, mais qu'une partie des acclamations retomberaient sur sa tête.

Pourquoi pas ?

Ne faisait-elle pas partie du presbytère.

N'avait-elle pas, par conséquent, un pied dans le clergé ?

D'un autre côté, la voix du devoir en péril montait,

suppliante, impérieuse, irrésistible.

Si Marie Calumet devait être à l'honneur, elle devait être d'abord à la peine.

Il lui incombait de rester à son poste, pour surveiller les derniers préparatifs du presbytère, et voir aux apprêts d'un festin digne de la majesté de l'auguste personnage qui condescendait à visiter son peuple.

Pour un sacrifice, c'était un sacrifice, mais le bon Dieu lui en tiendrait compte.

Narcisse, malheureusement, borné d'intelligence, dont l'esprit ne pouvait atteindre de si hautes cimes de l'abnégation, prit en mauvaise part le refus de sa dulcinée. Il conclut tout bonnement que Marie Calumet rejetait ses moindres offres de la plus stricte amitié.

Ah ! si elle avait soupçonné tout ce qui fermentait sous ce crâne, si elle avait compris les affres de ce cœur meurtri !...

X

Ousqu'on va met' la sainte pisse à Monseigneur ?

Le cortège s'avancait avec majesté. En tête, une cavalcade rustique précédait le carrosse de Monseigneur l'évêque, traîné par deux chevaux blancs dont la queue et la crinière étaient tressées avec d'étroits rubans bleus et rouges. Des cavaliers déhanchés, de chaque côté de la route, écartaient la foule.

Moelleusement étendu sur un coussin de velours grenat, le prélat, sec, le visage glabre, esquissait un sourire mielleux et béat, alors que ses yeux réjouis derrière les verres de ses lunettes cerclées d'or fin se posaient sur la foule.

Parfois, répondant aux acclamations, il daignait soulever son chapeau épiscopal orné de beaux glands que se montraient avec ébahissement les braves gens entassés le long du chemin.

Çà et là une bonne femme ou quelque vieillard se

jetaient à genoux, le front dans la poussière.

Alors, levant la main enrichie de l'améthyste grosse comme une noix, Monseigneur traçait, dans le bleu pur du ciel, un grand signe de croix.

Monsieur le curé de Saint-Apollinaire était assis à côté de l'évêque et, en face, le maire de ce village et celui de Saint-Ildefonse, que Monseigneur avait honorés en les faisant monter dans sa voiture.

Ils en parleraient aux enfants de leurs enfants. L'un des fils du maire de Saint-Ildefonse, qui avait obtenu, à l'école du village, un premier prix de dessin à main levée, immortaliserait, sur le papier, cette scène inoubliable.

Suivaient le carrosse d'honneur, par ordre de mérite et de distinction, les notabilités de la paroisse, puis une foule de villageois, entassés dans une soixantaine de voitures.

Le cortège épiscopal venait de s'engager entre les deux lignes des maisons pavoisées du village. Prises, elles aussi, d'une joie folle, les cloches sonnaient à toute volée dans le clocheton de l'humble temple.

Le carrosse s'était arrêté devant l'église. Monseigneur se préparait à descendre, lorsque deux cents de ses ouailles s'élancèrent au-devant de lui. Pour un peu, on l'eût transporté dans ses bras jusque sur le

trône, érigé dans le chœur.

Le trône épiscopal de Saint-Ildefonse mérite une description spéciale. C'était une de ces anciennes chaises percées avec dossier très élevé.

Marie Calumet, à qui revenaient l'honneur et le devoir de décorer le fauteuil de Monseigneur, en avait recouvert l'orifice d'un coussin de coton rouge, égayé de petites étoiles en papier doré.

– Là d'dans, fit-elle remarquer au curé, Monseigneur va-t-êtré aux p'tits oiseaux.

Mais lorsque l'évêque se leva pour donner sa bénédiction à la foule recueillie, prosternée à ses pieds, l'un de ces astéroïdes resta collé à un endroit autre que celui où on les place ordinairement comme emblème de l'inspiration et du génie.

Cet accident, par bonheur pour la dignité ecclésiastique, passa à peu près inaperçu.

Après le chant du *Te Deum*, que beuglèrent une douzaine de chantres, et la quête, très fructueuse, avouons-le en toute sincérité à la louange des villageois de Saint-Ildefonse, Monseigneur, accompagné de sa suite, se rendit au presbytère.

Plusieurs des curés accourus des campagnes avoisinantes avaient été alléchés par l'espoir d'un dîner plantureux, que l'on présumait devoir être sans

précédent, s'il fallait en croire la renommée de cordon bleu de Marie Calumet.

Cette dernière ne devait pas décevoir les espérances de cette classe d'élite. Elle prépara un festin dont les annales du presbytère gardent encore aujourd'hui très pieusement la mémoire.

Monseigneur lui-même, qui pourtant ne se nourrissait pas de croûtes de pain sec ni de bière d'épinette, en fit ses compliments à la cuisinière, devenue du coup l'héroïne du jour, Monseigneur excepté.

Marie Calumet perdit complètement la tête et, toute confuse, piqua un soleil. Dans le fond de son cœur, elle voua une reconnaissance sans bornes à l'évêque du diocèse. Ses vœux, enfin, se réalisaient. Non seulement Monseigneur lui avait parlé, mais il lui avait même dit, avec une tape amicale sur la joue :

– Ma fille, vous êtes la plus fine cuisinière que j'aie jamais rencontrée. Monsieur le curé m'a fait des éloges de vous et je crois que vous les méritez amplement.

Tous les prêtres emboîtèrent le pas derrière leur évêque et ne tarirent pas d'éloges sur Marie Calumet.

Je passerai sous silence le compte rendu de ces agapes où les convives prouvèrent que l'homme, après tout, à quelque hiérarchie sociale qu'il appartienne,

n'est qu'un homme et qu'un bon repas est l'une des jouissances de l'humanité.

Sa Grandeur, le lendemain, allait, comme c'était la coutume, administrer le sacrement de la confirmation aux enfants de la paroisse. De sorte que Monseigneur fut contraint de passer la nuit au presbytère. Mais le presbytère de Saint-Ildefonse n'avait pas la vastitude d'une hôtellerie à la mode.

Monsieur le curé, devant la nécessité, n'hésita pas une seconde. Il tint conseil avec Marie Calumet, car il ne pouvait plus se passer de sa ménagère, et n'entreprenait jamais rien, si peu important que ce fût, sans avoir au préalable demandé l'avis de sa servante.

Elle avait réponse à tout.

Il fut donc résolu qu'on se mettrait à l'étroit. Monsieur le curé céderait à son supérieur sa chambre au rez-de-chaussée, voisine du salon ; Marie Calumet abandonnerait la sienne à son curé ; et la nièce, la jolie Suzon, supporterait tout le choc de cette migration nocturne en partageant son petit lit de fer avec la ménagère.

Suzon, cependant, aimait à prendre ses aises et elle ne voyait pas cette combinaison d'un très bon œil.

Mais comment ne pas se soumettre à cette triple toute-puissante volonté de l'évêque, du curé, et de

Marie Calumet ?

Elle se pâmail de bonheur à la pensée de dormir dans le même saint lit dans lequel monsieur le curé aurait couché. Combien, sur cent mille personnes, peuvent se vanter d'avoir bénéficié du même privilège et de la même faveur ? C'était pour elle un moyen de se rapprocher des choses sacrées...

Et le jour suivant, lorsque la pieuse fille fit les lits, elle fut en proie à plus d'une distraction.

Il faut dire, cependant, en toute justice pour elle, qu'il n'y avait rien d'impur dans ses intentions et que l'anticipation de sa jouissance était toute virginale et platonique.

Comment décrire l'émotion profonde qui la saisit lorsqu'elle entra dans la chambre épiscopale ? Ce n'est qu'en tremblant qu'elle fit le nettoyage de cette pièce auguste et sainte.

Prenant religieusement dans ses bras le vase de nuit, comme une aiguière de prix, elle allait en vider l'or bruni dans le récipient commun par où passent tous les liquides de la même espèce. Soudain, elle s'arrêta, perplexe :

– De la pisse d'évêque, pensa-t-elle, v'là quelque chose de sacré !

Qu'allait-elle en faire ?

Elle déposa le vase sur le parquet, devant elle, et s'asseyant sur le lit, elle se prit à songer, les yeux fixes.

Et longtemps elle songea, immobile.

Elle ne pouvait certainement pas la jeter comme une eau vulgaire.

Oh ! un sacrilège...

D'un autre côté, elle n'allait pas la laisser dans la chambre ?

Ce n'eût pas été bien propre, ni hygiénique...

Un moment, Marie Calumet eut l'idée de l'embouteiller.

En avait-elle le droit ?

Indécise, elle reprit le vase de nuit, avec des précautions infinies, et alla demander conseil au curé, qu'elle trouva en train de se hacher du tabac dans son cabinet.

– M'sieu le curé, dit-elle, d'un air mystérieux en lui présentant le pot de chambre, ousqu'on va met' la sainte pisse à Monseigneur ?

Le curé Flavel regarda d'abord sa servante, tout ébahi, se demandant si elle divaguait. Puis, il se prit à rire à gorge déployée.

Il allait lui répondre de lui faire subir le sort

commun, lorsque retentit la voix de Monseigneur se dirigeant de son côté.

Tragique devenait la situation. Il n'y avait pas une minute à perdre. L'héroïque abbé, tel le brave qui saisit dans ses mains la bombe à la mèche à demi brûlée et la lance hors de tout danger, s'empara du vase et le jeta dans le vide.

Au même moment, l'engagé de monsieur le curé passait sous la fenêtre, pensif et la tête basse. La fatalité voulut qu'il reçut sur la tête et le vase et son contenu.

Le malheureux leva les yeux. Tout était rentré dans le calme.

– Pourquoi qu'à m'en veut, dit-il, avec une larme dans le coin de l'œil, j'y ai rien fait, moé ?

XI

Là où Narcisse fait jouer ses influences

Il s'était opéré une transformation complète dans la manière d'être et l'humeur de Narcisse. Ce n'était plus le même homme.

De Roger Bontemps qu'il avait toujours été avant l'arrivée de Marie Calumet au presbytère, et surtout avant qu'il se crût dédaigné par celle qu'il aimait, il était devenu taciturne et misanthrope. Il maigrissait, ne mangeait plus, ne dormait plus.

Cette brusque volte-face dans les habitudes de Narcisse allait, comme il fallait s'y attendre du reste, fournir un nouvel aliment au bavardage jamais en repos des commères du village, à qui rien n'échappait.

Plus perspicaces que le curé lui-même en ce genre de choses, le forgeron, la nièce du curé et le bedeau n'avaient pas été longs à découvrir la cause de cette anomalie dans l'heureux tempérament de Narcisse.

Aussi, bientôt, dans tout le village, ce fut un secret de Polichinelle que l'homme engagé de monsieur le

curé se pâmait d'amour pour Marie Calumet et que ce brasier, qu'il portait partout avec lui, le consumait lentement mais irrémédiablement.

Chose extraordinaire, la ménagère du curé à qui Narcisse n'avait jamais osé avouer sa passion était la seule à ignorer cette grave maladie. Ses nombreuses réformes, au presbytère et à l'extérieur, ne lui avaient sans doute pas laissé le loisir de s'apercevoir de ce détail, qui avait tout de même son importance.

Et cependant, si elle eût connu l'immensité de l'amour que Narcisse avait pour elle, si elle eût su que cet amour minait fatalement le pauvre garçon !

Un bon matin, l'amoureux mal loti, après s'être roulé toute la nuit sur son lit moite de sueur, demandant un peu d'amour et de sommeil, prit une décision.

Se basant sur ce principe qu'un homme arrive mieux à son but avec des influences et de la protection que seul, il se ménagea, après la messe basse, une entrevue avec le curé pour implorer son assistance dans la tourmente au sein de laquelle il se débattait.

– M'sieu le curé... M'sieu le curé... dit-il, en l'accostant, le chapeau à la main, près de la petite porte latérale de la sacristie, j'suis venu... j'suis venu...

Et intimidé, honteux, il regardait la pointe de ses mocassins, n'osant continuer.

– Eh bien ! eh bien ! tu es venu, repartit le curé Flavel, ça c'est clair comme le jour, mais pourquoi ?

– M'sieu le curé, j'vas vous dire, pour piquer au plus court, j'suis venu pour an'-affaire qui me r'garde.

– Alors si ça te regarde, ça ne me regarde pas, moi.

Et le curé Flavel fit mine de vouloir continuer son chemin vers le presbytère.

– Ben bouffre ! m'sieu le curé, j'suis venu... j'suis venu... c'est que j'aurais besoin de vos services.

– Et pourquoi ?

– Sous vot' respect, m'sieu le curé, attendez un p'tit brin, j'men vas vous le dire... J'suis en amour.

– Ah bah ! Mieux vaut tard que jamais. Mais c'est donc vrai ce qu'on dit, Narcisse, que ma fille engagère t'a tombé dans l'œil.

– Eh oué ! que voulez-vous, m'sieu le curé ? répondit Narcisse en rougissant, du ton d'un coupable avouant son crime et baissant la tête.

– Encore lui en as-tu parlé ?

– Non, m'sieu le curé, j'ai pas osé ; j'voudrais que vous y en parliez d'abord.

Ce rôle de médiateur d'amour sembla bien étrange à monsieur le curé, lui qui, d'ordinaire, ne servait

d'intermédiaire qu'entre Dieu et les hommes.

– Et qu'est-ce que tu veux que je lui raconte à ta blonde ?

– J'voudrais ben que vous y parliez de moé d'un bon sens.

Sur la promesse évasive du curé Flavel qu'il ferait pour le mieux, Narcisse remercia avec effusion et revint au presbytère.

Dans la cuisine, il vit Suzon qui, par exception, s'était levée de bon matin. Elle s'amusait avec la chatte, qu'elle chatouillait sur le ventre.

Résolu, il s'approcha.

Il se planta droit devant elle, décidé, coûte que coûte, à tenter toutes les chances de succès.

– Mamzelle Suzon, commença-t-il, qu'ost-ce que vous pensez du mariage ?

Cette question inattendue atterra la jeune fille et pour plusieurs raisons. Jamais, d'abord, Narcisse n'avait desserré les dents sur ce sujet brûlant.

– J'pense ben, répondit-elle, avec une convoitise mal dissimulée dans les yeux, que ça doit être une saprée belle affaire.

– Pour lorsse, mamzelle Suzon, j'voudrais m'marier.

– Toé ! T'marier ?

– Quoi ? J'peux-t'i pas moé itout, comme les autres ?

– Ben certain, admit Suzon en riant. T'es ben bâti et tu ferais un bon mari. Mais avec qui que tu veux te marier ? Ah ! regarde moé don ça si je suis bête. Tiens, tiens, j'te gage que c'est avec Marie Calumet.

– Comme de jusse. Avec qui que vous voudriez que ça soye, si c'était pas avec ma Marie Calumet ?

– Et qu'ost-ce qu'a t'a répondu ta Marie Calumet ?

– Comment, qu'ost-ce qu'a m'a répondu, mais a m'a rien répondu puisque j'y ai pas parlé.

– Ah ! tu y as pas parlé. Tu veux te marier avec Marie Calumet et tu y as pas déclaré ton amour.

– Ben, j'vas vous dire, mamzelle Suzon, j'ai pas osé, vous savez.

– Mais faut y dire, grand bêta.

– Oué, oué, mais vous savez, j'avais peur, moé, de faire des bêtises.

– Faut y dire, et pas plus tard que tout de suite. Ah ! que je voudrais ben être homme, moé ! fit la jolie nièce du curé en poussant un soupir de gourmandise. Y a ben des choses que j'peux pas faire et que j'ferais. Ah ! que j'voudrais donc être homme ! Que je voudrais donc être

homme !

Ça doit être bon d'être homme, hein, Narcisse ?

Celui-ci, bouche bée, ne savait trop que répondre. Et cependant, il ne voulait pas passer pour un jocrisse, l'homme engagé de monsieur le curé.

Aussi lança-t-il à tout hasard :

– Franchement, mamzelle Suzon, quant à moé, porter des culottes ou des jupons, i me semble que ça m'est ben égal.

– Des jupons, c'est ben embarrassant, on s'enfarge d'là dedans.

Suzon promit son appui, et Narcisse se retira heureux et confiant.

Elle était d'une curiosité malsaine, et ses indiscretions, où se mêlaient de la naïveté et la démangeaison de l'inconnu, avaient attiré sur sa tête les foudres de son oncle et curé.

À chaque réprimande, elle promettait de s'amender, mais autant en emportait le vent, et c'était toujours à recommencer.

Un jour même, le curé Flavel ne connut pas de bornes à son saint courroux, et peu s'en fallut que la petite ne fût bannie du foyer où elle avait filé de si belles années.

Le curé, un soir, avait été mandé en toute hâte auprès d'un pauvre diable qui avait reçu une ruade mortelle d'une bête vicieuse. Au moment où l'on avait frappé à sa porte, il était à lire *les saintes Écritures*.

Il partit en toute hâte, prenant à peine le temps de mettre son chapeau.

Il avait déjà surpris sa nièce en train de feuilleter la Bible. violemment, il lui avait arraché le livre des mains. Or ce soir-là, la jeune fille, avant de monter à sa chambre, avait vu son oncle absorbé par la lecture de cet ouvrage dangereux pour elle, selon lui.

Le volume était resté ouvert au *Cantique des cantiques de Salomon*. Suzon, qui n'était pas encore au lit, entendit sortir son oncle.

Comme elle n'avait pas sommeil, elle déserta sa chambre à coucher, s'arrêtant, un instant, en haut de l'escalier.

N'entendant que le tic-tac régulier et monotone de la grande horloge parquet, dans un coin du cabinet de travail du curé, elle descendit à pas de loup.

Quel motif la faisait agir ? Rien, si ce n'est la curiosité inhérente à la nature humaine. Elle marcha jusqu'à la table de son oncle, et là, vit le livre redoutable dont on prohibe la lecture à la masse des fidèles. La possession immédiate du fruit défendu fit

passer, rapide, dans son être, une sensation indéfinissable.

Elle s'approcha du livre comme l'éphèbe se rencontrant pour la première fois face à face avec la femme qui se donne. Elle s'assit et dévora des yeux les versets les plus captivants, sautant les autres.

Sous l'abat-jour en carton, les mots palpitants dansaient une bacchanale, s'imprégnaient dans son imagination.

Elle lut, sans comprendre, dans sa candeur, le sens mystique attaché par l'Église à ce cantique troublant et sublime :

« Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! car tes amours sont plus agréables que le vin.

« Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle ; tes yeux sont comme ceux des colombes.

« Te voilà beau, mon bien-aimé ; que tu es agréable !

« Tel qu'est le pommier entre les arbres des forêts, tel est mon bien-aimé entre les jeunes hommes ; j'ai désiré son ombrage, m'y suis assise, et son fruit a été doux à mon palais.

« Il m'a menée dans la salle du festin, et son étendard sur moi, c'est amour.

« Faites-moi revenir le cœur avec du vin ; faites-moi une couche de pommes, car je me pâme d'amour.

« Que sa main gauche soit sous ma tête, et que sa droite m'embrasse.

« Filles de Jérusalem, je vous adjure par les chevreuils et les biches des champs, que vous n'éveilliez point ni ne réveilliez celle que j'aime, jusqu'à ce qu'elle le veuille.

« Je me lèverai maintenant, et je ferai le tour de la ville par les carrefours et par les places, et je chercherai celui qu'aime mon âme. Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.

« À peine les avais-je passés, que je trouvai celui qu'aime mon âme ; je l'ai pris, et je ne le lâcherai point que je ne l'aie amené à la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a conçue.

« Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse ; tu m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux, et par l'un des colliers de ton cou.

« Que tes amours sont belles, ma sœur, mon épouse ! que tes amours sont meilleures que le vin, et l'odeur de tes parfums qu'aucune drogue aromatique !

« Tes lèvres, mon épouse, distillent des rayons de miel. Il y a du miel et du lait sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban.

« Ma sœur, mon épouse, tu es un jardin fermé, une source close, et une fontaine cachetée.

« Lève-toi, bise, et viens, vent du midi ; souffle par mon jardin, afin que ses drogues aromatiques distillent. Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, et qu'il mange de ses fruits délicieux.

« Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse ; j'ai cueilli ma myrrhe avec mes aromates ; j'ai mangé mes rayons avec mon miel ; j'ai bu mon vin avec mon lait. Mes amis, mangez, buvez ; faites bonne chère, mes biens aimés.

« J'étais endormie, mais mon cœur veillait ; et voici la voix de mon bien-aimé qui heurtait, disant : Ouvre-moi, ma sœur, ma grande amie, ma colombe, ma parfaite ; car ma tête est pleine de rosée, et mes cheveux des gouttes de la nuit.

« J'ouvris à mon bien-aimé, mais mon bien-aimé s'était retiré, et était passé outre ; mon âme se pâma de l'avoir ouï parler ; je le cherchai, mais je ne le trouvai point ;

« Filles de Jérusalem, je vous adjure, si vous trouvez mon bien-aimé, que lui rapporterez-vous ? Dites-lui que je languis d'amour.

« Qu'est ton bien-aimé plus qu'un autre, ô la plus belle d'entre les femmes ? Qu'est ton bien-aimé plus

qu'un autre, que tu nous aies ainsi adjurées ?

« Mon bien-aimé est blanc et vermeil ; il porte l'étendard au milieu de dix mille.

« Ses mains sont comme des anneaux d'or, où il y a des chrysolithes enchâssées ;

« Ses jambes sont comme des piliers de marbre, fondés sur des soubassements d'or fin ; son port est comme le Liban, il est exquis comme les cèdres.

« Son palais n'est que douceur ; tout ce qui est en lui sont des choses désirables. Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, filles de Jérusalem.

« Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi ; il pâit son troupeau parmi le muguet.

« Ma colombe, ma parfaite, est unique ; elle est unique à sa mère, elle est particulièrement aimée de celle qui l'a enfantée ; les filles l'ont vue, et l'ont dite bienheureuse ; les reines et les concubines l'ont louée, disant :

« Qui est celle-ci qui paraît comme l'aube du jour, belle comme la lune, d'élite comme le soleil, redoutable comme les armées qui marchent à enseignes déployées ?

« Que tu es belle, et que tu es agréable, mon amour et mes délices !

« Je suis à mon bien-aimé, et son désir tend à moi.

« Mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras. L'amour est fort comme la mort, et la jalousie est dure comme le sépulcre ; leurs embrasements sont des embrasements de feu et une flamme très véhémence.

« Beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre cet amour-là, et les fleuves mêmes ne le pourraient pas noyer ; si quelqu'un donnait tous les biens de sa maison pour cet amour-là, certainement on n'en tiendrait aucun compte.

« Je suis comme une muraille ; alors j'ai été si favorisée de lui, que j'ai trouvé la paix. »

Suzon était tellement empoignée par cette lecture que, mangeant les pages des yeux avec un frisson, elle n'entendit ni ne vit rentrer le curé.

Elle venait de terminer le dernier verset.

– Suzon ! tonna son oncle en la foudroyant du regard.

La jeune fille tressaillit dans sa robe de nuit.

Ce sont là, dit le prêtre courroucé, des choses que tu n'as pas besoin de connaître. Je te le répète, je te défends formellement de mettre le nez dans aucun de mes livres.

La pauvre petite, retenant les larmes qui perlaient au bout de ses longs cils blonds, s'enfuit aussi vite qu'un chevreuil ou qu'un faon de biche sur les montagnes des aromates.

Le curé Flavel, cependant, pour plus de prudence, songeant avec raison que défendre le fruit défendu à une femme c'est l'inviter à y mordre, enferma sous clef, dans son humble bibliothèque de bois teint, tous les livres qu'il avait mis à l'index.

XII

Lutte homérique entre deux rivaux en amour

Comme Suzon ne s'était pas encore rendue à la demande de Narcisse, celui-ci revenait à la charge le lendemain même.

– J'vous en prie, mamzelle Suzon, dites-y un p'tit mot pour moé à mamzelle Marie.

– J'vas-tu i dire que tu veux la marier ?

– Non, non, pas à c't'heure, mais dites-y que je l'aime ben gros.

– Alors pourquoi que tu viens pas avec moé ? T'auras pas besoin de rien dire et je parlerai pour toé.

– Non, non, j'vous l'dis, mamzelle Suzon, ça me gênerait trop. Dites-y d'abord vous. Et pis on verra ben ce qu'a va nous répondre.

– Suzon ! Suzon ! criait à tue-tête la servante du curé, Suzon ! Suzon !

Mais cette dernière, toute à la confiance de

l'homme engagé, n'entendait ou ne semblait pas entendre.

Mahomet, on le sait, commanda un jour à une montagne de venir au-devant de lui ; la montagne, naturellement, ne bougea pas d'un pouce. Ce que voyant, le prophète musulman ne trouva rien de mieux que de se rendre jusqu'à elle.

Marie Calumet, s'apercevant que la jeune fille demeurait sourde à son appel, résolut d'aller au-devant d'elle.

Sur le seuil de la cuisine, elle parut, dans un flot de lumière, les manches retroussées jusqu'aux aisselles, les bras gras, dégouttants d'eau savonneuse, et tenant dans ses mains rougies par le lavage, un caleçon de coutil, propriété de l'homme engagé de monsieur le curé.

Interdit devant ce spectacle inattendu, Narcisse s'esquiva par la porte de la salle à manger.

C'était jour de lessivage au presbytère de Saint-Ildefonse. Marie Calumet peinait comme dix.

Dans la dépendance contiguë à la laiterie, tout près de l'énorme four à pain, était entassée une montagne de linge sale : les chaussettes de grosse laine grise du curé, les camisoles de l'homme engagé, les chemises et les jupons de Marie Calumet, les pantalons de Suzon, les immenses draps de lit en toile du pays, les taies

d'oreillers, les mouchoirs de couleur bariolés et bigarrés comme des drapeaux.

La vapeur montait lentement de la laveuse, espèce de panier mobile en bois, dressé sur des chevalets, que se renvoyaient l'une à l'autre la servante et la nièce du curé.

Toutes deux, comme l'attelage de la fable, suaient, soufflaient, étaient rendues. L'eau ruisselait sur leurs figures abattues par la chaleur et la fatigue. L'eau de savonnage, polychromée par le soleil, inondait cette buanderie agreste.

Elle avait rejailli sur leurs robes d'indienne et moulait leurs formes comme au sortir du bain.

Les cheveux de la petite s'étaient déroulés en nappe humide sur son cou, encadrant merveilleusement sa figure, dans laquelle scintillaient, comme deux escarboucles, ses grands yeux malins.

Maintenant, le mouvement de va-et-vient de ses bras de neige était moins rapide, et elle ne repoussait que mollement les bras de la laveuse.

Suzon, finalement, se laissa choir sur un sac de farine, à bout de souffle et de forces.

– J'en peux plus, soupirait-elle, s'étirant avec paresse et lassitude.

Le bedeau, qui revenait de la sacristie, passait à quelques pieds de la jeune fille. Celle-ci, l'apercevant par la grande porte latérale, lui cria :

– Eh ! Zéphirin, viens donc prendre ma place pour une dizaine de minutes ; t'en mourras pas pour une fois.

Zéphirin était un fainéant ; aussi se fit-il tirer l'oreille.

– Ah ! va donc, lui dit la jeune fille en se levant, tu t'en sentiras pas le jour de tes noces.

Pour décider le cagnard à remplacer la jeune fille durant dix longues minutes, ne fallait-il rien moins qu'il fût alléché par un appât irrésistible, et cet appât, le croirait-on, c'était l'amour.

Eh ! oui. L'amour était au cœur de Zéphirin, comme un ver rongeur.

De l'être complexe de cette Marie Calumet émanait un charme étrange : depuis un mois seulement qu'elle vivait au presbytère, deux rivaux étaient nés. Et quels rivaux, grand Dieu !

Zéphirin, il est vrai, n'était pas beau. Il louchait et était picoté comme une passoire. Mais Zéphirin n'avait que trente ans, et occupait un poste distingué, puisqu'il était attaché au culte de Saint-Ildefonse.

Il comptait même à son crédit un refus de mariage :

la fille du boucher du village, depuis bientôt sept ans, se pâmant d'amour pour lui, l'avait, un bon soir, comme ça, sans détour, demandé en mariage.

Zéphirin avait refusé net.

Avouons, toutefois, que l'incomprise comptait trente-cinq ans révolus et possédait une bosse à rendre jaloux M. Polichinelle.

Le bedeau de monsieur le curé passerait donc dix minutes en tête à tête avec la ménagère. Suzon, en effet, consentait à quitter la place jusqu'au moment de reprendre l'ouvrage, ayant vu le fils du forgeron lui faire un signe amical de l'autre côté du chemin, à deux pas du presbytère.

Zéphirin parut d'abord avoir avalé sa langue. Durant une couple de minutes, il fit aller la laveuse sans desserrer les dents. Puis, gêné lui-même par ce silence, il toussa et dit :

– Mamzelle Marie, hum... Mamzelle Marie, hum... Mamz',... savez-vous ben que vous êtes une sacrée belle criature.

– Dites donc pas de blagues vous, hein !

– Comment, batêche ! mais quand je vous l'dis, mamzelle Marie, j'compte pas de blagues. Ben pire que ça, tenez, je vous dirai que les amoureux ont pas fret aux yeux par icitte, et vous savez, fit le bedeau avec un

clin d'œil en repoussant la laveuse avec plus de fermeté, j'ai pas besoin d'vous en raconter plus long.

– J'sais pas moé, répliqua naïvement Marie Calumet, mais j'cré ben que les gens de par icitte doivent se comporter comme les ceusses de par cheu nous.

– J'ai pas de conseils à vous donner, continua le bedeau, hypocrite, c'est pas de mes affaires, mais j'vous aviserais d'vous tenir sur vos gardes : y a des gens entreprenants.

– Allez donc ! Vous savez ben que j'suis dans la quarantaine et que c'est pas à une fille de mon âge qu'on vient en faire accreire.

– Oué, hein, vous creyez... Eh ben ! moé qui vous parle...

Il avait cessé d'agiter la machine et fait une couple de pas en avant, parlant presque sous le menton de Marie Calumet. Celle-ci, pour employer la vieille locution canadienne, pouvait lui manger un pain sur la tête.

Ironie de la fatalité, Narcisse, à ce moment même, passait dans le voisinage de la dépendance ; il allait atteler le cheval du presbytère.

Il surprit son rival tout près de Marie Calumet avec, comme il le devina, une flamme de désir et de passion

dans le regard bigle.

Pour la première fois de sa vie, l'homme engagé de monsieur le curé conçut dans son cœur un sentiment de haine et de jalousie indescriptibles.

À voir ainsi Zéphirin si près de celle pour qui il dépérissait de jour en jour, il fuma de colère.

Sûr, cet homme était l'obstacle.

Ensemble ils machinaient leurs plans ; ils riaient de lui, peut-être ?

Il y a quelques jours, lorsqu'il reçut le vase de nuit sur la tête, tous deux devaient avoir monté le coup ensemble ?

– Y a toujours ben un boutte, grinça-t-il entre les dents, i va m'payer ça et pas plus tard qu'à c't'heure, et en criant ciseaux.

Justement, le hasard le favorisait. Marie Calumet, inquiétée par l'énervement de Zéphirin, n'avait pas répondu et était sortie de la dépendance, à la recherche de la nièce du curé. Elle remarqua que cette enfant-là était pire qu'une chatte, que ça ne restait pas en place.

– Hé ! là-bas, toé, cria Narcisse à Zéphirin, i paraît que ça fait sacrement ton affaire de r'luquer les criatures. T'es toujours sous les jupes de mamzelle Marie !

– Veux-tu ben aller te serrer, espèce de sottiseux. Je r’garderai toutes les filles que j’voudrai que t’as pas besoin d’y fourrer ton nez.

– J’y mettrai mon nez tant que j’voudrai et t’as pas un mot à dire.

– Ah ! oué, tu penses, hein ! Dis un mot de plus et j’t’...

Et Zéphirin montra le poing à Narcisse, qui de son côté écumait.

– Fais pas de bêtises, grommela Narcisse.

– Ah ! tu pisses, reprit le bedeau d’un ton dédaigneux.

– Tu crés ? Alors, viens derrière la grange et j’men vas t’montre ce que c’est qu’un Canayen qui a du poil aux pattes.

Narcisse, ai-je déjà dit, n’était pas d’une bravoure à toute épreuve. Mais ce jour-là, il aurait eu assez de force et de courage pour assommer d’un coup de poing un taureau furieux.

– Ah ! vociférait-il en se rendant à la grange, suivi de Zéphirin, tu m’prends pour un pissou ; c’est ce qu’on va voir. J’men vas t’les froter, moé, les oreilles !

Et pour ne pas laisser s’éteindre leur belliqueuse ardeur, les deux adversaires se chantèrent pouille à qui

mieux mieux, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur le théâtre du combat.

Nos deux gladiateurs de Saint-Ildefonse ont franchi l'enceinte de l'arène. Et quand je dis arène, je veux parler d'un coin de jardin potager borné, d'un côté, par la grange, et de l'autre par l'écurie qui font équerre. Comme spectateurs, ce ne sont plus un empereur avide de sang ; des courtisans dissolus et efféminés ; de hautaines et crapuleuses patriciennes qui se baignent dans du lait et s'imprègnent de nard ; une populace trépignante et hurlante. *Minora canamus.*

Pour tous spectateurs, Narcisse et Zéphirin avaient quelques poules et un coq égarés parmi les tomates, les carottes, les navets, une couple de dindes, et trois ou quatre cochons se vautrant dans la porcherie, à deux pas de l'écurie.

Un goret, qui tétait consciencieusement, entendant du bruit, lâcha le sein maternel, mais après avoir constaté qu'il n'y avait aucune manifestation hostile à son égard, il se remit à son travail en fermant à demi les yeux, et en grognant d'aise et de contentement.

Les deux pugilistes enlevèrent leurs habits et leurs chapeaux, retroussèrent leurs manches de chemise et, sans plus de formalité, s'élancèrent l'un contre l'autre.

Le combat ne fut pas long.

D'un coup de la droite, rudement appliqué sur le nez de son rival, Narcisse l'envoya rouler dans l'herbe et les broussailles puantes. Zéphirin se releva le visage barbouillé de sang.

Ils se saisirent à bras-le-corps, se tenant étroitement serrés. Leur haleine se confondait ; les veines de leurs cous cramoisis se gonflaient ; leurs chemises étaient en lambeaux.

Enfin, Narcisse parvint à se dégager, et il allait asséner un redoutable moulinet à Zéphirin, lorsque ce dernier, de sa main laissée libre, saisit son adversaire à un endroit plus bas que la ceinture, ce qui, naturellement est défendu par les règlements du marquis de Queensberry.

Narcisse, avec tout le désespoir de la rage et de la douleur, porta un coup de la gauche sur un œil du lâche. Celui-ci, roulant une seconde fois sur le dos, vit trente-six chandelles.

L'homme engagé ne lui laissa pas le temps de se remettre sur pied.

Il s'assit sur sa poitrine, en lui tenant les deux bras reployés et immobilisés.

Alors, tout essoufflé, il hurla :

– En as-tu assez, cochon ?

– Oué, gémit l'autre faiblement.

Cependant, les deux aiguilles de cuivre de la grande horloge du presbytère avaient dépassé le chiffre XII, et l'on n'entendait pas le son des cloches annonçant l'angélus.

Dans les champs, les paysans, qui attendaient l'écho de cette voix aimée pour suspendre leurs travaux, et casser une croûte, trouvaient qu'elle était bien longue à se faire entendre, ce midi-là.

Monsieur le curé ne se mettait jamais à table avant l'appel de l'angélus, de sorte qu'il le trouvait bien lent, et se promenait avec impatience dans la salle à manger.

Regardant au dehors :

– Je voudrais bien savoir, dit-il, où est mon bedeau ?

Suzon avait faim. Elle tempêtait contre le bedeau, qu'elle traitait sans retenue de vieille citrouille.

C'est alors que Marie-Calumet, pensant elle aussi, qu'il devait se passer quelque chose d'anormal, vu que, pour la première fois dans l'histoire de Saint-Ildefonse, on n'entendait pas à temps les cloches de l'angélus, se mit à la recherche de celui dont, présentement, tout le village s'occupait.

Lorsqu'elle parut sur le seuil de l'écurie, elle poussa un cri de surprise attendrie en étendant, dans un geste

de pacification, sa main débonnaire.

– Ah ! bonne sainte Anne, peut-on s’abîmer d’la sorte ! J’vous en prie, m’sieu Narcisse, un peu de charité créquenne.

Au son de cette voix enchanteresse, Narcisse se leva d’un seul bond, et poussa même l’abnégation jusqu’à tendre la main à son rival.

Mystérieuse puissance de l’amour qui amollit les ressentiments les plus vifs, les haines les plus violentes.

Zéphirin refusa la main de son adversaire.

Je me demande, pensait Narcisse, en retournant au presbytère, pourquoi qu’elle est venue jusqu’icitte ; c’est-y pour moé, ou ben donc si c’est pour Zéphirin ?

XIII

Une page lugubre dans la vie de Marie Calumet

Le duel à coups de poing entre les rivaux de Marie Calumet avait eu une fin tout autre que celle présumée par l'homme engagé de monsieur le curé.

Narcisse, qui jamais n'avait appliqué à qui que ce fût la plus légère taloche, croyait fermement qu'il allait se faire rosser.

Mais non, il avait donné à son adversaire une leçon dont celui-ci se rappellerait longtemps.

Le sang avait coulé : pour Narcisse, l'honneur était satisfait.

Jamais ne s'effacerait de la mémoire du bedeau l'humiliation d'avoir subi la vue de Marie Calumet dans la position honteuse où elle l'avait trouvé.

Dès lors, toute réconciliation devenait impossible. Autant eût valu demander aux deux prétendants de renoncer à leurs désirs. Certes, ni l'un ni l'autre n'y

était disposé.

Et les deux sujets du curé, quoique attachés à une maison si sainte, se regardèrent dorénavant comme deux chiens de faïence.

Cette affaire avait plongé l'âme naïve de Marie Calumet dans un grand état de perplexité.

Avec des tendances philosophiques qu'on n'aurait vraiment pas supposées chez un tel être, la servante du curé aimait à s'enquérir sur le quia de chaque chose.

Narcisse et Zéphirin s'étaient frotté les oreilles, il n'y avait pas là l'ombre d'un doute. Elle avait bel et bien vu le sang couler des narines du bedeau et l'œil louche à demi fermé, ce qui le rendait tout drôle.

Mais pourquoi s'étaient-ils battus ?

Voilà ce que Marie Calumet voulait savoir. Car enfin, l'on ne se bat pas pour des prunes, et si les deux hommes s'étaient lancés l'un contre l'autre sans pitié, c'est qu'ils avaient des raisons sérieuses de le faire.

Une fois que la ménagère avait une idée arrêtée, elle y tenait comme un chien affamé à son os.

C'en était trop, cependant, pour elle. Tant d'émotions précipitées avaient agi sur sa constitution, et lorsque la constitution est ébranlée il s'ensuit parfois une révolution.

Tel était son cas.

Notre héroïne dut donc entrer dans l'une de ces petites cabanes, en bois construites dans nos campagnes pour permettre à l'homme de payer à la nature le tribut qu'il lui doit.

Au presbytère de Saint-Ildefonse, la cabane en question était près de la porcherie, et l'on ne pouvait avoir accès à l'une sans passer par l'autre. Naturellement, il fallait bien prendre garde de fermer derrière soi la porte de la porcherie.

Épris de liberté comme tout être animé, verrat, truie et cochonnets ne demandaient pas mieux, en effet, que de franchir l'enceinte de leur captivité.

Tandis que Marie Calumet siégeait sur un trône plus rustique que celui de l'Orateur de nos Communes, elle regardait voler une grosse mouche verte, qui zigzaguait dans l'air fétide en bourdonnant taciturnement.

Alors, au sein de cette solitude, il surgit dans l'esprit de la servante du curé un pressentiment étrange.

La grosse mouche verte lui tambourina à l'oreille qu'elle avait omis de fermer la porte de la porcherie, et que toute la dynastie avait fiché le camp.

– Bonne sainte Anne, s'écria-t-elle alarmée, j'ai pas fermé la porte de la soue !

Et elle s'élança dehors tout effarée.

De fait, la porte était ouverte, et le pressentiment de Marie Calumet ne se réalisait que trop, hélas !

Les pourceaux, au nombre de quatre, le père, la mère, un fils et une fille en bas âge, quittant pour un moment le cloaque de leur retraite, erraient çà et là dans l'herbe de la grande cour du presbytère.

Jusqu'à ce moment, les membres de la famille avaient vagabondé côte à côte, mais lorsqu'ils virent l'ennemi, dans la personne de la ménagère, leur donner la chasse, ils furent pris de panique et se débandèrent.

Ce fut alors un sauve-qui-peut général.

Il y avait déjà cinq minutes que Marie Calumet galopait à la poursuite des rebelles. Maintenant, les porcs incontrôlables dans leur émancipation se dirigeaient vers le chemin du roi ; personne n'eût pu dire jusqu'où les eût poussés leur fuite aventureuse.

La ménagère perdit patience et la tête. Un bâton était à portée de sa main. Se baisser et s'en armer fut l'affaire d'une seconde. Le premier fugitif qu'elle rejoignit fut le garçon.

Elle lui asséna sur les reins une énergique raclée. Terrassée par cette attaque imprévue, la pauvre petite bête au museau rosé et à la queue en tire-bouchon ploya l'échine sous les coups et poussa des gémissements

lamentables.

La mère, déjà, gagnait la grande route ; elle entendit ces plaintes de son fils et tressaillit jusque dans le plus profond de ses entrailles maternelles. Elle revint sur ses pas et, résolument, se planta devant Marie Calumet en grognant sur un ton peu rassurant.

Cette attitude menaçante n'intimida pas la ménagère. Mais la vue du goret qui pleurait, en traînant tristement les deux pattes de derrière, la frappa droit au cœur.

Elle s'assit et prit la tête de l'animal entre ses mains tremblantes et affaiblies par l'énervement.

Contre le museau gluant du jeune cochon elle colla sa joue rouge, sur laquelle roulaient lentement deux larmes de chagrin et de repentir.

– Braille pas, mon p'tit, larmoyait Marie Calumet, j'ai pas fait exprès, va ! – et puis, tu sais, on va ben te soigner.

Sourd à ces consolations quoique provenant du meilleur cœur au monde, le goret s'époumonait.

Alors dans un spasme de tendresse, la servante du curé saisit le cochon dans ses bras, le presse contre sa large poitrine, et le transporte tout d'un trait jusque dans la porcherie.

Elle retourne à l'écurie, et en rapporte de la paille fraîche qu'elle dépose dans un coin, à l'ombre. Sur ce lit douillet elle couche délicatement le blessé. Puis, avec un soupir et un dernier regard de commisération, elle rentre au presbytère.

Mais revenons à nos autres cochons.

Narcisse et Zéphirin, en entendant les appels désespérés de Marie Calumet, les gémissements du goret, les grognements de la truie, avaient oublié pour un instant leurs rancunes, et étaient accourus au secours de la femme, pour laquelle ils venaient de se battre.

Ils parvinrent à faire réintégrer leur domicile aux bêtes récalcitrantes.

Marie Calumet était toute bouleversée par le spectacle auquel elle avait assisté et dont elle avait tenu le principal rôle.

En vain voulait-elle chasser ce sombre tableau de ses yeux. Toujours, le petit cochon traînant les deux pattes de derrière s'offrait impitoyablement à sa pensée tourmentée ; toujours, les grognements pitoyables du goret frappaient ses oreilles attendries.

Dans le silence et la quiétude de cette grande cuisine de presbytère, la ménagère, encore sous le poids de l'émotion la plus intense, vit apparaître l'homme engagé de monsieur le curé, le chapeau à la main et

avec une figure laissant voir qu'il en avait gros sur le cœur.

– Mamzelle Marie...

– Narcisse...

– Mamzelle Marie...

– Quoi ?

Mamzelle Marie...

– Ah ! malheur de malheur ! s'écria Marie Calumet en ouvrant tout grands les yeux et la bouche, tu viens m'voir à cause du p'tit goret.

– Le p'tit goret ?... Le p'tit goret ?...

– Eh ! oué, le p'tit goret qui a fouté le camp, et à qui j'ai cassé les reins.

– Ah ! oué, i est ben mal, i est ben bas, mamzelle Marie, le p'tit goret.

Narcisse tournait autour de ses mots, prenait des ménagements, comme un ami chargé d'apprendre à la femme que son homme s'est fait broyer les vertèbres par la chute d'une grue.

– Jamais j'te creirai ! soupira Marie Calumet.

– Si bas, mamzelle Marie, qu j'cré pas qu'i en revienne.

– Ah ! Jésus, Marie, ce serait-y possible ? Ce serait-

y possible ? Narcisse crut le moment opportun de tout avouer.

– Mamzelle Marie, j’dois vous dire... j’dois vous dire... i est... i est mort le p’tit goret.

– Mort !...

La gorge serrée comme dans un étau, elle s’écroula dans le fauteuil bourré de guenilles et recouvert d’une très ancienne cretonne à grosses fleurs.

Narcisse, secoué dans tout son être, courut quérir un seau rempli d’eau, derrière la porte de la cuisine, et un torchon, avec lequel il frictionna les tempes de son adorée.

– Du sang ! sanglotait Marie Calumet, les yeux hagards, du sang !

Et elle cherchait à faire disparaître de ses mains les taches maudites.

– I est mort !... i est mort !...

– Eh oué, mamzelle Marie, i est mort, mais faut s’faire une raison, un goret, batêche ! c’est toujours ben ainq’un goret !

Pour expliquer cette désolation de la ménagère, je dois dire qu’elle s’était éprise d’une prédilection spontanée pour ce séduisant animal à la peau jaunâtre mouchetée de noir, et au museau rose comme un bâton

de sucre.

Elle l'avait vu naître. Et c'était elle qui l'avait occis, elle qui n'eût pas voulu faire de mal à une mouche.

De plus, c'était une perte sèche pour le presbytère, car enfin un cochon éreinté ce n'était pas un cochon saigné.

Elle serait donc obligée d'économiser sur son tabac à priser. Car Marie Calumet prisait, et elle ne cessait de remplir sa tabatière.

XIV

**« Dites tout c'que vous voudrez, vous m'ferez
jamais accreire que j'sus une fille à marier »**

À frotter ainsi les tempes de celle qu'il portait dans son cœur, à la frôler de si près, Narcisse se sentit peu à peu envahi par un bien-être enveloppant.

Il eût poursuivi longtemps cette opération agréable, si Marie Calumet ne l'eût repoussé faiblement, en murmurant :

– Mon p'tit cochon !... Merci, ça va faire.

Les connaissances psychologiques de Narcisse n'étaient pas très étendues. Mais, par intuition, il se doutait que c'est sous le coup d'une vive impression que l'homme doit surprendre la femme laissant, en ce moment, voir des sentiments impénétrables en toute autre circonstance.

Ce qu'une femme n'oserait jamais dire ou faire, maîtresse d'elle-même, elle le dira ou le fera dans la chaleur de la passion...

Ainsi, une pucelle, appétissante comme une pêche, se débattait un jour dans les bras d'un homme qui en voulait à sa vertu. Mais elle cessa un instant de combattre pour la défense de son honneur :

– Vous avez là une fort jolie bague, dit-elle, remarquant à l'annulaire de son assaillant un diamant de belle eau.

Et elle recommença la lutte, semblant décidée à vendre chèrement sa peau.

Il faut prendre les femmes telles qu'elles sont et non telles qu'elles paraissent...

L'homme engagé de monsieur le curé crut l'occasion opportune, et résolut de porter un grand coup. Il toussa, se gratta, cracha, retoussa, se regratta, recracha, et commença :

– Mam... mam... mamzelle Marie...

– Qu'ost-ce qui a ?

– J'aurais queq'chose à vous dire.

– Alors dépêche-toé, car je sens mes pataques qui brûlent.

– Mamzelle Marie, je... je...

Cependant Narcisse ne pouvait lâcher le mot. Et il était là, debout devant elle, baissant niaisement la tête, tenant d'une main le seau à demi rempli d'eau et de

l'autre le torchon avec lequel il avait frictionné son amie.

Il suait à grosses gouttes.

Comme le mot ne venait pas, Marie Calumet, lassée d'attendre, se leva pour aller verser de l'eau dans son chaudron au fond duquel brûlaient les pommes de terre.

Narcisse la suivit, mais plus il se rapprochait, plus elle s'éloignait.

Tout de même, il fallait qu'il parlât à tout prix, car s'il n'agissait aujourd'hui, jamais il ne se déciderait.

D'autant plus qu'il la trouvait belle. Marie Calumet, en train de verser de l'eau bouillante dans son chaudron de pommes de terre, était irrésistible, avec ses formes opulentes, sa peau fraîche, ses joues rouges sur lesquelles avaient brillé deux perles d'attendrissement à la nouvelle de la mort du petit cochon.

Il déposa son seau sur le plancher.

– Mamzelle Marie ? hasarda-t-il en lui prenant une des mains...

La ménagère ne retira pas sa main, et baissa les yeux.

C'était un pas en avant, mais il y a loin de la coupe aux lèvres.

À ce moment, la jolie nièce du curé, ouvrant sans

bruit la porte de la salle à manger, surprit Narcisse sur le point de faire sa déclaration d'amour.

Elle se demanda comment son protégé se déterminait à parler, puisqu'elle-même n'avait pas encore ouvert la bouche sur ce sujet brûlant.

Narcisse, s'étant retourné fortuitement, aperçut Suzon. Celle-ci lui faisait signe de ne pas se laisser démonter mais de s'armer de courage. Jetant les regards dans une autre direction, il vit son curé sur le seuil d'une des deux portes de la cuisine.

Tant de témoins l'intimidèrent. Il allait abandonner la partie, quand le curé Flavel, par des gestes sans réplique, lui intima d'aller jusqu'au bout.

Heureusement pour lui, il n'aperçut pas le bedeau, qui l'espionnait de dehors à la hauteur d'une fenêtre. S'il eût entrevu ces deux yeux narquois et haineux braqués sur lui, il eût abandonné le terrain.

L'amoureux tenta un suprême effort :

– Mamzelle Marie, commença-t-il, y a longtemps que j'voulais vous l'dire, mais v'là ! batêche ! pardonnez, pardonnez, j'voulais dire cré nom d'un nom !... c'est pas ça que j'voulais dire... qu'y a ben longtemps... Eh ben ! v'là ! Mamzelle Marie, y a longtemps que j'vous aime, et j'ai jamais osé vous l'dire.

Alors il se passa une scène terrible, rapide. Marie Calumet avait toujours été d'une vertu farouche ; la plus légère atteinte à sa pudeur l'alarmait et la mettait sans dessus dessous.

À l'âge qu'elle avait, la ménagère de monsieur le curé ne croyait pas qu'un homme pût lui dire qu'il l'aimait avec intention de la courtoiser sérieusement. Si un soupirant venait lui dire comme ça « Je vous aime » c'est qu'il voulait faire des bêtises.

Il était donc de son devoir de venger sur-le-champ l'insulte faite à sa vertu d'honnête fille.

Un moment, un seul, un éclair de pitié frappa son cœur. Mais surmontant cette faiblesse, elle leva le bras, un bras vengeur, potelé, nu jusqu'au coude. Sur la joue barbue de l'audacieux, elle appliqua un soufflet qui retentit dans la cuisine de cette sainte maison.

Tout penaud, Narcisse allait jurer de sa sincérité et de la pureté de ses intentions quand le curé, sa nièce et le bedeau firent irruption dans la cuisine.

– Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demanda le curé Flavel, d'une voix forte.

– Vous y pensez pas, mamzelle Marie ? renchérit Suzon en s'interposant.

Quant au bedeau, il n'eût pas échangé ce soufflet contre deux barriques du vin de messe auquel il goûtait

d'ailleurs régulièrement tous les matins, en cachette.

– C'est ça, mamzelle Marie, ricana-t-il, laissez-vous pas emplir par toutes sortes de gens. Vous y avez donné la pelle et vous avez bien fait.

Narcisse bondit.

– Ferme ta gueule ! hurla-t-il. As-tu déjà oublié la tripotée qu'tu viens de manger ? Tu sais, entre nous, tu fais ben mieux d'la fermer.

– Oué, c'est ça, taisez-vous, ajouta Suzon.

– Silence ! commanda le curé, dominant les voix qui montaient comme un grondement de tonnerre à l'approche de la tempête. Silence ! Ma maison n'est pas une cabane à sucre ni une hutte de sauvages.

– Toi d'abord, ajouta-t-il, en se tournant vers le bedeau, tu vas me faire le plaisir de t'en aller à l'église sonner l'angélus.

– J'y vas, m'sieu le curé, se contenta de répliquer le bedeau, jetant un malicieux regard de triomphe sur son rival malheureux.

Marie Calumet fondit en larmes.

Alors le curé, Suzon, et l'homme engagé s'acharnèrent à lui expliquer que si Narcisse lui avait dit qu'il l'aimait c'est qu'il voulait la courtiser et ensuite l'épouser. Mais cette idée de mariage ne pouvait

entrer dans l'esprit de Marie Calumet.

Allons donc ! qui pouvait songer à épouser une fille de son âge, déjà quarante ans ? Quoi qu'il en soit, si jamais femme était encore susceptible d'inspirer de la passion, à cet âge-là, ce n'était certainement pas elle.

Pourtant, si elle avait connu ses charmes, si elle avait su que deux hommes s'arrachaient les cheveux pour ses beaux yeux et ses faveurs, que le sang même avait coulé pour elle, pour elle seule, comme pour l'antique châtelaine des temps héroïques ?

Mais elle ne savait pas, Marie Calumet, et voilà pourquoi elle ne se rendait pas compte de la puissance de ses grâces sur ses deux chevaliers.

En conclusion, elle planta là tout son monde et murmura d'un ton maussade :

– Dites tout ce que vous voudrez, vous m'ferez jamais accreire que j'sus une fille à marier.

Et, comme les cloches de l'église sonnaient l'angélus, elle alla servir le potage pour le souper.

XV

Le curé Flavel se mouille les pieds à Lachine

Par un bel après-dîner, le curé Flavel était allé rendre visite à un ancien ami, qu'il avait perdu de vue depuis nombre d'années, mais qu'il retrouvait à Lachine, à quelques milles de Montréal.

Les deux prêtres se berçaient sur la véranda du presbytère, s'entretenant des vieux souvenirs d'antan, heureux jours trop vite écoulés, hélas ! À un certain moment, le curé de Lachine, qui raffolait de la poésie et des poètes, récita ces quatre vers de Lamartine :

*Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer ;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées ;
Je veux rêver et non pleurer.*

Il fut interrompu par l'arrivée au presbytère de deux

hommes à la peau brunie par l'eau et le soleil. En deux mots, ceux-ci expliquèrent aux prêtres qu'ils travaillaient sur une *cage* ; qu'ils étaient descendus de Kingston ; et qu'à un mille plus haut, sur la cage qu'ils voyaient là-bas, un de leurs camarades était à la dernière extrémité et voulait se confesser. Ils couraient de là chez le médecin, et tous les quatre s'embarqueraient ensemble dans la chaloupe qui devait les amener auprès du moribond.

– C'est bien, mes amis, je vous attendrai sur le débarcadère, répondit simplement le curé de Lachine.

Les deux hommes saluèrent et se dirigèrent en toute hâte vers le domicile du médecin, à la porte duquel on apercevait, de loin, un énorme mortier et pilon en bois doré.

Le curé de Lachine, que son ami le curé Flavel se disposait à accompagner jusqu'au débarcadère mettait son chapeau, lorsqu'il vit venir vers lui une vieille femme, le visage caché dans un mouchoir d'indienne rouge à pois blancs, et les épaules maigres secouées par des sanglots ininterrompus.

Son gars, son fils unique, allait avoir ses vingt-huit ans à l'automne.

Il faisait la corvée chez le voisin pour mettre une toiture neuve à son écurie. Il clouait des bardeaux,

lorsqu'en voulant s'asseoir à califourchon sur le toit il avait perdu pied, et s'était abattu sur le sol.

Il s'était fracturé les deux jambes et l'épine dorsale. Et maintenant, il râlait et se tordait dans la souffrance, appelant un prêtre à grands cris pour se confesser avant de paraître devant le bon Dieu.

Misère de misère ! était-ce assez jouer de malheur, puisque le vieux s'était aussi tué dans une circonstance analogue, il y avait à peine un an.

En dépit de la meilleure volonté du monde et d'un zèle apostolique indiscutable, ce prêtre dévoué ne pouvait être aux deux endroits en même temps. Ces deux cas, cependant, semblaient des plus urgents.

Et, comme il s'apitoyait sur cette coïncidence inopportune :

– Pas besoin de te tourmenter pour si peu, dit sans s'émouvoir le curé Flavel. Suis cette pauvre femme, tandis que je vais aller porter les secours de notre religion au mourant sur la cage.

Dix minutes plus tard, il s'embarquait dans la chaloupe avec le médecin et les deux flotteurs. Ceux-ci ramèrent jusqu'au train de bois en droite ligne, maintenant, avec le presbytère.

On monta sur le radeau en tirant la chaloupe après soi. Tout l'équipage se découvrit respectueusement à la

vue du curé, qui demanda aussitôt à être conduit auprès de l'agonisant.

Le train de bois flottait lentement. Une des scènes les plus typiques du Canada était peut-être la descente du Saint-Laurent et des rapides en train de bois, ou pour employer le terme du métier, en cage.

La cage avait laissé Kingston, le mercredi soir, et avait déjà sauté, sans accident et sans la perte d'un seul plançon, les rapides de Prescott et du Côteau. Mais on n'avait pas encore affronté ceux de Lachine, les plus dangereux, ceux-là.

Pas un souffle de vent. Le ciel était d'un bleu très net que ne crayonnait pas le plus léger nuage, et le soleil brûlait comme du plomb en ébullition. Bateau solide, le *Parthia* remorquait la cage à l'extrémité d'un long câble.

Soudain, parurent de chaque côté du radeau, six longs canots montés chacun par vingt Indiens de Caughnawaga.

Ces enfants des bois plongeaient en cadence dans la vague bleu-barbeau leurs rames qui brillaient au soleil, peintes de couleurs vives.

Ils arrivaient au milieu de chants et de cris assourdissants.

Les rameurs tirèrent leurs canots après eux, et

montèrent sur la cage.

Un train de bois avait en moyenne une superficie de trois cents pieds sur soixante-quatre, mais il était formé de petites cages au nombre de cinq ou six qui s'appelaient drames, reliées entre elles par de gros câbles. Ce train de bois comptait environ quatre pieds d'épaisseur de billes ou de plançons enchevêtrés les uns dans les autres, et retenus par de fortes branches de merisier, un pied seulement surnageant au-dessus de l'eau.

Sur chaque drame était un mât d'une dizaine de pieds de hauteur, auquel on hissait une voile, lorsque la brise se faisait sentir. Ce mât était parfois d'une grande utilité, lorsque les drames étaient submergées dans la descente des rapides. Alors les cageurs s'y attachaient.

Sur la principale drame, celle du pilote, était construite une cabane en bois divisée en deux parties. Cette dernière servait à tout : de salle à manger, de cuisine, de chambre à coucher, d'abri contre les tempêtes. Quoique exigüe, elle pouvait contenir aisément tous les hommes employés à descendre une cage de Kingston à Québec.

En effet, le passage des rapides seul exigeait beaucoup de bras. Le reste du voyage pouvait s'effectuer avec sept ou huit hommes. La descente d'une cage composée de cinq drames ne demandait pas

moins de cent vingt-cinq à cent trente hommes robustes.

Le bois transporté ainsi venait en grande partie de la baie Géorgienne. À Québec, on le chargeait à bord de navires en consignation pour l'Angleterre.

Veut-on avoir une idée approximative de ce que coûtait la descente d'une cage, sans compter la nourriture ? La compagnie payait, pour tout le voyage, douze cents piastres, dont cinq cents pour le saut des rapides de Lachine, quatre cents pour ceux du Côteau et deux cents pour ceux de Prescott. Néanmoins, la compagnie retirait, après chaque voyage, un bénéfice net de cinq mille piastres.

Le vent s'était élevé. On approchait des rapides. Les hommes alors commencèrent le travail de la division des drames.

Vingt minutes plus tard, la grande cage était transformée en cinq radeaux que vingt-quatre rameurs, douze à l'avant et douze à l'arrière de chaque drame, mettaient à distance pour les empêcher de se broyer les uns contre les autres.

Le pilote avait levé les deux bras et le *Parthia* filait à toute vapeur pour attendre les drames au pied des rapides.

On est tout près maintenant de l'île aux Hérons. De

loin, on découvre l'écume bouillonnante et d'une blancheur de neige des remous et des lames en démente.

Les radeaux sont entraînés dans un gouffre béant où la mort semble ouvrir tout grands ses deux bras décharnés.

Voici les rapides au milieu d'un bruit assourdissant.

On dirait des hurlements de fauve dans la nuit des solitudes. Imminent est le danger.

En tous sens les courants se croisent. Ici, un récif à fleur d'eau ; là, une fosse ; plus loin, tourbillonnent avec une force indomptable des remous dans lesquels se cache la mort. Cette vague vous pousse en avant ; cette autre vous rejette en arrière.

Et c'est dans la gorge de ce Charybde en Scylla qu'il faut passer.

Les drames sont à demi submergées. Les rameurs, tout à fait sur le devant ou à l'arrière, courbés sur leurs rames énormes qui plient, ont de l'eau jusqu'aux genoux. Ils vont se briser contre ces roches, sombrer dans cette fosse !

Les drames descendent les rapides en se livrant à une danse macabre.

Quelques moments encore, et les braves ont passé

une fois de plus sains et saufs cet abîme, où tant d'infortunées victimes ont laissé leurs os.

– T'nez-vous ben, cré yé, m'sieu le curé, on s'en va tout' su' le yâble ! crie l'un des rameurs au curé Flavel adossé à la cabane.

– Ne crains pas, mon vieux !

Mais soudain, une clameur d'épouvante s'échappe des poitrines.

– Un homme à l'eau ! un homme à l'eau !

Ce même rameur qui venait de conseiller au curé Flavel de se tenir sur ses gardes, avait, en tournant la tête, perdu l'empire de sa rame. Frappé en pleine poitrine, il avait disparu dans les ondes traîtresses et hurlantes des rapides.

Il se passa alors une scène inoubliable. Avant même que personne n'eût deviné son intention, sa folie héroïque, le curé Flavel avait arraché plutôt que déboutonné sa soutane.

Il s'était jeté à l'eau, en s'écriant :

– Mon Dieu, ayez pitié de mon âme !

Deux fois, l'équipage atterré le vit reparaître à la surface, puis saisir d'un bras d'acier le rameur en péril.

Tous deux furent emportés avec une vitesse vertigineuse jusqu'au pied des rapides.

Comment ne furent-ils pas écrasés sur les roches ou engloutis dans les remous, Dieu le sait ?

Lorsqu'on eut sauté les rapides on tira les deux hommes à bord.

– M'sieu le curé, tonna le pilote, des sanglots dans la voix, et serrant à les faire craquer les mains du curé Flavel, v'nez donc prendre un verre de gratteux pour vous réchauffer. Tenez, sans mentir, j'donnerais dix ans de ma vie pour avoir fait ce que vous venez d'faire, m'sieu le curé !

– C'est bien, c'est bien, répondit modestement le curé de Saint-Ildefonse, n'en parlons plus.

– Allons ! Nicolas, ajouta le pilote au rameur que le prêtre venait de sauver, viens prendre un coup à la santé de m'sieu le curé ! Et tous vous aut', tous, m'entendez-vous, a cré maudit, y en a pour tout l'monde ! Des choses comme ça, ça n'arrive ainq'ane fois dans la vie !

Trois hourras pour m'sieu le curé !

– Hourra ! hourra ! hourra !

Lorsque les cinq drames eurent sauté les rapides, on les rassembla en cage et le *Parthia* vint au-devant pour la remorquer.

Les Indiens se rembarquèrent dans leurs chaloupes pour retourner à Caughnawaga, après avoir acclamé une

fois de plus le curé Flavel.

Celui-ci, arrivé en face de Montréal, quitta la cage, en compagnie du médecin et d'un flotteur, après avoir donné la main à tous.

Sous une bonne brise, on hissa les petites voiles, et la cage fila vers Québec, où elle devait arriver le lundi midi.

Le même après-dîner, le curé reprit la route de son village. Là, jamais personne ne connut l'héroïsme de cet humble prêtre.

Et comme Marie Calumet lui faisait remarquer que ses vêtements étaient humides :

– Ah ! oué, c'est vrai, dit-il, je me suis mouillé les pieds à Lachine.

XVI

Le zouave de monsieur le curé

Il n'y avait guère deux mois que Marie Calumet était arrivée au presbytère de Saint-Ildefonse. Et cependant, elle avait subi plus d'émotions que dans tout le cours de son existence monotone à Sainte-Geneviève.

Tout ce qui déviait du cours ordinaire des choses prenait à ses yeux une importance considérable.

Alors, y songez-vous ? Son entrée au presbytère, le sermon de monsieur le curé, la lutte avec le taureau, la visite pastorale, les éloges de l'évêque, la sainte pisse à Monseigneur, la mort du petit goret, la déclaration d'amour de Narcisse, bref, la moitié en était de trop pour mettre Marie Calumet dans tous ses états.

Ah ! si elle eût pu soulever un coin du voile de l'avenir, entrevoir tout ce que lui recelait de joies, de tendresses, de dangers ce destin mystérieux ?

Notre héroïne, depuis plusieurs années déjà, chaque fois qu'elle voyait une photographie, devenait toute songeuse. Immobile, l'index sur la joue, une lueur

d'envie dans le regard, elle couvait des yeux le zinc ou le carton.

Cela faisait penser aux galopins loqueteux qui, par les soirs de Noël, le nez collé aux vitrines, les pieds dans la neige, dévorent de désir les bonshommes de pâte et les animaux en sucre colorié ; ou encore à ces autres enfants, les femmes, ravies en extase devant les pierreries rutilant de mille feux sur le velours sombre des magasins de bijouteries.

Depuis deux jours surtout, Marie Calumet vivait dans les nuages ; le personnel du presbytère en était intrigué.

Pour tous, la servante du curé se ressentait des effets des derniers événements. Qui eût pensé, en effet, que toute la cause de la préoccupation de Marie Calumet résidait dans la photographie ?

Eh ! oui, ce n'était que trop vrai.

Elle avait des absences surprenantes.

– Marie, lui disait le curé, apportez-moi du café.

Et Marie n'avait rien de plus empressé que de passer la moutarde.

– Du sucre, Marie.

Et Marie présentait le sel.

S'il fallait rappeler toutes les étourderies de la

pauvre fille, cette semaine-là, nous n'en finirions plus.

Un matin le curé avait demandé du miel, – il adorait le miel, le curé Flavel – Marie Calumet, avec un aplomb imperturbable, descendit à la cave, chercha durant dix longues minutes, et remonta avec une bouteille de vin de rhubarbe.

Un autre jour, Marie Calumet s'était éveillée en retard. Hantée par la marotte qui ne la quittait plus, elle s'habilla en un tournemain, et descendit dans la salle à manger où le curé était à déjeuner.

– Juste ciel ! s'exclama celui-ci.

Suffoqué par l'émotion, il s'enfouit la figure dans son mouchoir.

Décrire l'ébahissement de cet homme chaste est chose impossible. Quel spectacle s'était donc offert à sa vue ? Il avait raison de se couvrir le visage, le bon curé.

Renchérissant sur toutes ses bévues, la ménagère avait oublié de mettre et sa jupe et son jupon.

Elle paraissait devant le clergé en uniforme de zouave pontifical, et un zouave joliment planté, un véritable tambour-major. On voit d'ici le tableau. Inutile d'entrer dans plus de détails.

Après avoir croqué dans la pomme, notre aïeule Ève s'aperçut qu'elle était nue.

C'est malheureux, car ses filles auraient pu vivre dans cette suave ignorance. Marie Calumet ne se retrouva pas, il est vrai, dans une nudité complète, mais enfin, dans un travesti peu convenable, avouons-le, pour une enceinte aussi respectable.

Tels furent son saisissement et sa honte que, d'abord, elle ne put bouger. Puis, elle trembla de tous ses membres, les dents lui claquèrent dans la bouche, et flageolant, elle monta l'escalier en titubant.

Le désespoir de la malheureuse faisait peine à voir. Elle donnait libre cours à ses larmes, comme si un œil d'une audace et d'une indiscretion lascives avait violé le sanctuaire de sa virginité.

Encore, si elle eût pu accuser quelqu'un de ce malheur, cela l'eût soulagé ; telle la femme atteinte volontairement dans sa pudeur fait retomber sur l'autre le poids de sa faute. Mais non, elle seule était responsable de son acte, et elle ne pouvait en charger les conséquences sur qui que ce fût.

Après cette aventure, il n'y eut plus que l'incommensurable dévouement de Marie Calumet pour la retenir auprès du curé ; sans quoi, elle eût à jamais disparu de sa présence.

Suzon avait trouvé moyen de se faire raconter l'aventure. Elle ne manqua pas d'en parler au fils du

forgeron.

Celui-ci, naturellement, répéta la chose à Zéphirin qui, avec une joie haineuse, la communiqua à Narcisse. Deux heures plus tard, tout le village ne se gênait pas de dire, avec détails malicieux, que Marie Calumet avait, en plein jour, donné un cours d'astronomie à monsieur le curé.

Rongée par le remords, hallucinée par ces flagellantes paroles de l'Évangile, qu'elle avait entendu prononcer au prône par monsieur le curé : « Malheur à celui par qui le scandale arrive », cette vierge prit une résolution désespérée.

Elle allait entrer au couvent et macérer, jusqu'à la fin de ses jours, ce corps de boue, bon, tout au plus, à plonger son âme dans les flammes éternelles.

Pour ne pas agir à la légère, elle alla trouver son confesseur. Au fond, elle espérait être contrecarrée dans sa décision, qui avait le même effet, lorsqu'elle y songeait sérieusement, qu'une douche d'eau glacée sur le dos.

Son confesseur, c'était le curé Flavel. Mais elle pouvait raconter à son confesseur un tas d'histoires qu'elle n'aurait jamais osé dire à son curé, oh ! non, jamais.

Le confesseur, ou plutôt le curé Flavel, n'eût voulu

pour rien au monde perdre sa cuisinière et intendante. Aussi dissuada-t-il sa pénitente de son dessein, qu'il taxa de chimère inspirée par le démon pour troubler la quiétude de son âme.

Non, sa place était dans le monde, et elle devait y rester pour l'édification et le bon exemple des paroissiens. N'y avait-il pas des religieuses qui s'étaient damnées pour avoir manqué leur vocation. C'était là une profonde pensée à méditer.

Et Marie Calumet médita si bien cette profonde pensée, que le soir même elle avait chassé de son esprit le couvent et toutes les nonnes de l'univers.

Son confesseur l'avait dit. Alors, il n'y avait, après tout, rien de mieux à faire.

Oublier, jamais l'infortunée ne pourrait oublier cette tache de son innocence. Elle en souffrit tant ici-bas, que papa saint Pierre, là-haut, ne dut pas lui tenir la porte du paradis trop longtemps fermée.

Mais à tout prix, il fallait chasser cette obsession, sinon...

Un soir, on était à la fin de septembre, Marie Calumet cachant sa grosse personne dans l'ombre faite par l'abat-jour de la lampe, aborda le curé dans la salle à manger, et lui dit carrément :

– M'sieu le curé, j'men vas.

Le curé sursauta.

Partir ! Il y avait dans ce seul mot, partir, un avenir plein de menaces. Non, non, c'était impossible cet abandon. Elle le quitterait, elle le lâcherait, elle, qui l'avait fait heureux, elle, qui avait rebâti son presbytère sur des bases solides, sur le roc. Allons donc !

– Vous partez, Marie ? vous entrez au couvent ? je vous avais dit...

– Pas pour longtemps, m'sieu le curé.

Le curé respira plus librement.

– J'entre pas au couvent.

– Ah ! vous allez vous promener à Sainte-Geneviève ?

– Pardonnez, m'sieu le curé, j'men vas m'faire tirer.

– Vous faire photographier, et où ça ?

– À Moréal, m'sieu le curé.

Marie Calumet exposa alors sa démangeaison de passer à la postérité par la photographie. Elle avoua que cette toquade était pour elle une méchante bête noire qui la tarabustait depuis quinze jours, au moins, était cause de cette morosité incompréhensible que l'on remarquait chez elle, de ces distractions coupables qu'elle n'osait pas spécifier, et qu'elle déplorait avec toute la sincérité d'une contrition parfaite.

– C’est que, vous comprenez, objecta le curé Flavel, je ne peux pas vous laisser aller pour bien longtemps. J’ai tout remis mes affaires entre vos mains, et si votre absence était trop longue, je suis sûr que tout s’en irait à la débandade. Ce n’est pas au moment où je commence à prendre le dessus que je voudrais tout lâcher là.

– Vous ne serez pas longtemps, n’est-ce pas ? implora-t-il, en se coupant un carré de fromage, et en levant sur sa servante des yeux suppliants.

– Mais non ! mais non ! m’sieu le curé, pensez-vous que j’voudrais découcher du presbytère. Tenez, vrai comme vous êtes là, j’vas juste prendre le temps de m’faire frapper, voir un brin de la ville et pis revenir ainque su un temps. Comme vous voyez, conclut-elle, en se lissant les cheveux de la paume de sa main potelée, ça sera pas long.

– Dieu le veuille ! mais sait-on jamais ?

– Mon oncle ! mon oncle ! clamait Suzon, accourant tout essoufflée.

– Eh bien ! quoi donc ? demande le curé.

– C’est la chatte qui barbotte dans la chaudière à lait.

– Faut aller la repêcher et donner le lait aux cochons.

– Aux cochons ! protesta-t-elle avec une moue délicate, mais vous y pensez pas, mon oncle, on est pas pour gaspiller ce lait-là.

– Ah ben ! par exemple, c'est trop fort, s'indigna Marie Calumet, en levant les bras au ciel. V'là-t'y pas c't'écervelée qui voudrait faire boire des saloperies à m'sieu le curé : du lait, ousque c'te saprée chatte s'est promenée le derrière pendant une demi-heure.

I faut ménager, c'est vrai, mais i a des émites. On l'donnera aux p'tits quiouquious. I faut y met' de la propreté, bonne sainte !

Dégouttante de lait sur les catalognes, les poils hérissés comme des piquants de porc-épic, miaulant lamentablement, la chatte parut dans l'entrebâillement de la porte.

– Tiens ! la v'là, fit Suzon.

– Va-t-en, écœurante ! cria la ménagère, en allongeant un coup de savate bien appliqué.

– Quand partez-vous ? s'enquit le curé, comme il se levait de table.

– Demain matin.

– Vous partez ? s'informa aussitôt la curieuse Suzon.

– Oué, j'men vas m'faire tirer.

– Où ça ?

– À Moréal.

– Emmenez-moé.

– Toi, intervint le curé, sur un ton péremptoire, j'ai besoin de toi.

Suzon sortit sans rien ajouter.

Jusqu'à une heure avancée, notre amie fit ses préparatifs pour le grand voyage du lendemain.

Elle sortit de la commode en pin sa belle jupe à falbalas en mérinos noir, son châle à arabesques éclatantes, ses bas de laine tricotés par elle et montant jusqu'au milieu des cuisses, son pantalon et son jupon de coton jaune égayés d'une étroite dentelle de laine rouge, sa chemise que, par pudeur, elle avait coupée sous le menton, son chapeau de paille vaste comme un auvent et recouvert d'un verger, les menottes, les bottines en drap à tiges élastiques, sans oublier la jeannette.

Au cas où elle ferait quelques emplettes, et qu'elle aurait besoin de s'emporter quelque chose à se mettre sous la dent, on ne sait jamais ce qui peut arriver, la voyageuse prit, sous le lit à colonnettes, son portemanteau en tapis. Sans exagérer, ce sac de voyage était profond comme une poche d'avoine.

Lorsqu'elle eut tout mis en ordre, la brave fille se déshabilla, dit sa prière, et s'étendit sur son drap de laine du pays. Trempant ses doigts dans le bénitier en pierre blanche, suspendu à la tête de son lit, elle fit le signe de croix, donna son cœur au bon Dieu et s'endormit.

Le lendemain, elle se leva avec le chant du coq. Sa toilette devait nécessairement être plus soignée que d'habitude. Le train arrivait à Saint-Ildefonse à sept heures et quart. Du presbytère à la gare il y avait une distance de cinq milles au moins. Marie Calumet ne pouvait donc se rendre à pied.

Aussi, le curé donna ordre à son homme engagé de sortir de la remise la barouche toute flambant neuve, achetée il y avait quinze jours à peine, et d'atteler la grise.

Celle-ci, malgré ses dix-huit ans, ne se portait pas trop mal, si ce n'est qu'elle commençait à se sentir des rhumatismes dans les jambes.

Ce n'était pas un ordre, mais une faveur insigne que Narcisse recevait de son maître. Jamais il n'obéit avec plus de promptitude et de plaisir.

Il lava la voiture jusqu'à ce qu'il la vît reluire comme une glace ; la jument fut si proprement étrillée qu'on n'eût pu trouver un atome de crottin ou de

poussière sur sa robe grise.

Et, chose qu'il n'avait faite pour personne, pas même pour monsieur le curé, il boucla aux oreilles de la rossinante des rubans ponceau.

La ménagère était prête, la voiture attendait.

Narcisse ne paraissait toujours pas.

– Narcisse ! criaient tour à tour le curé, Marie Calumet, Suzon, dépêche-toé donc !

La voyageuse était sur les épines. Si elle allait manquer son train ! Enfin, Narcisse parut dans sa toilette des dimanches.

C'était la première fois qu'il avait la bonne fortune d'accompagner l'essence de sa vie, la lumière de ses yeux, la moitié de son âme. Pour ne pas trop lui déplaire, il avait voulu se faire le plus beau, le plus irrésistible possible, bien qu'il doutât, hélas ! de l'efficacité de ses charmes.

Le matin était tout de fraîcheur et de soleil, un de ces matins où il fait bon de vivre.

Entre deux haies de blé que l'on aurait bientôt fini de faucher, et que l'on faisait tomber dans les champs comme une pluie d'or, la barouche roulait au trot inégal de la jument de monsieur le curé.

Chaque côté de la route, sont alignés comme des soldats à la revue, des merisiers rouges, des peupliers, des saules, des sorbiers. Perchés sur les clôtures ou dans les arbres, batteurs de faux, ramoneurs, merles, goglus, tous saluent de leur gai pépiement le passage de la voiture :

- Bonjour, Marie Calumet !
- Bon voyage, Marie Calumet !
- Reviens vite, Marie Calumet !

La ménagère nage dans une joie enfantine. Elle hume à pleins poumons les exhalaisons de cette parfumerie champêtre.

Narcisse, transi de peur amoureuse, a la langue collée au palais. Seulement, de temps en temps, il commande machinalement, l'esprit ailleurs :

- Hue la grise ! Dia la grise ! Marche donc ! Et il retombe dans la profondeur de ses pensées.
- Qu'elle est belle ! pense-t-il.

Cette femme, qui le frôle de si près, lui semble une pomme succulente dont le carmin tranche à ravir sur le vert des feuilles frissonnantes, que l'on souhaite croquer avec gourmandise.

Vingt fois, lui trouvant l'air tellement tendre avec des appâts si tentants, il fut sur le point de hasarder une

nouvelle déclaration de son feu ; vingt fois le souvenir cuisant de sa dernière rebuffade lui cloua hermétiquement les lèvres.

Un cri strident et prolongé fit dresser les oreilles de la grise, et augmenter l'allure de ses longues jambes.

Le train arrivait.

– Dépêchons-nous ! s'écria Marie Calumet alarmée.

La barouche, heureusement, n'était plus qu'à une centaine de verges de la gare, nom pompeux pour désigner une cabane à lapins, puant la crasse et le graillon.

En arrivant, la fille engagère du curé se jeta en bas, plutôt qu'elle ne descendit de voiture. Elle entra en coup de vent dans la station.

– Mon ticket ! mon ticket ! vite pour l'amour du bon Dieu !

– Où allez-vous ? lui répondit l'employé remplissant la triple fonction de télégraphiste, de préposé aux billets, et d'homme à tout faire.

– Ousque j'vas, mais à Moréal.

En v'là une bonne, pensa-t-elle. Mais est-ce que tout le monde sait pas que j'men vas à Moréal ?

– Première ou deuxième ?

– Hein ! quoi ?

– Voulez-vous un ticket de première classe ou de deuxième classe. C'est pas malin.

– Ça coûte-t'y meilleur marché en deuxième classe ?

– Naturellement.

– Donnez-moé-z-en un de deuxième classe.

Quatre ou cinq paysans prenaient le train pour la Petite-Misère, la Déchirure, la Vesse-Bleue, Vide-Poche.

Ils trépignaient d'impatience.

Le train ronflait.

Narcisse, en dépit de sa galanterie indiscutable, n'avait pu rejoindre à temps la ménagère du curé dans sa course au billet.

Il était bien résolu, cependant, de jouer tous ses atouts. Voilà pourquoi, empressé, il s'élança sur les talons de la campagnarde en destination de la ville, et l'aida à monter le marchepied, sans oublier le sac en tapis.

Cinq minutes plus tard, le convoi se mettait en branle.

Lorsqu'il ne fut plus qu'un point noir dans le lointain, Narcisse retourna à sa barouche, essuyant, du revers de la main, une larme venue seule sans qu'il s'en fût douté.

XVII

Marie Calumet va se faire photographier à Montréal

Notre voyageuse avait donc acheté un billet de deuxième. L'intérieur de la voiture était rempli.

Dans un coin, un manant pressait de très près une paysanne, une citrouille sous un bras et un panier de tomates sous l'autre.

Au milieu d'éclats de rire retentissants, de farces stupides et risquées, une demi-douzaine de rustres en ribote se passaient à la ronde un flacon de gin et étanchaient leur soif à même le goulot.

Debout, son gros sac de tapis à la main, écœurée de la rancissure de tous ces corps humains distillant la sueur et la crasse, Marie Calumet bougonnait contre « ces malappris qu'étaient seulement pas assez éduqués pour donner leur places aux criatures ».

– Tickets ! tickets ! hurla le chef de train en paraissant à l'extrémité de la voiture.

Il semblait bourru, avec ses boutons jaunes, sa large figure brique, et sa moustache en filasse de John Bull.

C'était la première fois que Marie Calumet transportait sa personne en chemin de fer. À part ça, le seul voyage qu'elle fit dans sa vie fut lorsqu'elle déménagea ses pénates de Sainte-Geneviève à Saint-Ildefonse. Elle était complètement désorientée.

Imitant les autres voyageurs, elle plongea la main dans le fond de son réticule pour y prendre son billet. Elle cherchait, cherchait.

Le chef de train n'aimait pas à attendre. Il pestait dans un idiome dont Marie Calumet ne comprenait pas un seul mot.

– Ousqu'est ce bougre de ticket, se demandait celle-ci avec énervement, je l'ai pourtant ben mis dans mon ridicule ?

Enfin, elle le trouva.

Bon garçon, sous une rude écorce, le chef de train par une faveur toute spéciale, fit passer Marie Calumet en première.

Là, au milieu de méchants bancs en bois, elle se vit en présence de sièges en velours rouge, aux souples ressorts. Il n'y avait pas à dire, on n'en pouvait trouver d'aussi beaux, pas même dans le salon du presbytère de M. le curé.

Courbatue, elle s'écroula sur son siège.

– Ouf ! fit-elle, dans un soupir d'aise.

Devant cette avalanche, une vieille fille, sèche et jaune comme un hareng, ramena près d'elle, avec une grimace de dépit mal dissimulée, sa robe de mousseline rose fraîchement repassée.

– Faites excuse, dit Marie Calumet intimidée, se croisant les mains sur la poitrine.

– Ce n'est rien, répondit la vieille fille, esquissant un sourire qui ressemblait plutôt à un rictus de ouistiti. Et elle se rapprocha de la paroi.

– Une belle journée, pas vrai, mamzelle, fit observer la ménagère.

– Oui, madame.

– Vous allez loin comme ça ?

– Oui.

Décidément, ça ne prenait pas. Choquée de cette froideur, à laquelle on ne l'avait pas habituée, Marie Calumet détourna dédaigneusement la tête.

Sur un banc à côté, elle vit un couple de nouveaux mariés. Tous deux roucoulaient tendrement. Lui, en redingote de serge luisante, un bouquet de fleurs artificielles à la boutonnière, et le crâne couronné d'un haut-de-forme énorme. Elle, en robe de soie vert

pomme savatée, avec des gants de filou blanche, et des souliers de satin crème.

Pour ces deux heureux, en voie d'écorner la lune de miel, le reste du monde n'existait plus. Amoureusement, la femme avait appuyé sa tête sur l'épaule de son cher mari, et, de temps à autre, irrésistiblement, leurs doigts s'entrelaçaient avec une nervosité inquiétante.

Un peu plus loin, une marmaille, les mains et le museau tout gommés de bâtons de sucre, grimpait sans façon sur les genoux d'un dandy.

Celui-ci, quoique sur les charbons, n'osait rien dire, parce que la mère avait des yeux de tourterelle et un de ces chignons faits pour les baisers.

Quatre bancs en arrière, un vénérable abbé ventru lisait son bréviaire, ses lunettes assises sur son nez camard.

Près d'une porte, une jeune fille, une pensionnaire probablement qui retournait au couvent, échangeait des œillades furtives avec un tout jeune homme, dont la lèvre supérieure était ombragée d'un soupçon de poils fous.

Et le train filait à travers les prairies vert olive et vieil or. Des troupeaux de moutons et de vaches broutaient, et les chevaux, affolés par le passage du

convoi, détalaiant à toute vitesse, hennissant et ruant.

Marie Calumet, cependant, n'avait pas encore pris une bouchée depuis la veille. Les tenailles de la faim lui travaillaient l'estomac.

Elle ouvrit donc son sac de voyage, et étendit sur ses genoux un grand mouchoir ramagé.

Apparurent successivement : une miche de pain cuit au four, un morceau de jambon fumé, de la confiture aux prunes en petit pot, un triangle de fromage doux, des biscuits à la mélasse, une bouteille de lait, un couteau à manche en os, une cuiller en étain.

Ces préparatifs de collation n'avaient pas été sans provoquer la curiosité et l'hilarité des voyageurs. Quelques-uns même ne se gênaient pas de passer haut leurs remarques blessantes.

– Eh ! la mère, cria un farceur, vous avez oublié la soupe.

– Quand vous serez au dessert, vous m'invitez, n'est-ce pas ? ajouta un commis-voyageur, la bouche fendue d'une oreille à l'autre.

– Attention, madame, vous allez renverser votre lait.

Et, jusqu'à la fin de son repas, les interpellations se croisèrent en tout sens, mordantes, acerbes.

En fille intelligente qu'elle était, Marie Calumet fit

la sourde oreille à tous les quolibets. Lorsqu'elle eut bien mangé, elle plaça les restes dans son sac de tapis, et s'essuya la bouche et les doigts avec le mouchoir qui lui servait de nappe.

Le train allait entrer en gare. Les jeunes mariés se dénouèrent les mains et les pieds ; les petits bonshommes sucrés rendirent sa liberté au souffredouleur chic, payé de sa patience par un sourire aimable de la mère ; le collégien, en se levant, glissa furtivement dans la main de la pensionnaire rougissante un poulet tendre qu'il venait de griffonner.

Dépaysée en descendant du convoi, Marie Calumet s'arrête quelques minutes, le nez au vent. Elle fut, en un instant, assaillie par nombre de cochers, qui, le fouet à la main, lui criaient dans les oreilles :

– Voiture, madame ! barouche, madame !

Notre voyageuse, cependant, avait sans cesse présent à l'esprit qu'elle ne devait pas faire de dépenses inutiles. Elle joua donc des coudes et se fraya un chemin, au hasard, à travers cette cohue.

Où se dirigeait-elle ?

Elle ne le savait pas. Partie de son village pour « aller se faire tirer » à Montréal, la ménagère du curé errait à la bonne aventure, guettant une enseigne de photographe. Mais en 1860, un photographe, ça ne se

trouvait pas à tous les coins de rues. Elle battait donc le pavé.

D'abord, elle parcourut la rue Saint-Joseph, traversa la rue McGill, continua rue Notre-Dame, monta la rue Saint-Laurent, où apparaissaient de rares maisons et de vastes jardins potagers et fruitiers. Arrivée à la rue Sainte-Catherine, elle s'arrêta fourbue.

Devant ses yeux, s'étendait la nappe verte de la campagne mouchetée de quelques modestes maisons, qui semblaient avoir poussé tout bonnement près de gros arbres, sous l'ombrage desquels elles s'abritaient.

Il avait plu toute la nuit. En traversant les rues boueuses, notre amie s'était souillé les pieds comme ceux d'un barbet. Elle n'avait pas découvert son photographe. Et pourtant, il fallait bien qu'elle le trouvât, coûte que coûte.

Un gamin nu-jambes, les deux mains dans les ouvertures de sa culotte, flânait à deux pas ; elle l'interpella à brûle-pourpoint.

– Dis donc, mon garçon, tu pourrais pas m'dire, toé, ousque je trouverais ben un tireur de portraits dans ces environs icitte ?

– Et pourquoi faire ? demande l'espiègle, un doigt dans le nez.

– Pour m'faire frapper, c't'histoire. J'sus pas pour

aller su un tireux de portraits pour acheter des aulnes de catalogue. Veux-tu me l'dire ?

– Eh ben ! si c'est pour vous faire frapper, dit-il, en montrant du doigt la route à suivre, allez tout dret devant vous, descendez la rue Saint-Laurent, prenez la rue Notre-Dame, déviez le coin de gauche, faites trois ou quat' blocs, et vous verrez une grosse théquière rouge. C'est là. Le photographe y reste au-dessus.

Marie Calumet ouvrait de grands yeux, et accentuait les explications de signes de tête.

– Merci ben, mon bonhomme.

Comme il s'éloignait :

– Hé ! lui cria-t-elle, en ouvrant son sac de tapis, qu'elle venait de déposer sur le trottoir en bois aux madriers disjoints.

Avec un sourire, elle lui mit dans les mains une énorme pomme qu'elle était descendue chercher dans le sous-sol de son sac.

– V'la pour ton trouble.

En traversant la rue, l'imprudente ne vit pas un *char urbain*, à trois pas d'elle.

– Attention ! la mère, lui cria le garçon, vous allez vous faire frapper.

À ses yeux inexpérimentés s'offrit un curieux

spectacle. Deux rosses, morveuses, l'œil larmoyant, la langue pendante, la carcasse à jour, le poil râpé de coups de fouet, avaient peine à se maintenir en équilibre, et prévenaient les piétons par une clochette suspendue à leur cou maigrichon. Les pauvres bêtes tiraient après elles, sur des rails inégaux, une sorte de cahute roulante.

En dépit de sa décision bien arrêtée de ne pas faire de folles dépenses, notre villageoise ne peut résister à la délectation de se payer le luxe d'une promenade en *p'tit char*.

Elle n'était pas encore assise, que le conducteur sonna deux coups de cloche, et les chevaux se remirent en marche cahin-caha. Marie Calumet chuta sur un révérend tout de noir habillé, aux genoux aussi pointus que des dents de râteau.

Elle se confondit en excuses. Le ministre maugréa entre ses dents longues et plates :

- Shocking !
- Notre-Dame ! tonna le conducteur.

Marie Calumet sursauta et s'élança au-dehors en marchant sur les orteils des gens, ou en les accrochant avec son sac en tapis.

Ce qu'on lui en lança des invectives, et des salées !

Trop préoccupée pour ne rien entendre, elle gagna à pas pressés la théière rouge, et escalade un escalier sombre et raide où il fallait prendre garde, à chaque marche, de ne pas se rompre le cou. Au haut, la porte était ouverte. Elle entra.

Un petit jeune homme aux yeux clignotants, quelques poils sous le nez, se présenta en se dandinant sur ses jambes grêles.

– C'est-tu icitte qu'on s'fait tirer ? s'enquit la ménagère du curé, en inspectant la pièce du regard.

– Oui, madame, sur le zinc ou sur le carton ?

– Ah ben ! j'sais pas, moé, ça m'est égal. D'abord qu'ça me ressemblera et qu'ça coûtera pas trop cher.

– Sur le zinc, ça vous coûtera trente sous pour trois.

– Et pis su le carton ?

– Quatre piastres la douzaine.

– J'men vas en prendre trois su le zinc.

Il était midi. Le petit jeune homme n'avait pas encore dîné ; il paraissait impatient.

Il montra un siège :

– Asseyez-vous là.

– Icitte ?

– Oui, oui, icitte.

Notre campagnarde eût bien aimé à se regarder dans un miroir, mais, n'en voyant aucun, elle n'osa demander s'il s'en trouvait dans l'atelier. Tout de même, elle risqua :

– Suis-t'y correcte de c'te façon-là, mon bon m'sieu ?

– Très bien, madame, très bien.

Il croisait son châle comme ceci, redressait sa câline comme ça, lui faisait tourner la tête à gauche, à droite, lui relevait le menton.

– Allons !... attention !... hein... pas si sérieuse !... Vous avez l'air trop sévère... Souriez un peu... Pensez à quelque chose d'agréable... à quelqu'un qui vous est cher... (Marie Calumet pensa à son curé). Bien... bien... très bien. Ne bougeons plus... Une... deux... Attention !... Trois... ça y est !

Marie Calumet n'eût pas bougé pour une terre. Tellement, que lorsque le photographe lui dit : Ça y est ! elle était encore immobile sur sa chaise.

– Levez-vous, madame, c'est fini.

En attendant ses portraits, la servante songeait :

– Un pour m'sieu le curé, un pour moé... À qui-ce que je donnerais ben le troisième ?... À qui-ce que je l'donnerais ben ?... Dans tous les cas j'men vas le

garder en réserve.

Enfin, après un quart d'heure d'attente, la villageoise entra en possession de ses photographies.

– Bonne sainte Anne ! comme ça me ressemble, s'exclama-t-elle ravie, on dirait que c'est moé.

Et, après les avoir longuement contemplées, elle les mit avec précaution dans son sac.

Elle paya et gagna la sortie.

– À revoir, m'sieu.

– Bonjour, madame.

Toujours se faire appeler madame plutôt que mademoiselle agaçait passablement Marie Calumet. Pourquoi ? Était-elle donc si âgée ? À Saint-Ildefonse, pourtant, pas un ne s'y trompait. C'est qu'à Saint-Ildefonse, elle était une femme célèbre. L'ignorait-elle ?

Le petit jeune homme, par une condescendance digne de mention, avait accompagné jusqu'à la porte la ménagère de monsieur le curé.

Plutôt fraîche le matin, la température s'était élevée, et maintenant que le soleil était à son zénith, notre voyageuse suait à grosses gouttes avec son châle en cachemire à arabesques et son sac en tapis.

Où aller, à présent ? Elle avait encore deux heures à

sa disposition. Déambulant à la bonne aventure, elle descendit la place Jacques-Cartier, où elle vit un grand nombre de cultivateurs débitant leurs denrées ; elle jeta un regard, dans la rue Saint-Paul, aux magasins de gros. Avant de tourner dans la rue des Commissaires, la rue des auberges, elle passa devant l'hôtel Cassepel où l'on mangeait à deux sous le bout, selon l'expression du temps.

La ménagère revint par la rue Saint-Jean-Baptiste, s'arrêta devant l'église Notre-Dame-de-Pitié et, finalement, se retrouva à la théière rouge. Les pieds vermoulus, elle continua, cependant, dans la rue Notre-Dame, artère de promeneurs et de maisons privées. Elle voulut revoir la rue Sainte-Catherine.

Les unes après les autres, elle remarqua une foule d'enseignes : un lion à la gueule grimaçante, retenu au milieu du corps par une chaîne en fer ; un parapluie écarlate tout grand ouvert, assez vaste pour servir d'auvent ; une paire de *bottes sauvages* pendues à une longue perche ; des ciseaux interminables, menaçant de trancher d'un seul coup la trame des humains ; un globe terrestre aux proportions colossales ; et que sais-je encore... toutes ces enseignes suspendues au-dessus de la tête des passants comme de traîtresses épées de Damoclès.

Soudain, Marie Calumet entendit le son du cor et le

cri d'alarme partout répété de : Au feu ! Au feu ! Cinq minutes plus tard, elle voyait passer une pompe à incendie traînée par deux pompiers. En arrière, galopaient sept ou huit autres pompiers et quelques douzaines de curieux, pataugeant dans les saletés de la rue.

Poursuivant sa route, Marie Calumet s'arrêta tout à coup devant la montre d'un magasin de nouveautés. Quelque chose d'anormal avait frappé ses regards.

Qu'on s'imagine une cloche démesurée de plus de trois pieds de diamètre, un jupon bouffant maintenu par des lames métalliques. Elle se rapprocha et épela les grosses lettres d'une pancarte :

**Ballon à vendre,
à très bon marché !**

– Pourquoi faire c'te ballon ? pensa Marie Calumet.

Un moment, elle réfléchit...

– Ça ressemblait, il est vrai, pensa-t-elle, à une carcasse de jupon, mais est-ce qu'il y avait, sous le soleil, une criature assez dévergondée pour s'affubler d'une invention pareille.

Elle voulut en avoir le cœur net, et entra crânement dans le magasin.

– Bonjour, mamzelle.

– Bonjour, madame, dit une jeune fille en s’avançant.

– Mamzelle, s’il vous plaît, corrigea Marie Calumet en pinçant les lèvres.

– Pardon, mademoiselle.

– Voulez-vous m’dire pourquoi que c’est faire c’tte grosse affaire que vous avez dans vot’vitreau ? Et elle indiqua de la main.

– Ça, madame, mademoiselle, pardon, c’est une crinoline, généralement connue sous le nom de ballon.

– Ah bah !

– Une minute, je vais vous en faire voir une semblable.

– Dérangez-vous pas.

– Oh ! ce n’est rien.

– Tenez, voici. Veuillez donc déposer votre valise près du comptoir.

Et, tandis que Marie Calumet se baissait, la jeune fille fit un clin d’œil aux autres commis.

– C’est la grande mode du jour, une mode qui fait

fureur. Toutes nos élégantes en raffolent.

– T’as qu’à oir !... jamais j’vous creirai !...

– Eh ! oui. Et puis, c’est décent, c’est joli, cette forme sphérique que le ballon donne à la robe. Ça fait si bien ressortir la souplesse de la taille ; ça vous arrondit les hanches comme dans un moule. Je suis persuadée qu’un ballon irait à ravir à votre genre de beauté mademoiselle.

– Vous m’en direz tant, fit Marie Calumet.

Elle se laissait tenter.

– Je vous l’assure.

– Comment que ça se met, c’ballon-là ?

– Comme un jupon, tout simplement. Mais, ajouta-elle, en se penchant à l’oreille de la ménagère, il ne faut jamais oublier le pantalon, car... enfin... vous comprenez... on ne sait pas...

– Mamzelle, répondit Marie Calumet indignée, jamais j’oublie d’met’ mon caleçon !

– Je vous crois, mademoiselle, s’empressa de répondre la jeune vendeuse, conciliante.

– Mais j’peux pas emmener ça chez nous au bout du bras ?

– Voyez comme ça se transporte facilement. Et, en

deux mouvements, la jeune fille convertit le ballon en un rouleau.

– Vais-je vous l’envelopper, il est exactement de votre taille.

– Comment que ça coûte ?

– Je peux vous laisser celui-ci pour trois piastres.

– Oh ! qu’ c’est cher, j’vas vous donner quat’ écus pour.

– Non, deux piastres et demie. Et parce que c’est vous.

– Quat’ écus.

– Deux piastres et quart.

– Quat’ écus.

– Eh bien ! soit.

Le ballon, cependant, ne valait qu’un dollar cinquante.

L’acheteuse paya et sortit. Au fond, elle regrettait bien ses quatre écus et n’était pas trop contente de son acquisition. Cette excentricité devait d’ailleurs lui porter malheur.

Il lui restait juste le temps de se rendre à la gare. Rompue de fatigue, elle héla un cocher.

Le train ne stoppa à Saint-Ildefonse qu’à la tombée

de la nuit. Narcisse attendait à la station avec Zéphirin. Le curé Flavel n'avait pas jugé convenable de laisser revenir seule en voiture, à la noirceur, sa ménagère et son homme engagé.

– Et pis ! mamzelle Marie, demanda Narcisse en l'aidant à monter en barouche, comment que vous avez trouvé ça la grande ville de Moréal ?

– Parlez moé-z-en pas, j'ai rien vu, les maisons la cachaiet toute. Imaginez-vous qu'en débarquant du train, une bande de charretiers...

XVIII

Il ne fit que paraître, il n'était déjà plus

La récolte des grains était finie.

En réjouissance de la prospérité générale, – les greniers ployaient sous la richesse des champs – les cultivateurs avaient organisé une fête champêtre à laquelle toute la paroisse avait été invitée. On devait parler longtemps à Saint-Ildefonse, voire à dix lieues à la ronde, de cet événement, coïncidence heureuse avec le retour de Montréal de Marie Calumet.

La principale raison de cette réjouissance, laissa entendre un malin, n'était ni plus ni moins que de célébrer le retour de la fille engagère de monsieur le curé revenue saine et sauve des nombreux périls d'un voyage en ville.

Naturellement, on avait invité le curé Flavel, la plus haute personnalité de la paroisse. Il avait accepté avec empressement.

Il ordonna, de plus, à Narcisse d'atteler la grise et d'aller à Saint-Apollinaire demander au curé Lefranc de

vouloir bien les honorer de sa présence.

L'ami du curé Flavel – les bons voisins sont de bons amis – ne balança pas une seconde.

Son vicaire le remplacerait.

La fête fut donnée au pied de la colline de Saint-Ildefonse, qui semblait, ce jour-là, s'être recouverte de ses plus pittoresques parures.

Toute la matinée, ce fut un va-et-vient ininterrompu de voitures transportant les villageois et les provisions. On montait douze, quinze, vingt, dans de grandes charrettes à foin, et fouette cocher, en route pour le plaisir.

Peu à peu, les charrettes se firent plus rares ; on détela les chevaux en donnant à chacun une botte de foin.

L'on eût dit, de loin, un de ces camps moyenâgeux où hommes, femmes, enfants, bêtes, chariots, tout semblait confondu.

Ainsi qu'il convenait à leur rang, les derniers arrivés, furent les curés Flavel et Lefranc.

Dans sa robe de mousseline blanche, pincée à la taille par un ruban de satin magenta, la nièce du curé était séduisante à croquer.

La petite parlait à tort et à travers. Elle débordait

d'une gaieté folle. À la pensée de cette partie de plaisir, aux côtés de son bon ami, elle ne se sentait pas d'aise. Et puis, on ne sait pas, elle comptait sur les délices et le mystère des imprévus.

Narcisse, lissé comme un veau avec un accroche-cœur au milieu du front, avait l'air ténébreux. C'est comme s'il eût pressenti un malheur, une catastrophe.

Soudain, dans la tiédeur de ce ciel de septembre, couvrant les voix et les cris, les cloches, là-bas, au détour de la route, sonnèrent l'angélus du midi.

Villageois à la foi rustre et forte comme la sève d'un chêne, obéissant à l'impulsion d'une habitude vieille comme leurs terres, tous suspendirent en même temps leurs jeux et leurs cris, et se découvrirent. Le curé commença, tandis que les notes de l'airain s'égreuaient dans l'azur : *Angelus Domini nuntiavit Mariae.*

Et le village de répondre :

Et concepit de Spirituo sancto.

L'airain accompagna, jusqu'à la fin, la prière montant vers l'Éternel avec une profonde piété.

Et l'on reprit les jeux et les cris.

Dix minutes plus tard, Zéphirin, qu'avaient retenu ses fonctions de bedeau, apparut sur le terrain.

Louchant plus que jamais, il portait une grosse

chaîne de montre en cuivre doré qui lui battait sur le ventre.

Narcisse n'avait pas encore prononcé une parole ; il se tenait à l'écart.

Se rapprochant du curé Flavel :

– M'sieu le curé, dit-il, mamzelle Marie est pas icitte. Vous sauriez pas, par hasard, ousqu'a pourrait ben être ?

– Marie Calumet pas ici... mais alors ?

L'interrogation vola de bouche en bouche, et bientôt, de part et d'autre, on s'interrogeait avec anxiété :

– Ousqu'est Marie Calumet ?

Marie Calumet et la fête, ça ne faisait qu'un. Donc, la ménagère absente, pas de fête possible.

Lui serait-il arrivé malheur ? Quelque accident peut-être ? Oh ! non, il n'y fallait pas songer, ce serait trop dommage.

– Je l'ai vue une demi-heure avant mon départ, remarqua le curé Flavel.

– Et moé, un quart d'heure, ajouta Suzon.

– Quand j'sus passé à côté du presbytère, pour m'en venir icitte, souligna Zéphirin en regardant

ironiquement Narcisse, elle était dans son châssis et a m'a fait signe bonjour de la main.

– Écoutez-le pas, intervint l'homme engagé du curé, c'est d'la blague.

– Qu'ost-ce que t'en sais, toé, espèce de...

– Allons ! Allons ! Pas de sottises, s'écria le curé Flavel, en séparant les deux rivaux.

Les commentaires, toutefois, ne cessaient point. Comment cela se faisait-il ? Marie Calumet en retard ? Elle, la ponctualité même. Pourquoi n'était-elle pas arrivée en même temps que les autres ?

Encore si Narcisse eût été absent, on eût pu croire...

Mais non, mais non, quand même, Marie Calumet, une si honnête fille, qu'on aurait pu la donner en exemple à tout le comté.

On ne soupçonne pas des femmes comme elle. Peut-être était-elle tout simplement indisposée ?

Dans tous les cas, on aurait de ses nouvelles, puisque Narcisse, de ce pas, et quel pas de course, retournait au presbytère.

Il atteignait l'extrémité du champ, lorsque Marie Calumet apparut sur la route, enveloppée d'un nuage de poussière. La voiture s'arrêta.

Hilarité générale.

Comment ! ça, Marie Calumet ? C'était impossible. Pourtant, on ne se trompait pas.

Cette tonne, cette outre monumentale, c'était Marie Calumet. Mais alors ?

Et tous de se pâmer.

Quand je dis tous, j'exagère : le curé Flavel fumait de colère. Quant à son homme engagé, il s'abîmait dans un chagrin cuisant.

Cette masse en délire se payait la tête de Marie Calumet, de celle qu'il s'obstinait, malgré tout, à regarder comme sa promise. Ah ! les gredins, qu'il eût donc voulu ne leur voir qu'une seule tête afin de la trancher d'un coup, à l'instar de cet empereur romain qui, lui aussi, des siècles avant Narcisse, désira commettre cet acte.

L'infortuné, d'un autre côté, sentait bien que tous ces gens-là avaient raison, et c'était pour lui une nouvelle cause d'affliction.

Comment une fille aussi intelligente que Marie Calumet pouvait-elle agir de la sorte ?

Voilà ce que se demandait Narcisse.

Pour étrenner son ballon, la ménagère de monsieur le curé avait résolu d'attendre une circonstance exceptionnelle, une fête à laquelle tout Saint-Ildefonse

assisterait.

Elle n'aurait pu mieux trouver.

Elle voulait créer de la sensation.

Ses vœux, hélas ! ne furent que trop bien exaucés.

Avant de commencer sa toilette, la servante du presbytère avait fait en sorte que tous fussent partis pour la fête.

Et c'est l'explication de ce retard que, dans leur excitation, les gens du presbytère, fait étrange, avaient oubliée. La ménagère, en effet, les avait prévenus de ne point l'attendre au départ, retenue qu'elle était par une affaire urgente. Elle leur avait dit de ne pas s'inquiéter ; qu'elle les rejoindrait bientôt, profitant d'une occasion.

Le moment venu d'entrer dans ce ballon, qu'elle avait caché sous son lit durant la nuit, elle eut peur. Si cette innovation allait causer un scandale ?

Que dirait monsieur le curé ?

On la chasserait honteusement du presbytère, il n'y avait pas là l'ombre d'un doute.

Devait-elle braver le sentiment populaire ? Cette crinoline, lui avait-on dit, les élégantes de Montréal la portaient ; mais Montréal, après tout, ce n'était pas Saint-Ildefonse. Elle aurait dû en parler à monsieur le curé et à Suzon, ce qu'elle faisait, du reste, chaque fois

qu'elle achetait un article quelconque au magasin général du village.

Plus elle se mirait, plus elle se trouvait énorme.

Il se livra alors dans son esprit indécis un rude combat. Finalement son excentricité l'emporta. C'est ce qui devait la perdre.

À son ballon, elle ajouta un corsage, coupé en cœur sur la gorge, sans oublier la petite croix d'argent retenue par le mince ruban de velours noir.

Dans cet affublement, elle se contempla une dernière fois, et descendit en s'accrochant à tous les meubles.

Le forgeron, qui avait eu plusieurs chevaux à ferrer, n'avait pu se rendre de bonne heure à la fête. Il s'en allait donc, avec sa nichée dans une barouche, lorsqu'il vit, à une centaine de verges en avant, quelque chose d'énorme ressemblant au tangage et au roulis d'un navire ballotté par les vagues.

– Hé ! la vieille, toé qu'a de bons yeux, dit-il à sa femme, es-tu capable de distinguer ce qui s'en va là-bas ?

– Ça m'a tout l'air d'une criature, mais j'sus pas ben certaine.

Le forgeron donna un coup de fouet à son cheval et

l'on fut bientôt près de la curiosité.

– Si j'me trompe pas, c'est mamzelle Marie Calumet !

– Marie Calumet !

– Régardez-moé donc Marie Calumet !

– Cré nom de nom !

– Vous avez ben engraisé tout d'un coup !

– Qu'ost-ce que vous portez sous vot' jupe ?

Tous les membres de la famille passaient chacun leurs remarques.

La ménagère avait plusieurs fois ouvert la bouche pour donner des explications, mais en vain.

– Eh ben ! embarquez, embarquez, fit le forgeron, vous nous conterez ça en route.

Monter, c'était plus facile à dire qu'à exécuter. On pouvait, il est vrai, disposer d'une place, mais comment loger le ballon.

On désespérait d'y réussir, lorsque Gustave céda généreusement son siège.

Il se rendrait à pied.

Pour rattraper le temps perdu, le forgeron lança sa bête à bride abattue. Et c'est dans le nuage de poussière soulevé par la voiture que les villageois entrevirent pour

la première fois Marie Calumet et son ballon.

Après que celle-ci fut descendue ou plutôt après qu'on l'eut descendue de la barouche, elle eut l'air hébété. De se voir ainsi entourée, l'objet de plaisanteries malignes, elle fut toute déconfite.

Voilà ce qu'il en coûtait de vouloir lancer une mode à Saint-Ildefonse, et surtout une mode de ce genre-là.

Comme il se faisait tard, on demanda à la ménagère du curé, la cuisinière la plus accomplie du village, de diriger les apprêts du festin.

Narcisse, empressé, galant, allait, venait, travaillait comme quatre. Ça et là, il découvrit plusieurs roches qu'il entassa en un cercle de deux pieds de hauteur. Il en combla l'intérieur de brindilles sèches et d'écorce de bouleau. Sur cet amoncellement de roches il posa des marmites en fonte aux flancs rebondis. Il frotta une allumette, et la flamme s'éleva en pétillant joyeusement.

La cuisinière, retroussant ses manches et attachant devant elle un tablier, se mit en frais de faire bouillir la soupe, une soupe aux pois engraisnée de tranches de lard et assaisonnée de persil.

Notre cordon bleu poussait la besogne quoique son ballon gênât fort ses mouvements.

Le curé Flavel lui dit de se reposer un instant,

qu'elle allait se fatiguer.

Sans s'arrêter, Marie Calumet tourna la tête pour lui répondre. Mal lui en prit. Elle ne vit pas une racine de noyer à la surface du sol.

Alors se produisit cet accident bête que la vendeuse du marchand de nouveautés aurait sans doute pu prévenir par quelque sage conseil.

La pauvre fille la heurta du pied et s'étendit tout du long sur le dos.

Décidément, le ballon ne fut pas une bonne invention. Un jupon ordinaire, ça s'adaptait à toutes les circonstances parfois scabreuses, mais, avec cet article en lames de métal ou baleines, c'était tout différent.

Et, pour comble de malheur, la ménagère, qui avait déclaré avec indignation qu'elle portait constamment un caleçon, l'avait oublié dans sa hâte.

Le chaste curé Flavel, qui, pour la première fois, voyait ce qu'il n'avait jamais vu, rougit comme un coquelicot. Il se signa.

Le curé Lefranc risqua un œil et s'étouffa. Il fallait être digne. Il le fut.

Suzon se tordait, et Zéphirin n'avait pas trop de ses yeux.

Narcisse, qui se rappelait avoir lu dans son Histoire

sainte, à l'école du village, la mésaventure du bonhomme Noé à la suite d'une cuite, se porta à reculer au secours de son amie.

Il détournait pudiquement la tête.

Les joues en feu, superbe de courroux, Marie Calumet lança une apostrophe cinglante comme un coup de cravache.

– Vous êtes ainqu'une bande de cochons !

Et, des larmes perlant à ses paupières, elle désigna Narcisse :

– Au moins, en v'là un homme qui, au lieu de bêtiser comme un tas de crapauds, sauve l'honneur d'une pauv' fille outragée. Vot' bras, monsieur Narcisse !

Silence.

Et l'on vit s'effacer peu à peu, dans le poudroiment de la poussière doralisée par les rayons obliques du soleil, l'oscillation d'une grosse cloche.

Marie Calumet partie, plus de plaisir possible. L'entrain était tombé à plat, et déjà l'on parlait de s'en retourner chacun chez soi. Le curé Flavel monta sur une charrette et dit :

– Mes chers amis.

Vous avez été témoins d'une scène vraiment

scandaleuse. Je veux bien croire, toutefois, qu'il n'y avait pas de mauvaise intention de la part de ma fille engagère. Quant à moi, je vous jure que je ne connaissais absolument rien de cette affaire. Vous avez là, mes chers frères, un exemple frappant de ces modes honteuses des grandes villes. Maintenant, écoutez-moi bien, mes chères sœurs. Je vous défends de porter ces jupons révoltants, ces ballons. Si jamais quelqu'une parmi vous s'avise de me désobéir, qu'elle soit vouée au ridicule et au mépris publics et exclue de mon église !

Ces paroles sévères de l'homme de Dieu jetèrent la dernière douche froide sur la fête, par là même terminée.

Arrivée au presbytère, la ménagère monta à sa chambre, et se glissa hors de sa crinoline, qu'elle piétina avec rage.

Non satisfaite de cet acte de vandalisme, elle la porta dans le four.

Là, elle fit un feu ardent afin qu'il ne restât rien de cette innovation maudite.

XIX

Enfin !

Durant la nuit qui suivit cette journée mémorable, Narcisse fit des rêves d'une choquante lubricité. Pour ne pas être prolix, je dirai tout simplement que le soupirant rêva qu'il était marié.

Ce songe – devait-il s'occuper d'un songe – fit, quand même, descendre sur son cœur brûlé par le désespoir de l'amour méconnu une pluie bienfaisante de réconfort.

Au saut du lit, son parti était pris. En y réfléchissant bien, les apparences étaient plus favorables. D'abord, il était rentré en grâce auprès de Marie Calumet. Bien sûr ? Sans doute, puisqu'elle avait fait son éloge devant tout le village, et qu'elle lui avait demandé son bras pour retourner au presbytère. Et puis, ce rêve ? C'est que Narcisse avait une confiance aveugle dans les songes, superstitieux comme le premier campagnard venu.

Il s'habilla à la hâte et descendit dans la cour avec

l'espoir de rencontrer Marie Calumet.

Presque aussitôt, il la vit sortir avec son petit banc et ses chaudières. Elle allait traire ses vaches.

À sa vue, tout son sang reflua vers son cœur.

Avec un tremblement dans la voix, il murmura :

– Mamzelle Marie ?

– Narcisse ?

– Mamzelle Marie, j'sais pu comment comment vous dire ça, à cause que ça m'a déjà porté malchance, mais... mais... après ce que vous m'avez dit... hier... j'cré que... j'cré que... M'permetteriez-vous d'vous gosser ?

– Hein ?

– J'veux dire d'vous farauder ?

– Ben sûr, Narcisse, qu' tu dis pas ces choses-là pour bêtiser ?

– Ma grande conscience du bon Dieu, mamzelle Marie !

– Alors, c'est correct, Narcisse, tu'es t'un brave garçon ; tu l'as prouvé hier. Viens m'voir honnêtement, et pis, si on s'accorde, eh ben ! on fera les épousailles.

– Comme ça, l'aut' ?

– Quel aut' ?

– Zéphirin ?

– L’bedeau ! J’y ai jamais pensé, lui non plus.

– Lui ! Ah ben ! Par exemple ! Tenez, mamzelle Marie, vous m’creirez si vous voulez, mais pas plus tard que la semaine passée...

– Tu m’conteras ça une aut’fois, à cause que j’sus pressée pour aller tirer mes vaches, à cet’heure.

– C’est ça, mamzelle Marie, j’vous conterai ça la première fois que j’passerai la veillée avec vous. À soir ?

– À soir... non, pas à soir, à cause qu’i faut que j’lave mon plancher de cuisine. Demain.

– Demain, c’est bon, demain.

– Oui, demain...

Et Marie Calumet alla traire les vaches, et Narcisse soigner les cochons et la jument grise du presbytère.

Si la ménagère du curé n’avait pas hésité à donner une réponse affirmative à Narcisse, c’est qu’elle aussi avait pris son parti, après son aventure du ballon. Et lorsqu’une fois Marie Calumet, avec son caractère résolu, avait pris un parti, elle ne s’attardait pas à bayer aux corneilles. Elle s’était même dit :

– Une aut’ fois, si Narcisse me d’mande en mariage, ça sera pas long. J’t vas, tu m’vas, c’est entendu.

Mais, un moment, elle eut peur que son amoureux ne la redemandât plus.

Aussi, est-ce avec une satisfaction réelle qu'elle avait répondu à Narcisse : si on s'accorde, on fera les épousailles.

Narcisse, de son côté, était heureux comme un coq en pâte. Rencontrait-il une connaissance, aussitôt il lui confiait à l'oreille :

- Vous savez, j'me marie.
- Eh ! oué.
- Avec qui ça ?
- Comment ça, mais avec mamzelle Marie Calumet.
- Pas possible ?
- Eh ! oué, mais parlez-en pas à personne. Y a ainque vous qui le savez.

Et le même colloque se répétait à chaque rencontre.

Trente jours durant, Narcisse fit sa cour, une cour discrète, fidèle.

Il descendait de sa mansarde à sept heures ; il y remontait à dix.

Les fiancés passaient la soirée tantôt dans la salle à manger, tantôt dans la cuisine, chacun dans son coin, et le curé ou Suzon entre les deux.

Un mercredi soir, Marie Calumet lavait la vaisselle sur la petite table près de l'évier, dans la cuisine éclairée par une lampe pleine jusqu'aux bords de pétrole. Suzon l'essuyait. Le curé Flavel, s'était assis dans une grande berceuse recouverte de cretonne, et fumait sans mot dire, les deux pieds sur le tablier du poêle ronronnant plus fort que la chatte étendue sur le flanc, les yeux en amande à demi fermés.

Dans toute la pièce, un enveloppement de chaleur, de quiétude, de bien-être.

Au-dehors, le vent sifflait avec des miaulements de matou en rut ; la pluie s'écrasait dans un crépitement monotone contre les vitres.

Tout à coup, avec un bruit sec, une flammèche s'élança par la petite ouverture circulaire du poêle, et retomba sur le plancher.

Puis le calme se fit.

– Tiens ! on va avoir d'la visite, fit remarquer Marie Calumet, rompant le silence.

Justement, la porte s'ouvrit et Narcisse parut dans une rafale de vent et de pluie.

Et, comme il ne se hâtait pas :

– Ferme la porte, lui cria le curé, tu vas faire virer la maison.

– C’est ça qu’en est un temps de chien, répondit Narcisse, i mouille à siaux.

L’homme engagé du curé avait l’air très sérieux, ce soir-là, tellement que Suzon l’interpella en le scrutant du regard :

– Dis donc Narcisse, t’as l’air d’un homme qu’a mangé d’l’avoine.

Il garda le silence.

Puis, après avoir enlevé sa casquette de drap, lourde de pluie, et avoir fait quelques pas vers Marie Calumet, il commença :

– Mamzelle Marie, ça vaut pas la peine de fafiner plus longtemps, à cause que vous savez, comme dit m’sieu le curé, tout ce qui traîne se salit.

La ménagère abandonna sa lavette, Suzon son torchon, et le curé sa pipe.

– Mamzelle Marie, j’prendrai pas trente-six détours, voulez-vous de moé pour votre homme ?

Narcisse, c’est évident, avait dû se faire la leçon, et tenter un effort surhumain pour parler avec tant d’assurance. Il ajouta :

– J’sus pas riche, mais j’ai bon pied, bon œil. Et pis, sans compter que j’vous aime ben. À nous deux on pourra élever une famille créquiennement. Pas vrai,

m'sieu le curé ?

– Tu as raison, Narcisse.

Cependant Marie Calumet ne disait rien.

Elle essuya, sur son tablier, ses mains visqueuses d'eau de vaisselle.

– Voulez-vous, mamzelle Marie ? répéta Narcisse, qui redoutait un malheur.

– Oué, Narcisse, acquiesça enfin Marie Calumet.

Elle lui tendit les mains.

– J'serai une bonne femme pour toé.

Puis se tournant vers le curé Flavel :

– M'sieu le curé, poupa et mouman sont morts – que le bon Dieu ait leur âme en son saint paradis – voulez-vous les remplacer et m'donner à c'brave garçon ?

Le curé Flavel, ne trouvant pas son mouchoir, s'essuya les cils du revers de la main.

– Oui, mais qu'est-ce que je vais devenir sans vous ?

– Ah ! laissez faire, m'sieu le curé, vous verrez comme tout ça s'amanchera.

– Eh ! puisqu'il le faut, soyez heureux, mes enfants.

Il les poussa dans les bras l'un de l'autre.

– Embrassez-vous.

Au bedeau, qui entrait, Suzon dit malicieusement :

– Zéphirin, je te présente m’sieu et madame Boisvert.

– Ah ! s’exclama le sacristain interloqué.

Et sans rien ajouter, il sortit par l’autre porte donnant sur la cour.

La veille du mariage, quinze jours plus tard, le notaire Ménard frappait au presbytère.

Seul notaire dans la paroisse, maître Ménard ne craignait pas la concurrence. Aussi ne se dérangeait-il que très rarement. C’était à son étude que se passaient tous les actes. Mais pour le curé Flavel ou Marie Calumet, ce n’était plus la même chose : il leur devait des égards. Voilà pourquoi il s’était rendu au presbytère.

Et, tout en s’informant de la santé des gens de la maison, et en félicitant Marie Calumet, le notaire prit deux grandes feuilles de papier auxquelles il imprima, avec le pouce, une large marge pour les renvois et les signatures.

Il toussota.

Puis, s’asseyant à la table de travail du curé, il commença à écrire, tandis que les autres chuchotaient à voix basse pour ne pas le distraire.

« Par-devant Maître Antoine Ménard, Notaire Public pour la Province de Québec, résidant et pratiquant en la paroisse de Saint-Ildefonse, ont comparu :

« Narcisse Boisvert, homme engagé de Monsieur le curé Flavel, fils majeur issu du mariage de feu Prosper Boisvert, cultivateur, de Pain-Sec, et de feu Dame Caroline Dubuc, aussi du même lieu, ledit Narcisse Boisvert agissant en son nom personnel.

« D'une part,

« Et Demoiselle Marie Calumet, de Sainte-Geneviève, fille majeure issue du mariage de feu Athanase Calumet, aussi du même lieu, et de feu Dame Sophie Cadotte, de Saint-Joseph-de-la-Tabatière, ladite Demoiselle Marie Calumet stipulant en son nom personnel,

« D'autre part,

« Lesquels ont arrêté, ainsi qu'il suit les conditions civiles du mariage projeté entre eux :

« Il y aura communauté de biens entre les futurs époux...

– Narcisse, demanda le notaire en regardant par-dessus ses lunettes, donnes-tu un douaire à ta future ?

– Oué, m'sieu le notaire.

– Combien ?

– Quatre cents écus.

Le notaire écrivit :

« En considération de l'affection que le futur époux porte à la future, il lui fait par les présentes donation, ce qui est accepté par la future épouse :

« Premièrement, – D'une somme de quatre cents écus qu'il s'engage à payer et fournir à la future épouse en aucun temps après la célébration dudit futur mariage, soit par un seul soit par plusieurs versements au gré de la future épouse.

« Advenant le prédécès de la future épouse avant le paiement de toute ou partie de ladite somme, il est expressément entendu et convenu que le futur époux n'y sera plus tenu pour la partie qui sera alors due, la présente donation devenant caduque.

« Deuxièmement...

– Y a-t-il un deuxième ? s'enquit le notaire.

Narcisse et Marie Calumet se taisaient. Que voulait-il dire ? Ils ne savaient pas.

– Oui, répondit le curé, il y a un deuxième. Écrivez que je voudrais faire une donation à ma fille engagère pour les services qu'elle m'a rendus.

Le notaire écrivit :

« En considération et reconnaissance des services

incalculables rendus par ladite Demoiselle Marie Calumet au Révérend monsieur Flavel, curé en la paroisse de Saint-Ildefonse, ledit curé Flavel fait donation, pure, simple, irrévocable et en meilleure forme que donation puisse se faire et valoir à ladite Demoiselle Marie Calumet, ladite donation consistant en :

– Que donnez-vous ? demanda le notaire en levant la tête de dessus son carré de papier.

Tous avaient les yeux tournés vers le curé, qui souriait avec malice et bonté. Sa ménagère, surtout, n'en pouvait croire ses oreilles.

Le curé commença :

– Une vache laitière que je m'engage à remplacer en cas de mort.

– M'sieu le curé ! se récria Marie Calumet, ça vraiment pas d'bon sens !

Le tabellion écrivit :

« Une vache qui ne meurt pas.

– Un cochon d'un poids raisonnable, continua le curé.

– M'sieu le curé, vous y pensez pas !

« Un cochon raisonnable, griffonna le notaire.

– Une truie bonne pour la fécondation.

– M’sieu le curé !

Le notaire, sans s’occuper des exclamations réitérées de Marie Calumet, écrivit :

« Une truie qui rapporte.

– Douze poules, continua le pasteur.

– M’sieu le curé, vous êtes après vous ruiner !
s’écria la future mariée.

« Douze poules, répéta le tabellion.

– Êtes-vous contents, mes enfants ?

– Ah ! m’sieu le curé !

– C’est tout ? demanda maître Ménard.

Narcisse insinua en rougissant :

– Dites donc, m’sieu le curé, si vous y mettiez le coq avec ?

Suzon, qui n’avait pu placer un mot, pouffa.

Marie Calumet laissa voir que cette audace ne lui plaisait pas, au contraire.

– Va pour le coq, dit le curé en riant de bon cœur.

« Douze poules dont un coq, ajouta le notaire.

On débattit encore quelques clauses du contrat, puis le notaire en fit la lecture complète et écrivit dans la

marge :

– Ladite paroisse de Sainte-Geneviève et ladite paroisse de Saint-Apollinaire sont la même paroisse, ledit nom de Saint-Apollinaire ayant été donné après la naissance de ladite demoiselle Marie Calumet.

Il termina :

« Et après lecture faite, les futurs époux ainsi que les témoins assistant à l'exécution des présentes ont signé avec ledit notaire.

(Signé) Marie Calumet.

Narcisse X Boisvert.

Jacques Flavel, Ptre Curé.

Suzon Flavel.

Antoine Ménard, N.P. »

Narcisse ne savait pas écrire ; il avait fait une croix.

Le curé avait signé pour lui.

La signature du notaire était remarquable par son paraphe et son illisibilité. Enfin, comme c'est la coutume, le notaire embrassa la future, et le curé Flavel offrit un verre de vin de rhubarbe, que l'on but au bonheur des héros du jour.

Le bedeau, cependant, ruminait sa vengeance. Depuis le soir de la demande en mariage, il ne parlait à

personne. Il ne rentrait au presbytère que pour manger et dormir.

Un soir, en remplissant les burettes de vin, dans la sacristie, il s'écria :

– J'les quiens, les crapais !

XX

La vengeance d'un bedeau

Pour la première fois, depuis la fondation du presbytère, des réjouissances profanes remuaient la tranquillité de ces saints lieux. Le monde, avec ses frivolités, viciait l'air ambiant de calme et de vertu, qui parfumait toutes les pièces de la maison.

Une noce au presbytère ! Jamais mots ne furent moins faits pour être accolés. On voit là une antithèse qui sentirait l'huile si elle n'était amenée naturellement par la force des circonstances.

Déjà, nous entendons des murmures de désapprobation.

Oh ! que les consciences effarouchées se rassurent. Il ne se passa rien que d'humainement décent : les prudes n'eussent pas trouvé le moindre désordre si ce n'est... oh ! mais si peu que ça ne vaut pas la peine d'en parler.

Sans cela, jamais le bon curé Flavel n'eût permis l'entrée de son presbytère à une noce de village.

Lui, l'homme serviable, par excellence, comment eût-il pu agir autrement ? Car enfin ! que voulez-vous qu'il fit ? Sa ménagère et son homme engagé se mariaient. Ils vivaient au presbytère. Pas d'autre demeure. D'un autre côté, se marier et ne pas faire de noce c'était impossible. Il ne fallait pas y songer. L'anneau de mariage et la noce c'est tout un. Voilà ce qu'avait compris le curé Flavel.

Quoi qu'il en fût, Marie Calumet chargea Suzon de sonder les dispositions du brave homme. L'espiègle enfant s'était bourré la tête d'arguments qu'elle tenait pour irréfutables.

Tandis que le curé était penché sur sa table de travail, Suzon s'approcha derrière, sur la pointe des pieds, et mit ses deux mains sur les yeux de son oncle.

– C'est toi, Suzon ?

– Oui, c'est moé, mon oncle, fit-elle, câline.

Et, avant même qu'elle eût eu le temps de prononcer le premier mot de son plaidoyer :

– Dis donc Suzon, Marie Calumet et Narcisse se marient ? Fort bien, mais où va se faire la noce ?

– Je venais justement pour...

– Alors, j'ai songé que le bon Dieu ne m'en voudrait pas trop si elle avait lieu dans mon presbytère.

– Ça, par exemple, c’est une idée, m’sieu le curé ! s’écria Suzon, battant joyeusement des mains et sautant de plaisir.

Sans en entendre davantage, elle courut annoncer la bonne nouvelle à Narcisse et à Marie Calumet.

Il n’y avait pas de temps à perdre, vu que le mariage avait lieu dans huit jours. Les deux filles aidées de Narcisse, voire de monsieur le curé, firent un remueménage de haut en bas.

– Vous allez voir comme mon presbytère va-t-être propre, dit Marie Calumet avec orgueil, i va paraître tout flambant neu.

Le fourneau de la cuisine ne déroutait pas. La ménagère et son adjointe, Suzon, firent cuire, rôtir, bouillir, griller, farcir ; elles lardèrent, dégorgèrent, braisèrent ; on glaça, pana, habilla ; bref, qui l’eût cru ? le presbytère de Saint-Ildefonse semblait converti en une auberge où l’on allait donner à manger à tout un régiment.

Les villageois firent des pieds et des mains pour être invités à la noce.

Le presbytère ne désemplissait pas. Chacun prétextait une affaire quelconque chez le curé, avec le dessein secret de recevoir une invitation. Certains même poussèrent l’intrigue jusqu’à payer leurs dîmes

arriérées.

Rien qu'à sentir le fumet s'exhalant par bouffées odorantes de la cuisine, les narines étaient agréablement chatouillées. Il y avait encore l'honneur d'être accueilli à la table de monsieur le curé, l'imprévu de la noce, et surtout, l'orgueil peu banal de pouvoir dire plus tard : J'étais à la noce de Marie Calumet, comme les patriotes de 1837-1838 racontaient :

« Moé, j'étais à Saint-Eustache, à Saint-Charles, à Saint-Denis. »

Marie Calumet était déjà nimbée de l'auréole de l'immortalité. Pas un être, monsieur le curé excepté, ne lui allait à la cheville du pied.

Tous voulurent être invités, mais tous ne le furent pas, malheureusement. Et cela fut cause de plusieurs mécontentements, qui devaient disparaître toutefois avec le temps. Si le presbytère eût été aussi grand que le cœur du curé Flavel, toute la paroisse se fût assise à la table pastorale.

Le bedeau, pas plus que les autres, ne restait inactif. Sa vengeance, oh ! il la tenait sa vengeance.

Allait-il, teintant de pourpre la blancheur virginale des draps, transpercer d'un coup de poignard le sein que n'a pas encore caressé la main de l'homme ?

Éclabousserait-il les murs de la cervelle de son

rival ?

Non, c'est banal et propre aux romans à sensation, où l'intrigue commence par un pressement de doigts dans le boudoir parfumé de quelque femme séduisante.

Assassiner, en voilà un jeu peu commode ! Cela crée des embarras à n'en plus finir. Et du reste, est-ce bien là une vengeance ? La transition de la vie à la mort n'est que d'un instant et tout est fini.

– I vivront, ronchonna-t-il, en roulant des yeux féroces, i vivront, mais i me l'paieront, batèche de batèche ! J'leur promets un chien de ma chienne !

Voici comment s'y prit Zéphirin pour satisfaire sa vengeance.

Le matin de la noce, après la cérémonie, il se dirigea à la dérobée vers la lisière de la forêt délimitée par le rivage. Il fouilla longtemps, et il commençait à désespérer, lorsqu'il poussa un cri de joie.

Ce fut l'affaire de quelques instants. En un tournemain, il avait gratté l'écorce et enlevé plusieurs morceaux gluants de bois de plomb.

Cela fait, il se retira dans un endroit sombre, écarté, à l'abri de toute surprise. Il fit une flambée, et alla chercher de l'eau à la rivière dans une bassine qu'il avait cachée avec une bouteille sous sa *bougrine*.

Ensuite, il fit bouillir l'eau au-dessus du feu avec une patience de malfaiteur. Zéphirin, finalement, mit son bois de plomb dans une bouteille, et versa sur cette plante l'eau bouillante qui devait en faire un laxatif infailible.

Après avoir bouché la bouteille, qu'il glissa dans sa poche, il cacha la bassine, et reprit le chemin du presbytère.

Louvoyant autour de la cuisine, le bedeau guettait le moment propice où il pourrait mettre à exécution son sinistre dessein.

Marie Calumet et Suzon venaient de s'absenter en même temps de la cuisine, appelées toutes deux par monsieur le curé.

Fait extraordinaire, Narcisse lui-même ne se trouvait pas, à ce moment-là dans la pièce. L'homme engagé du curé, en effet, depuis son mariage, ne lâchait pas sa femme d'une semelle, et, à plusieurs reprises, on l'entendit s'écrier avec une admiration naïve :

- Quand j'pense que c'est à moé, c'te femme-là !
- Bon ! songea Zéphirin, faut pas que j'fasse de bêtises, à présent, sinon...

Il s'approcha prudemment du fourneau. Déjà, il avait soulevé le couvercle de la marmite, dans laquelle cuisait le ragoût de pattes de porc, lorsque Marie

Calumet entra.

Il rougit, et dissimula prestement sa bouteille dans son vaste gousset.

– Bonjour, m’sieu Zéphirin, dit-elle.

La mariée l’avait bien vu rougir, mais elle mit cela sur le compte de l’émotion.

– Bonjour, mamzelle, pardonnez, j’veux dire madame. Vous avez là un ragoût qui sent bougrement bon.

– Pas vrai ? vous y goûterez.

– Ben des remerciements.

On appelait Marie Calumet dans la pièce voisine.

Zéphirin ne perdit pas de temps. Il versa le contenu de l’infusion dans la marmite, replaça le couvercle, et se sauva dans la cour en évitant toute rencontre importune.

– À c’t’heure, dit-il, si vous croyez, vous autres, que j’men vas manger de c’té cochonnerie-là...

À cinq heures, les invités commencèrent à arriver.

D’abord, monsieur le maire avec son nez en saxophone, ses cheveux jaunes collés aux tempes, son crâne luisant, et sa redingote verte et lustrée qui lui serrait la panse. À son bras était accrochée madame la

mairresse, grassouillette, femme très dévote, égrenant tantôt des chapelets, tantôt des commérages.

On vit ensuite entrer successivement : le notaire, asthmatique, raide dans son faux-col, dont les pointes lui montaient par-dessus les oreilles ; le médecin qui ne portait jamais de bretelles et ne pouvait terminer une phrase sans remonter son pantalon ; les marguilliers tous bouffis de leur dignité ; le forgeron à la carrure imposante ; le marchand, sec et jaune comme un parchemin et qui disait toujours : « tu sais ben... tu sais ben... » ; le rentier qui crachait dans le visage de ses interlocuteurs en parlant ; et que d'autres ! tous accompagnés de leurs épouses, rondes, plates, rouges, fanées.

Ah ! j'oubliais le fils du forgeron, Gustave. Depuis une demi-heure au moins, il était en tête à tête avec Suzon, sur un sofa poussé le long du mur, derrière la porte du salon.

Comme dans la fable, l'occasion, l'herbe tendre, un coup de langue, ma foi, que sais-je, l'amour aidant, le jeune homme n'y tint plus. Il empoigna Suzon à pleines mains en l'embrassant.

– Tu m'fais mal ! soupira-t-elle. Mais elle lui rendit son baiser.

Gustave s'échauffait. Il devenait téméraire et il

allait... lorsque le curé Lefranc, qui avait accepté l'invitation de son ami, parut dans la pièce.

Il ne les vit pas tout d'abord.

– Où ai-je mis mon bréviaire, où l'ai-je donc mis ? demandait-il en allant à droite et à gauche.

Il aperçut les deux oiseaux amoureux.

Prise en flagrant délit, Suzon, rouge comme une jolie pivoine, sursauta.

– Ah ! mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

Gustave, tout penaud, était cloué à son siège, les yeux rivés sur le tapis.

– Mes enfants, se contenta de remarquer l'intrus, il vaut mieux pour vous que ce soit moi plutôt que votre curé qui vous déniche dans ce coin. Sans cela... Allons ! pas d'imprudences. Soyez sages.

Et, après avoir pincé le menton de la jeune fille, il détourna son regard d'une dentelle de sous-vêtement, puis sortit en reportant ses souvenirs à trente ans en arrière.

Enfin, on pria les convives de passer dans la salle à manger et de vouloir bien se mettre à table.

Un bruit assourdissant de chaises, couteaux, fourchettes, cuillers, assiettes s'ensuivit.

Le curé Flavel prit place à un bout de la table. À droite, s'assit la mariée, vêtue d'une robe en soie puce, garnie de dentelle ; à gauche le marié, suffoquant dans la redingote étriquée que lui avait léguée, par testament, son père moins obèse que son héritier.

Celui-ci ému à l'extrême, riait, pleurait.

– Ah ! m'sieu le curé, murmurait-il, se penchant vers le pasteur, ah ! m'sieu le curé...

Marie Calumet était plus calme. Baissant pudiquement les yeux elle était toute gênée de se faire dénommer madame Narcisse Boisvert.

Elle n'était pas loin de croire qu'elle faisait un bête de rêve, et que, le lendemain, elle se réveillerait Marie Calumet comme par devant.

Et même qui le croirait ? Pour être bien sûre qu'elle était éveillée, elle se pinça en bas du genou.

Le curé Lefranc présidait à l'autre bout de la table. Si l'on avait regardé sous la nappe, on aurait constaté que c'était sur la table de cuisine qu'il mangeait, le curé Lefranc. Celle de la salle à manger n'aurait pu suffire à tout ce monde-là.

– Où est donc Zéphirin ? fit observer le curé Flavel, qui ne s'était pas encore aperçu de l'absence de son bedeau.

– C’est pourtant ben vrai, appuyèrent les invités, jusqu’est don Zéphirin ?

– Faut pas s’en occuper, expliqua Suzon, en servant la soupe aux choux. C’est un jaloux qu’a attrapé la pelle.

L’explication parut très naturelle, et l’on ne pensa plus au bedeau.

Celui-ci cependant, blotti derrière la sacristie, à quelques verges du cimetière, avait les yeux rivés sur toutes les issues du presbytère.

Il devait tenir à sa vengeance, car il avait une peur formidable des morts. Rien qu’à se voir là, si près des tombes, la conscience coupable, il en avait le sang glacé. Et puis, il faisait froid et le vent soufflait.

Dans le presbytère, au contraire, il faisait chaud et l’on se bourrait.

– Voyons, Suzon, dit le curé, après qu’on eût avalé la soupe aux choux, qu’as-tu à nous donner à manger ?

Suzon, comme on le voit, avait été bombardée maîtresse d’hôtel. Elle avait demandé l’aide de deux voisines. Marie Calumet eût bien désiré servir elle-même ce repas de noce, mais on lui fit comprendre, quoique difficilement, que ce n’eût pas été convenable.

Suzon prenant sa fonction au sérieux, répondit :

– Eh ben, m’sieu le curé, on a, à part de ce que vous avez mangé, du ragoût de pattes de cochon avec des boulettes, des tourquières, du lard chaud, du lard froid, un rosbif, un p’tit cochon de lait, de la gourgane, des guertons, du boudin, des galettes de sarrasin, de la dinde avec de la farce, des pâtés au poulet, des pralines, des beignes, du blanc-mange, des crackers, des avelines, des grands-pères, des nourolles, de la compote aux citrouilles, de la crème, des confitures aux fraises, de la gelée aux pommes, du nananne, du café d’orge, du vin de rhubarbe, du pain d’épice, et ben d’autres choses itou.

– Hein ! fit le curé, fier de sa nièce, en a-t-elle une mémoire de singe, cette enfant-là ?

Suzon, les joues en feu, ses grandes prunelles noires brillantes comme du jais, allait de l’un à l’autre, avec l’agilité d’une biche. Enlevant l’assiette à soupe du curé Lefranc, elle fit accidentellement tomber son couteau par terre. Elle se baissa pour le ramasser. Il avait fait le même mouvement. Leurs mains se frôlèrent. Le prêtre songea tout de même que saint Antoine avait eu beaucoup de mérite.

Lorsque l’on servit le ragoût de pattes de porc à la sauce noire, ce bon plat succulent, appétissant, bien épicé, ce fut une exclamation générale.

– J’men vas en manger, dit le maire, en se

pourléchant, c'est mon mets favori.

– Et moi donc ! surenchérit le notaire. J'vous ai une fringale...

– À qui le dites-vous ? repartit le médecin.

– C'est vous qui l'avez fait cuire, mademoiselle, pardon, madame Boisvert ?

– Oué, m'sieu l'docteur.

– Alors, il doit être excellent, n'est-ce pas notaire ?

– Sans doute, sans doute.

Tous en mangèrent tant que Marie Calumet, se penchant vers son pasteur, lui glissa à l'oreille :

– Si v'nait qu'à v'nir ben des gourmands comme ça on s'rait betôt rendu à la poche.

Après que les convives eurent achevé le dessert, le maire sur l'invitation de monsieur le curé, se leva pour proposer la santé des nouveaux mariés.

Le maire de Saint-Ildefonse avait la manie des discours. Ce soir-là encore, avant le souper, il avait pris le curé Flavel à part, et lui avait dit :

– Un p'tit mot, m'sieu le curé : je voudrais ben que vous me prierez de proposer la santé des nouveaux mariés. J'me ferai prier un peu pour la forme, mais vous aurez la bonté d'insister.

Comme de fait. Au moment propice, le curé Flavel se leva.

– M’sieu le maire voudrait-il proposer la santé des mariés ?

Le maire parut surpris, désespéré.

– Ah non ! répondit-il, j’peux pas, j’peux vraiment pas.

– Allons ! allons ! m’sieu le maire, insista le curé, faites-vous pas prier, surtout en ce jour exceptionnel.

– M’sieu le maire ! m’sieu le maire ! m’sieu le maire ! vociférèrent tous les convives.

– Eh ben ! puisqu’il le faut !

Il commença :

– Messieurs les curés, madame la mairesse, monsieur le marié, madame la mariée et toute la compagnie.

Le forgeron continuait de manger. Sa femme l’en prévint discrètement en le poussant du coude.

– Je ne m’attendais pas en cette circonstance solennelle de... de... de...

Il ne put poursuivre. Entre deux bégayements, il blêmit, la sueur moita son front, un frisson subit mordit son échine, une crampe atroce lui coupa le ventre en

deux.

Toute la noce de s'écrier avec sollicitude :

– Qu'ost-ce que vous avez, m'sieu le maire, qu'ost-ce que vous avez ? Êtes-vous malade ?

– Ou... é... finit-il par avouer. Par... ar... donnez.

Et, par un effort de dignité pour le haut poste social qu'il occupait, il traversa la salle d'un pas lent. Mais à peine eut-il franchi le seuil qu'il prit ses jambes à son cou, se dirigeant en droite ligne vers la « petite maison ».

Le sacristain au guet, ronchonna :

– Bon ! en v'là un... Les aut' tarderont pas.

Deux minutes plus tard, Marie Calumet arrivait au pas gymnastique. Elle voulut ouvrir la porte de la cabane.

– Une minute, s'il vous plaît ! gémit une voix de l'intérieur. Une minute, c'était trop, elle disparut derrière le chalet.

Revenons dans la salle à manger. Le notaire à la fringale fit une grimace comique. Les nerfs de son masque labouré de rides se tordirent en tous sens. Il ne put avaler la gorgée de café qu'il avait dans la bouche, la rejeta sur la nappe. Suivit un craquement sinistre. La charpente vermoulue de maître Ménard en fut ébranlée.

– Pouah ! firent ses voisins de table.

– Ah ! m’sieu le notaire !

– Eh bien ! oui ça y est, avoua celui-ci en se levant piteusement. Ça arrive dans les meilleures familles. Il ne me reste plus qu’à partir.

Il prit son haut-de-forme à longs poils, et sortit, les jambes écartées.

– Seulement, ajouta-t-il, avant de disparaître, ça m’a l’air comme si vous étiez tous atteints. Je vous conseillerais donc de ne pas perdre de temps et de déménager.

La porte de la cuisine ne se fermait plus.

Et, dans la brume opaque de ce jour d’octobre, on vit une procession d’étranges fantômes, prenant en hâte la forme de chien de fusil, le long des clôtures, tout près de la laiterie, derrière l’écurie et dans le fond du fossé, où Narcisse avait roulé, un matin, dans la lutte contre le taureau.

XXI

Épilogue

Marie Calumet, avec ses épargnes jointes à celles de Narcisse, fit l'acquisition d'une maisonnette blanche et verte, et d'un lopin de terre, blottis frileusement, en cette saison de l'année, derrière une haie de sapins touffus, à une faible distance du presbytère.

Ils furent heureux.

Neuf mois après son entrée en ménage, madame Narcisse Boisvert donnait naissance à un petit garçon aux cheveux roux.

Grâce aux sages conseils de son ancienne ménagère, auxquels il avait souvent recours, les affaires du curé et de la paroisse ne firent que prospérer.

À soixante ans, Marie Calumet mourut.

Tout Saint-Ildefonse, la tête basse, fit queue au croque-mort.

Couronnement de cette funèbre apothéose, les villageois souscrivirent avec générosité pour ériger un tombeau digne de la mémoire de cette femme célèbre...

Table

I. Les deux curés.....	5
II. « Chacun son métier, les vaches seront bien gardées ».....	14
III. La désolation dans le presbytère de Saint-Ildefonse .	22
IV. « Mon apparition ! ».....	29
V. « Bonne sainte Anne ! qu’y en a donc de la saloperie icitte ! »	39
VI. Le toréador de Marie Calumet.....	49
VII. Le blé ou le foin ?.....	56
VIII. Marie Calumet n’est pas contente	63
IX. Pour un sacrifice, c’était un sacrifice	76
X. Ousqu’on va met’ la sainte pisser à Monseigneur ? ...	86
XI. Là où Narcisse fait jouer ses influences	94
XII. Lutte homérique entre deux rivaux en amour.....	107
XIII. Une page lugubre dans la vie de Marie Calumet.....	119
XIV. « Dites tout c’que vous voudrez, vous m’ferez jamais accreire que j’sus une fille à marier »	128

XV. Le curé Flavel se mouille les pieds à Lachine	135
XVI. Le zouave de monsieur le curé	145
XVII. Marie Calumet va se faire photographier à Montréal	161
XVIII. Il ne fit que paraître, il n'était déjà plus.....	179
XIX. Enfin !.....	192
XX. La vengeance d'un bedeau	206
XXI. Épilogue	222

Cet ouvrage est le 210^{ème} publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.